

SAS [109] – Mission Sarajevo

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



MISSION SARAJEVO

GERARD DE VILLIERS

GERARD DE VILLIERS

MISSION SARAJEVO

© Éditions Gérard de Villiers, 1993.

CHAPITRE PREMIER

Djevad Finci adressa un signe amical aux miliciens bosniaques qui avaient installé leur barrage à l'entrée ouest du village de Butmir, dans un vieux container percé de meurtrières improvisées et renforcé de sacs de sable. Une mitrailleuse MG 42 pointait son museau noir sur la route déserte, semée de débris. Les premières maisons d'Ildza, village serbe, donc ennemi, se trouvaient à moins de 400 mètres. Le tronçon de route se jetait dans la grande route qui allait d'Ildza à Stup, faubourg ouest de Sarajevo. Jusqu'en ville, ce n'était qu'un no mans land de constructions détruites, de véhicules incendiés, renversés, disposés en chicane. Avec, en prime, quelques rames de tramway abandonnées. Un container avait été tiré au milieu, sous le pont autoroutier de Stup, pour ralentir encore la circulation, pourtant déjà squelettique : quelques journalistes intrépides, les blindés de la Forpronu [1] allant de l'aéroport à leur QG du PTT building, à Sarajevo, et quelques privilégiés qui, grâce à leurs relations, avaient pu négocier un cessez-le-feu précaire et ne s'appliquant qu'à eux-mêmes.

Les tractations se passaient d'habitude à Stup, où les milices bosniaques et serbes étaient étroitement imbriquées, ce qui facilitait parfois le dialogue. Dans ce cas, toutes les parties étaient avisées qu'à telle heure une voiture de tel type allait emprunter tel itinéraire. C'était visiblement le cas de Djevad Finci, qui n'avait même pas accéléré pendant le passage de ce mortel no mans land. Il s'arrêta quelques mètres après le barrage et descendit de son gros 4 x 4 Mercedes pour offrir des cigarettes aux miliciens, laissant à l'intérieur sa femme, ses deux enfants et ses deux gardes du corps. Sa femme avait le visage partiellement caché par un énorme pansement. Un éclat d'obus de mortier lui avait emporté une partie du menton, et elle ne tenait le coup que grâce à des injections de morphine.

Le plus enthousiaste des soldats, un gaillard rougeoyant comme un feu de bois, au nez de perroquet et à la moustache tombante, l'étreignit, l'embrassant avec passion sur la bouche. Djevad était un héros de la défense de Sarajevo, très connu dans tous les villages musulmans des alentours.

Sa fille, Zehra, regarda les champs paisibles à travers la glace et dit à sa mère :

— C'est joli ici ; il n'y a pas la guerre.

Depuis des mois, elle vivait terrée, la plus grande partie du temps, dans la cave d'un immeuble fréquemment atteint par les mortiers serbes, jouant rarement dans la cour et ne sortant jamais très loin, à cause des snipers serbes embusqués tout autour de Sarajevo, qui visaient particulièrement les enfants. A dix ans, elle avait déjà une expression grave et le regard sérieux d'un adulte. Son frère, Azim, plus jeune, souffrait moins des circonstances. Le visage étroit comme son père, l'œil vif, il s'était confectionné un gilet pare-balles en carton camouflé, avec un badge Armija, et un pistolet de carton. Lui aussi contemplait avec étonnement les maisons presque intactes et les paysannes en fichu en train de bêcher les jardins potagers sous le soleil radieux. Pourtant, Butmir était bombardé tous les jours par les artilleurs serbes d'Ilidza ou de Dobrinja, juste de l'autre côté de l'aéroport Mais, de leur côté, les miliciens de Butmir se glissaient tous les soirs jusqu'au cimetière de leur village, d'où ils arrosaient leurs adversaires au mortier de 80. Les caveaux constituaient d'excellentes soutes à munitions. Des snipers, embusqués dans les ruines, surveillaient en permanence les lignes serbes, à la recherche d'un imprudent.

Djevad, après quelques congratulations supplémentaires, remonta dans son Mercedes et continua vers Butmir, pénétrant au centre du village. Le café-restaurant Aerodrom avait perdu toutes ses vitres, remplacées par de larges feuilles de plastique, mais il grouillait pourtant de consommateurs.

— On s'arrête ? demanda Azim. J'ai soif.

— Un peu plus loin, répondit son père.

Son gros 4 x 4 Mercedes flambant neuf cahotait sur le bitume, défoncé par les impacts d'obus de mortier. Nahida, la femme de Djevad, assise à l'avant, semblait somnoler. Ses traits tirés et son regard vide traduisaient silencieusement sa douleur, mais elle ne se plaignait pas. A l'arrière, les deux gardes du corps de Djevad Finci, MP 5 (pistolets mitrailleurs allemands) sur les genoux, avec deux chargeurs scotchés l'un à l'autre, grenades accrochées à toutes les poches, pistolets SZ 99 à la ceinture, étaient muets, eux aussi, le regard sans cesse en mouvement. Ils avaient beau se trouver dans une zone amie, cette guerre était pourrie, et il fallait se méfier de tout.

La mosquée de Butmir apparut sur la droite, le minaret troué comme une passoire par les obus de char. Les maisons s'espaçaient ; la route continuait vers Sokolovici, autre village musulman, séparé de Butmir par une petite rivière, au pied des monts Igman, fief de différentes factions bosniaques et croates. De temps à autre, des C 130 Hercules de l'armée turque y parachutaient quelques caisses de munitions, utilisant les couloirs aériens de l'aide humanitaire pour se faufiler

discrètement.

A la sortie de Butmir, suivant un chemin qui se rapprochait de la rivière, qu'on traversait à gué, Djevad passa devant trois femmes en train de préparer de la confiture dans un énorme chaudron au milieu d'un petit jardin. Il stoppa vingt mètres plus loin, en face d'une maison éventrée par les obus, au toit brûlé. De l'autre côté de la route, une semi-remorque criblé de projectiles gisait, renversé dans un fossé. Derrière, une énorme bétonnière faisait un bruit d'enfer, gâchant le béton nécessaire à la reconstruction de la dalle d'un entrepôt.

Djevad Finci coupa le contact et regarda sa montre. C'est là qu'il avait rendez-vous avec un certain Soko, le chef de la Brigade du Sandjak. Les Sandjakis, venus du Monténégro, la plus petite république de Yougoslavie, étaient les plus fondamentalistes des musulmans bosniaques. Ils étaient accourus pour défendre leurs frères de Bosnie et s'étaient formés en une unité de quelques centaines d'hommes, basée au village de Sokolovici. Depuis leur arrivée, l'alcool y était interdit, ainsi que la consommation de porc. La mosquée, à moitié détruite appelait régulièrement à la prière, et Soko avait fait fermer tous les débits de boissons, au grand dam de ses habitants, habitués à plus de souplesse.

A cause du fanatisme de ses hommes, cette brigade était une des unités les plus craintes des miliciens serbes.

Djevad Finci mit pied à terre et regarda autour de lui. A part quelques lointaines explosions, la campagne était d'un calme irréel.

Reste là avec les enfants, dit-il à sa femme, il n'y en a pas pour longtemps.

— On peut descendre ? demanda aussitôt Zehra.

— Non, il y a peut-être des mines, répliqua Djevad.

La petite fille n'insista pas. Les mines, elle connaissait... Les deux enfants commencèrent à jouer ensemble. Un des gardes du corps sauta à son tour à terre et demanda

— On vient avec vous ?

— Non. Veillez sur la voiture et les valises.

Il s'éloigna après un regard appuyé aux deux grosses valises marron posées à l'arrière. Le fruit de six mois de combats.

Djevad Finci se dirigea ensuite vers la maison détruite et pénétra à l'intérieur, s'installant sur un tas de débris. Le mur de derrière était complètement éventré, ce qui permettait à celui avec qui il avait rendez-vous de le rejoindre sans être vu de la route. Djevad alluma une cigarette et prêta l'oreille. Quelques rafales d'armes légères claquèrent du côté de Dobrinja, de l'autre côté de l'aéroport ; une explosion plus sourde vers Ilidza. Le calme.

Le jeune homme sentit soudain une immense fatigue s'abattre sur ses épaules. Le contre coup de quatre mois d'une tension nerveuse

insupportable. En mai, il n'était encore qu'un petit malfrat habile spécialisé dans le vol de voitures et le racket. Cinq fois inculpé, cinq fois acquitté. Avec ses cheveux très noirs, son visage en lame de couteau, son front bas et son sourire carnassier, c'était la coqueluche du quartier de Bjelave. L'attaque des Serbes et le siège de Sarajevo en avaient fait un héros. Alors que le président bosniaque, Izetbegovic, tentait désespérément de créer une armée, Djevad Finci l'avait pris de vitesse, réunissant plusieurs milliers de volontaires, jeunes comme lui. Armés de simples kalachnikovs, de quelques mitrailleuses et de mortiers fabriqués souvent avec des poteaux de signalisation tronçonnés, ils avaient stoppé l'avance des Serbes au sud de la rivière Miljacka. Djevad lui-même avait été blessé. Aussi, maintenant, des posters de son visage émacié couvraient les murs de son quartier, et sa permanence de la rue Skerlica était sans cesse assiégée par des groupies en mini et cuissardes, prêtes à se sacrifier pour la patrie sur un coin de canapé.

Le jeune Bosniaque tendit l'oreille, pas une explosion d'obus du côté de Sarajevo. Comme si son départ avait arrêté la guerre, ce siège moyenâgeux et féroce étranglant lentement les 400 000 habitants de la capitale bosniaque.

Djevad tira sur sa cigarette. Il était soulagé de partir, ayant trop tenté la chance. De plus, sa richesse toute neuve ne l'incitait pas à l'héroïsme. Lui, qui tirait le diable par la queue et vivait dans une pièce misérable encore quelques mois plus tôt, allait pouvoir goûter le luxe capitaliste.

Sa reconversion financière datait de trois mois. Fana de CB, Djevad avait retrouvé par hasard sur les ondes un de ses anciens copains, voyou, comme lui, mais serbe, reconverti dans le noble métier de sniper. Ils avaient bavardé à la radio et, après quelques injures de pure forme, s'étaient trouvés des points communs. Dans la conversation, Dragan, son copain serbe, avait mentionné la mort de son pitbull [2]. Djevad avait vu là une occasion de reprendre contact : justement, un de ses amis possédait un pitbull difficile à nourrir à Sarajevo... Les deux hommes avaient pris rendez-vous dans le no mans land situé entre le pont Vrbanijski, sur la Miljecka, et les premières maisons de Gorbavica. Durant ce premier rendez-vous, faisant table rase de leur appartenance à des camps opposés, ils avaient jeté les bases d'une entreprise florissante. Entre voyous, on arrive toujours à se comprendre.

Depuis des mois, l'argent rentrait à flots, et leur association soulageait même Sarajevo. Presque chaque nuit, des camions chargés à ras bord de farine, de fuel, de lait condensé ou de riz franchissaient les lignes serbes entre Kiseljak et Stup, faubourg ouest de Sarajevo. Les miliciens serbes prélevaient 20 % de la cargaison à Stup. Le reste était revendu

en marks aux autorités de Sarajevo, quatre fois le prix payé à Kiseljak. Dans l'autre sens, Djevad amenait des candidats au départ de la ville assiégée jusqu'à Stup, et les remettait alors à son copain serbe qui leur faisait franchir les lignes.

Chaque personne versait une obole de 300 marks.

Evidemment dans ce pays à feu et à sang, ravagé par une guerre civile féroce, c'était difficile à croire. Mais l'argent n'a pas d'odeur, et, après tout, ils ne faisaient de mal à personne. Tout le monde s'enrichissant, de Djevad à l'obscur milicien qui s'abstenait de tirer sur le camion, tout se déroulait parfaitement. Bien sûr, quelques malfaisants avaient bien essayé de s'infiltrer dans ce fructueux racket, mais Djevad avait refroidi leurs ardeurs grâce à quelques rafales de kalach, poursuivant paisiblement sa double carrière de trafiquant et de héros sans tache. Même ceux qui savaient ne lui en voulaient pas : Sarajevo survivait au siège grâce à des tas de combines de cette espèce, de canaux souterrains qui doublaient l'aide humanitaire officielle.

Djevad serait probablement resté à Sarajevo un peu plus longtemps si une occasion ne s'était pas présentée qui lui permettait de multiplier par quatre son capital, déjà considérable. L'affaire mise au point, il avait fait valoir à ses amis bosniaques et à ses ennemis serbes l'ardente obligation d'emmener sa femme se faire opérer dans un environnement plus calme.

Pour un homme comme lui, le franchissement du mortel no mans land séparant Stup de Butmir ne présentait pas trop de difficulté. Les détails en avaient été réglés au cours d'un dîner, dans un petit restaurant situé entre le village serbe d'Ildiza et le village bosniaque de Kiseljak.

Après sa halte à Butmir, Djevad Finci continuerait à travers les monts Igman, rejoignant ensuite Koninj et Jablanica. Il avait l'intention d'embarquer à Split sur le ferry-boat de Rijeka, pour gagner Zagreb. Tout ce parcours se déroulerait en zone bosniaque ou croate. La veille au soir, il avait fêté son départ par une gigantesque beuverie, où la slibovic [3] avait coulé à flots, et il repensait à ce moment de trêve avec nostalgie quand une explosion sourde assez proche, suivie de trois autres, brisa le silence et l'arracha à ses réflexions. Quatre obus de mortier, vraisemblablement tirés depuis Dobrinja. Il valait mieux ne pas trainer à Butmir. Que faisait Soko ?

Une pierre qui roulait le fit se retourner. Quelqu'un était en train d'enjambrer le mur effondré pour parvenir jusqu'à lui. Ce n'était pas Soko, mais un homme de haute taille en tenue de combat, avec un ceinturon tout neuf et un curieux gilet de toile gris plein de poches. L'inconnu avait une tête qu'il suffisait de voir une seule fois pour ne jamais l'oublier. Sa barbe, abondante et hirsute, teinte au henné, quasiment orange, se confondait avec une grosse moustache tout aussi

fournie. Sa calvitie dégageait un front immense, et sous l'ombre épaisse des sourcils brillaient deux yeux noirs à l'éclat halluciné. Il avança à l'intérieur de la maison détruite et s'arrêta à un mètre de Djevad, lançant d'une voix calme :

— Dobredin, Djevad [4].

Djevad Finci eut l'impression qu'on lui versait du plomb fondu dans l'estomac. L'homme à la barbe rousse se nommait Iradj Tourabi. C'était un Iranien, arrivé en Bosnie par Zagreb, qui commandait la Kataeb el-mouminine [5], groupe de combat formé de volontaires islamistes, dont la plupart avaient été introduits en ex-Yougoslavie par les Boëing 747 d'Iranair qui se posaient régulièrement à Zagreb, sous le prétexte d'apporter de l'aide humanitaire et du personnel de santé dans le pays. Iradj Tourabi était un fanatique fondamentaliste de la pire espèce. Ses hommes s'étaient établis dans la région boisée des monts Igman.

Sa venue au rendez-vous à la place de Soko était une anomalie alarmante. Pourtant, l'homme s'avança sans aucun geste menaçant, et sa voix était pleine de douceur. Dans une des poches de son treillis, à hauteur du mollet, Djevad repéra un redoutable pistolet mitrailleur Skorpion, à peine plus gros, crosse repliée, qu'un pistolet.

Instinctivement, Djevad avait posé la main sur la crosse de son SZ 99. Mais son geste se figea.

Une demi-douzaine d'hommes barbus en tenue camouflée venait de surgir dans son dos, braquant leurs armes sur lui.

— Ne cherche pas à te servir de ton arme, avertit Iradj Tourabi, en serbo-croate.

Djevad sentit sa gorge se serrer. Mais, faisant appel à tout son sang-froid de voyou, il lança, d'une voix presque ferme :

— Qu'est-ce que tu veux ? Où est Soko ?

Iradj Tourabi ne se troubla pas, montrant seulement quelques dents gâtées dans un sourire paisible.

— Soko ? Mais il est là.

Il se retourna, lançant un ordre en persan. Djevad reprit brutalement espoir. Si Soko était là, les choses allaient s'éclaircir.

Deux hommes apparurent, en trainant un troisième. Djevad Finci sentit sa chair se hérissier. Soko avait les mains liées derrière le dos et les chevilles entravées, ce qui ne lui permettait d'avancer qu'à petits pas. Son visage était tellement déformé par les coups que Djevad n'arrivait pas à saisir son regard. Il s'immobilisa la tête baissée. Sa ceinture était dépouillée de toute arme

Avant que Djevad Finci puisse réagir, une main arracha son pistolet de son étui, tandis qu'une autre s'emparait de son MP 5, posé à côté de

lui, et le tendait à Iradj Tourabi, qui fit mine d'examiner l'arme toute neuve.

— Belle arme, remarqua-t-il. Ce sont tes amis croates qui te l'ont donnée ? Ou tes amis impérialistes ?

Djevad Finci luttait désespérément pour ne pas se laisser aller à la panique.

— Pourquoi traitez-vous Soko de cette façon ? protesta-t-il avec toute la fermeté dont il était capable. C'est un vaillant combattant.

L'homme à la barbe orange planta ses yeux dans les siens avec un sourire glacial.

— Mais on ne lui a pas fait grand mal. Ce sont les Serbes qui se chargeront de lui.

— Les Serbes ! bredouilla Djevad, stupéfait. Mais...

— Je vais le leur remettre dans une heure, à Ilidza, précisa suavement Iradj Tourabi. Contre des piles électriques, du thé, de la farine. Une bonne affaire. Ils m'ont promis qu'ils l'émasculeraient dès ce soir. On peut leur faire confiance, n'est-ce pas ?

Djevad demeura tétanisé : une petite voix intérieure lui murmurait que son aventure personnelle allait s'arrêter à Butmir.

La voix d'Iradj Tourabi pénétra dans son cerveau comme une flèche brûlante.

— J'espère que tu as apporté ce que tu as promis à Soko. Tu n'en auras plus besoin, maintenant.

Djevad maudit sa légèreté : il aurait dû se faire accompagner par une vingtaine de ses hommes, qu'il aurait déployés en protection. Seulement, il était trop tard pour les regrets. Il affronta le regard de l'Iranien. Ce n'était même pas la peine de finasser.

— C'est dans la voiture, dit-il.

— Eh bien, va le chercher ! conclut Tourabi, désinvolte.

Djevad parcourut les trente mètres le séparant du 4 x 4 Mercedes comme un zombie. Le temps semblait s'être arrêté à Butmir. Les ouvriers qui coulaient du béton avaient disparu, sans même arrêter leur bétonnière, qui continuait à tourner en ferraillant. Les trois femmes avaient abandonné dans leur jardin leur chaudron à confiture. Plus un seul milicien local en vue. Une demi-douzaine de barbus en tenue camouflée entourait le 4 x 4 Mercedes, barrant la route menant au centre de Butmir.

Sans ordre de leur chef, les deux gardes du corps de Djevad n'avaient pas réagi. L'un d'eux avait un RPG 7, avec trois roquettes supplémentaires dans un sac dorsal en toile.

En voyant son mari, Nahida ouvrit la portière et sauta à terre, maintenant d'une main son pansement ensanglanté.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle.

L'Iranien à la barbe orange ne s'était jamais trouvé dans son champ de

vision, mais l'expression de Djevad lui faisait pressentir un problème. Ce dernier s'efforça à un sourire.

— Tout va bien, affirma-t-il. Dans dix minutes, nous repartons. Remonte.

Il s'accrochait encore à l'espoir de sauver sa femme et ses deux enfants. Se dirigeant vers le Mercedes, il ouvrit le hayon arrière pour sortir les deux valises. Aussitôt, ses deux gardes du corps esquissèrent le geste de l'aider.

— Ne bougez pas, fit Djevad. Restez là.

Tout autour du 4 x 4, les hommes de l'Iranien le fixaient, sur leurs gardes. Surtout ne pas provoquer un incident. Au premier geste suspect, les miliciens iraniens rafaleraient le Mercedes, tuant sa femme et ses enfants. Il repartit, une valise dans chaque main, résistant à l'envie de se retourner, le cœur tapant dans sa poitrine. Arrivé à l'intérieur de la maison, il posa les deux valises devant le barbu, impassible.

— Ouvre ! lança ce dernier.

Djevad Finci ne broncha pas. Il avait repris son sang-froid.

— Tu prends ce que tu veux, lança-t-il, et tu fais ce que tu veux de moi. Mais laisse ma femme et mes enfants partir. Ils n'ont rien fait.

Iradj Tourabi ne daigna pas répondre. Soko avait disparu, emmené Dieu sait où.

— Ouvre ! répéta l'iranien à la barbe orange.

Il saisit son skorpion au canon prolongé par un silencieux et braqua l'arme sur la tête de Djevad Finci.

— Ouvre, chien ! répéta-t-il.

Djevad Finci s'accroupit, sentant que l'iranien n'hésiterait pas à l'abattre sur place. Il aspirait avidement l'odeur des champs, profitait de chaque respiration, admirait le ciel bleu, sachant que tout allait basculer dans un trou noir. Le couvercle de la valise se souleva, révélant des liasses de billets bleus : des coupures de cent Deutschemark attachées avec des élastiques. L'autre valise avait le même contenu. Djevad se releva, essayant d'empêcher ses mains de trembler.

— Combien y a-t-il ? demanda posément Tourabi.

— Quatre millions de marks.

— Bien, approuva l'iranien. On va les remettre dans ta voiture. Ensuite, tu diras à ta femme et à tes enfants de venir ici.

Djevad ressortit de la maison détruite, portant les deux lourdes valises, l'iranien sur les talons. L'espace d'une fraction de seconde, il eut envie de les poser et de détalier. Mais à quoi bon ? Les balles le rattraperaient ; ils massacreraient sa famille sur-le-champ. Les hommes qu'il avait en face de lui étaient ceux qui crevaient les yeux des Serbes avant de les éventrer. Il n'avait aucune pitié à attendre

d'eux. Arrivé au Mercedes, il ouvrit la portière avant droite et lança à sa femme, avec un sourire crispé

— Nahida, prends les enfants et allez dans la maison. Je vous rejoins. Nahida plongea dans le regard volontairement fuyant de son mari et se sentit envahie par la panique. Cet escogriffe, à la barbe orange et à l'air farouche, ne lui disait rien qui vaille. La tension entre lui et Djevad était palpable. Elle sortit avec précaution, tenant d'une main son pansement, et ouvrit la portière arrière pour que ses enfants puissent descendre.

Ceux-ci étaient les seuls à ne pas sentir le danger, ravis de pouvoir enfin bouger.

Les deux gardes du corps, reniflant une situation anormale, s'étaient tassés sur eux-mêmes, les mains crispées sur leurs armes, attendant un ordre. Djevad regarda Nahida et ses enfants s'éloigner vers la mesure en ruines, l'estomac noué.

— Remets les valises à l'intérieur, ordonna Iradj Tourabi.

Djevad s'exécuta, sous le regard anxieux des gardes du corps. Ils avaient tellement peur qu'il pouvait sentir l'odeur aigre de leur transpiration. D'un léger signe de tête, il leur enjoignit de ne pas bouger. Les autres, autour du Mercedes, avaient le doigt sur la détente de leurs armes, et ils étaient beaucoup plus nombreux.

Inutile de se faire massacrer.

Iradj Tourabi tournait autour du véhicule, l'inspectant aussi calmement que s'ils s'étaient trouvés dans un hall d'exposition. Il ouvrit la portière côté conducteur et se tourna vers Djevad :

— Montre-moi comment elle marche.

Le jeune homme dut s'exécuter, expliquant le verrouillage de la marche arrière, la position des vitesses, le crabotage. L'Iranien écoutait attentivement. D'une voix calme, il interrogea.

— Il y a de l'essence ?

— Oui, répondit Djevad automatiquement. Le réservoir est plein et il y a deux jerricanes.

Il se rendit compte que sa chemise était collée à son torse par la sueur. Dans le silence irréel, on n'entendait que quelques pépiements d'oiseaux.

— Qu'est-ce que... ? commença-t-il.

— Suis-moi, ordonna Tourabi, repartant vers la maison détruite.

Ils trouvèrent les enfants en train de jouer dans les gravats et Nahida appuyée à un pan de mur, blanche comme une morte, les traits creusés par la souffrance.

Elle jeta un long regard de détresse à son mari et lui lança :

— J'ai mal ! Combien de temps allons-nous rester ici ?

L'ignorant délibérément, Iradj Tourabi se planta en face de Djevad et lança, d'une voix grave volontairement emphatique :

— Au nom d'Allah, le Tout-Puissant, le Miséricordieux, je te demande de te repentir de ta trahison immonde. Tu es un hypocrite sur la Terre et tu mérites un châtiment exemplaire. Toi, un croyant, tu as trahi le djihad !

Ses yeux lançaient des éclairs et sa barbe orange frémissait de fureur. Médusée, Nahida regardait les deux hommes.

— Punis-moi, mais laisse partir mes enfants et ma femme, elle a été blessée en combattant, supplia Djevad. Molim ! [6]

Le regard d'Iradj Tourabi se durcit encore.

— Tu dois être puni, mais je dois aussi dissuader ceux qui seraient tentés de t'imiter.

Il se retourna, lançant un ordre en persan. Aussitôt, deux de ses hommes s'emparèrent de Zehra et d'Azim, les traînant à l'extérieur.

Djevad ne put intervenir. Le canon d'une kalachnikov s'enfonça dans son ventre, le repoussant avec une brutalité inouïe. Il tomba à terre, se demandant s'il n'avait pas l'estomac perforé. Nahida, en dépit de sa douleur, se rua à la poursuite de ses deux enfants. Elle n'alla pas loin. Presque sans regarder, Iradj Tourabi arracha son skorpion de sa gaine et tendit le bras, visant la jeune femme. Il y eut deux « plouf ! » sourds, et les deux projectiles du skorpion s'enfoncèrent dans sa nuque, presque à bout touchant. Elle tomba comme une masse, foudroyée. Dans le choc, son pansement s'arracha, révélant les chairs déchirées et sanguinolentes.

Djevad tentait de se relever. Trois barbus l'immobilisèrent. Il hurla :

— Zehra ! Azim !

Les deux enfants se retournèrent et virent leur mère allongée à terre. Ils voulurent courir vers elle. Ceinturés aussitôt par des barbus en tenue camouflée, ils furent soulevés de terre, et leurs ravisseurs se dirigèrent vers la bétonnière abandonnée. Djevad Finci se mit à hurler :

— Non ! Non ! Molim ! Molim !

Un coup de crosse lui fit éclater les lèvres et sauter plusieurs dents. A demi assommé, il réussit à émettre encore des cris déchirants, auxquels faisaient écho les supplications de Zehra et d'Azim.

Ceux qui les portaient étaient arrivés à la bétonnière. Une échelle était appuyée sur l'énorme cuve pleine de béton liquide, qui tournait sur elle-même, entraînée par une grosse chaîne. Le barbu qui tenait le petit Azim commença à en gravir les barreaux. Arrivé en haut, il saisit l'enfant, qui se débattait, écarta une sorte de gros entonnoir qui permettait de verser le sable, et plongea la tête du gosse dans la bétonnière.

Pendant une fraction de seconde, Djevad Finci essaya de se persuader qu'il s'agissait d'un jeu sadique. Puis le barbu poussa, et le corps tout entier de l'enfant disparut dans la grosse cuve, avalé immédiatement

par le béton liquide. Djevad hurlait à la mort, ne sentant plus ses propres douleurs. Le barbu redescendit, laissant la place à son camarade, qui maintenait Zehra d'une seule main. La petite fille contemplait l'abominable spectacle, terrifiée. Tellement choquée qu'elle n'opposa aucune résistance lorsque l'homme qui la portait grimpa à son tour l'échelle.

C'est sans un cri que sa tête brune disparut dans la bétonnière, suivie de son corps. Une de ses chaussures s'arracha et tomba à terre.

L'énorme cuve continuait de tourner, dans un concert de grincements rythmé par le grondement du moteur. Djevad ferma les yeux, imaginant les deux petits corps, de ses enfants malaxés avec la mixture grise liquide. Alors, un hurlement se mit à sortir de sa gorge, si fort qu'il fit reculer les hommes qui l'entouraient. Dans un brouillard, le jeune Bosniaque vit la barbe orange s'approcher et se rua, les mains en avant, pour étrangler Iradj, hurlant des imprécations à s'arracher les cordes vocales. Djevad n'eut pas le temps de nouer ses mains autour de la gorge d'Iradj Tourabi. Le canon skorpion qui crachait une flamme orange fut sa dernière vision terrestre. Ses tympanes ne lui transmirent même pas la détonation, assourdie par le silencieux. Le projectile lui fit éclater l'arcade sourcilière, pénétrant ensuite profondément dans le cerveau. Lorsque Djevad fut à terre, Tourabi lui tira encore deux balles dans l'oreille. Puis il le fouilla soigneusement, retirant de ses poches des liasses de marks et un passeport. Il se dirigea ensuite vers le 4 x 4 Mercedes, accompagné d'un de ses hommes. Les deux gardes du corps de Djevad Finci, tétanisés d'horreur par ce qu'ils avaient entendu, étaient figés dans la même position, tenus en respect par les hommes de Tourabi. Ce dernier s'adressa à eux d'un ton bienveillant.

— Descendez. ordonna-t-il. Et venez avec moi.

Les deux Jeunes gens en tenue noire, pistolet à la ceinture, obéirent et le suivirent jusqu'à la maison. Ils s'immobilisèrent devant les cadavres de leur chef et de sa femme.

— Djevad Finci a trahi, énonça Iradj Tourabi d'un ton sentencieux. Il a été puni. Vous n'y êtes pour rien, aussi, il ne vous sera fait aucun mal. Retournez à Sarajevo et continuez le combat contre les infidèles. Allah, le Miséricordieux, veille sur vous.

Le plus courageux des deux gardes du corps, frappé par l'absence de Zehra et d'Azim, s'enhardit et parvint à demander :

— Où sont les enfants ?

— Retournez à Sarajevo, répéta l'iranien à la barbe orange. Qu'Allah, le Miséricordieux, protège votre combat. Si vous tombez, vous rejoindrez la cohorte des martyrs de l'islam. Allez.

Les deux Bosniaques ne se firent pas prier. La tête basse, ils s'éloignèrent sans se retourner. Lorsqu'ils furent au milieu du village, Iradj Tourabi se mit au volant du Mercedes et démarra en direction de

Sokolovici.

CHAPITRE II

Malko pénétra dans le hall de l'Intercontinental Zagreb et regarda autour de lui, cherchant l'homme avec qui il avait rendez-vous. Cela grouillait de fonctionnaires de l'ONU, de militaires en uniforme de la Forpronu, d'hommes d'affaires – principalement allemands – venus grignoter un bout de la nouvelle république croate. Plus quelques barbus sans cravate, debout, plongés dans de mystérieux conciliabules. Il aperçut enfin son barbu, en train de lire le Herald Tribune, facilement repérable à sa chemise hawaïenne assortie d'une cravate multicolore. David Bruce, chef de station de la Central Intelligence Agency dans la toute nouvelle république de Croatie. A son tour, celui-ci aperçut Malko, et se précipita sur lui pour l'étreindre chaleureusement... Avec tant de fougue qu'il se demanda s'il n'allait pas l'embrasser sur la bouche, à la slave.

— Quel plaisir de vous retrouver ! s'exclama l'Américain.

Il n'avait pas changé en un an [71] ; toujours aussi exubérant, les yeux pétillant de malice, son vieux ceinturon retenant péniblement une bedaine en pleine expansion.

— Vous vous plaisez toujours à Zagreb ? demanda Malko.

— Venez, je meurs de faim, répliqua David Bruce, l'entraînant vers le couloir menant au restaurant, avec l'énergie d'un bulldozer.

— Vous avez de la chance de me retrouver ici, dit-il. J'avais été nommé à Bruxelles. Ma femme, qui adore Zagreb, n'a pas aimé. Pourtant, grâce à la navette Air France-Sabena, qui a neuf vols quotidiens, on allait tout le temps à Paris. Alors, comme notre consulat, ici, s'est transformé en ambassade, j'ai demandé à revenir. Du coup, j'ai eu de l'avancement, et, comme je connaissais les Croates, Langley m'a chargé de créer une station à part entière. Nous sommes huit maintenant. On a un boulot de dingues ; tout est désorganisé, et la vie est encore très difficile.

Zagreb pensait les plaies de la guerre serbo-croate. Quelques mois plus tôt, l'aviation serbe bombardait encore la ville.

Ils s'installèrent dans un coin tranquille du restaurant loin des tables des businessmen. David Bruce parcourut rapidement la carte des vins et commanda un Lagaffelière 1978.

— On voit que la guerre est finie, remarqua-t-il ; ils recommencent à avoir du bon Bordeaux.

A l'autre bout du restaurant se trouvaient deux hommes à la barbe noire fournie, en costume sombre, sans cravate, une carafe d'eau entre eux. Gais comme des furoncles. Ils parlaient très bas, jetant sans cesse des coups d'œil soupçonneux autour d'eux. David Bruce se pencha vers Malko et dit :

— Vous voyez ces deux-là ? Celui qui a les petites lunettes rondes s'appelle Djernal Latic. C'est un Bosniaque fondamentaliste qui dirige une revue publiée à Zagreb, La Voix des Musulmans. Elle prône la transformation de la Bosnie-Herzégovine en république islamique fondamentaliste. Son vis-à-vis s'appelle Moshen Hamari. Il finance le magazine, et c'est le responsable des services iraniens en Croatie.

— Il y a des Iraniens ici ?

La station de Vienne avait contacté Malko chez lui, au château de Liezen, lui demandant de se rendre d'urgence à Zagreb. Il se trouvait alors à Paris avec Alexandra pour un week-end d'amoureux. Ils en avaient profité pour admirer Faubourg-Saint-Antoine, la nouvelle collection créée par Claude Dalle : des meubles Charles X en bouleau de Norvège presque blanc, rehaussé de peintures en trompe-l'œil. Alexandra avait craqué pour un lit de repos aux courbes harmonieuses, qui avait visiblement excité son imagination érotique.

Grâce au système Fréquence plus, d'Air France, à chacun de ses déplacements professionnels, il bénéficiait d'un crédit de billets gratuits, qu'il utilisait alors pour ses escapades privées.

A l'appel de la CIA, il avait sauté dans le premier vol d'Air France. Les factures qui s'accumulaient, comme chaque année avant l'hiver, l'avaient poussé à ne pas refuser. Il avait loué une Mercedes et foncé sur Zagreb.

— Comme partout où il y a une merde, répliqua David Bruce. Les services de Téhéran déploient une activité fébrile à travers le monde afin de propager leur révolution islamique ou pour commettre des attentats. On a trouvé leur trace à Buenos Aires, où ils ont fait sauter l'ambassade d'Israël. Au Soudan, ils sont extrêmement actifs et se servent de Khartoum comme base de départ afin d'accroître leur influence en Afrique. Ils règlent leurs comptes partout dans le monde. A Berlin, ils ont assassiné trois Kurdes, à Paris, Chapour Bakhtiar, en Angleterre, ils tentent de liquider Salman Rushdie, l'auteur des Versets sataniques... Ils disposent d'un réseau d'agents dormants partout, aux USA, en Afrique, en Europe. Ils ont de l'argent et sont très malins. Dans les anciennes républiques soviétiques musulmanes, ils grouillent comme des cafards. En Russie même, ils traînent partout, achetant des armes et cherchant à se procurer du matériel pour construire des engins nucléaires... C'est une vraie plaie ! Alors, vous pensez bien qu'ils ont volé au secours de leurs "frère" bosniaques ! La perspective d'installer une république islamique au cœur de l'Europe les fait

saliver. Tout le deuxième étage de cet hôtel en est plein ! Tous les mardis, un 747 d'Iranair se pose à Zagreb, vers 2 heures du matin, directement en provenance de Téhéran. Officiellement, il amène de l'aide humanitaire – vivres et médicaments – et des infirmiers. Sa cargaison est déchargée en pleine nuit, directement dans des camions conduits par des volontaires de la Phalange des croyants, brigade internationale musulmane sponsorisée par l'Iran, qui grenouille en Bosnie centrale, dans la région de Sarajevo. Ces camions vont jusqu'à Rijeka, où ils prennent le ferry pour Split, continuant ensuite jusqu'à Travnik ou Konin. Les Croates prétendaient ignorer ce qu'il y avait dans ces camions jusqu'au jour où ils se sont amusés à fouiller la cargaison d'un 747 d'Iranair. Les sacs de farine contenaient de l'explosif, et, avec les prétendus éléments de maison préfabriquée, on n'arrivait qu'à assembler des mitrailleuses et des mortiers. Quant aux "infirmiers", c'étaient des pasdarans. D'autres arrivent en Bosnie en traversant le Sandjak, région musulmane située au nord du Monténégro.

— Ce n'était peut-être pas très indiqué de venir dans cet hôtel, remarqua Malko.

— Nous devons y rencontrer quelqu'un, expliqua l'Américain. Et puis, ils ne savent pas ce que vous êtes venus faire.

Le maître d'hôtel déposa devant eux deux poissons grillés. David Bruce plantait déjà sa fourchette dans le sien quand Malko remarqua suavement

— Moi non plus, à propos.

David Bruce reposa sa fourchette, arborant une expression sincèrement désolée.

— Ils ne vous ont rien dit, à Vienne ?

— Non.

— Les enfoirés ! soupira-t-il. Vous avez entendu parler de l'avion italien abattu il y a quelques semaines, alors qu'il était en approche sur l'aéroport de Sarajevo ? Un appareil de la Forpronu, peint en blanc, apportant des vivres, annoncé, en règle, volant dans le couloir aérien réservé à l'aide humanitaire ?

— Bien sûr, dit Malko. Quel est le lien entre cette affaire et ma présence ici ?

L'Américain jeta un regard désolé à son poisson, qui refroidissait, et décida finalement de l'attaquer, tout en poursuivant :

— Cet avion a été abattu par un missile sol-air tiré d'une zone boisée des monts Igman, à dix-huit milles nautiques au nord-est de l'aéroport de Sarajevo exactement, du lieu-dit Toumski-vis. Nous avons acquis la certitude que le missile – tiré volontairement – était un Stinger.

Un ange passa, et s'enfuit, épouvanté.

Le Stinger, missile soi-air à guidage infrarouge de fabrication

américaine, en service depuis une dizaine d'années, est une arme redoutable, capable de frapper un avion à plus de neuf mille pieds d'altitude. Mis en œuvre par une seule personne, tiré à l'épaule, automatisé, d'un poids modeste (16 kilos), il peut être transporté dans les zones les plus difficiles d'accès. C'est l'usage des Stingers par les moudjahidine afghans qui avait cloué au sol l'aviation soviétique lors des combats en Afghanistan et retourné le cours de la guerre. Mais les Stingers avaient été distribués au compte-gouttes par les Américains, car, aux mains de terroristes, ils pouvaient être des engins dévastateurs. Par quel miracle s'en trouvait-il à Sarajevo ?

— Vous êtes absolument certain qu'il s'agit d'un Stinger ? demanda Malko.

David Bruce poussa un soupir à fendre l'âme. Pour se redonner du courage, il se versa un plein verre de Lagaffelière.

— Hélas ! Oui ! Le missile qui a abattu cet appareil italien ne pouvait être que d'un de ces trois types : un Sam 7, soviétique, un Sam 16, qui est sa version modernisée, ou un Stinger. Nous avons fait analyser des particules de son explosif trouvées dans les débris de l'avion. Il ne peut s'agir que d'un Stinger.

— Mais alors, d'où vient-il ? demanda Malko.

David Bruce repoussa son assiette et essuya nerveusement sa barbe.

— Il fait partie d'un lot livré par la Company, avoua-t-il piteusement. Malko sursauta.

— Vous avez donné des Stingers aux Bosniaques ?

— Bien sûr que non ! protesta énergiquement l'Américain nous en avons livré plusieurs centaines aux services pakistanais pour qu'ils les donnent aux moudjahidine afghans. Parmi ces derniers, il y avait les partisans de Gulgudine Hekhmatar, le plus fondamentaliste de tous, celui qui assiège en ce moment les partisans du commandant Massoud à Kaboul. Nous le soupçonnions depuis un certain temps d'en avoir vendu quelques-uns aux Iraniens à prix d'or. Dès que nous avons été certains que l'avion italien avait bien été abattu par un Stinger, j'ai cherché à savoir comment il était arrivé jusqu'ici. Nos amis croates nous ont aidés. Ils ont arrêté un des "infirmiers" iraniens arrivés de Téhéran et ils l'ont fait parler. Pour éviter d'être découpé en morceaux, il a tout balancé. Il y a bien eu une livraison de Stingers aux Bosniaques. Douze exactement, qui sont arrivés sur un 747 d'Iranair. Ce n'est pas bien encombrant. Ils sont conditionnés dans des caisses contenant un lanceur et sa munition, une crosse démontable et trois ensembles pile-refroidissement, qui s'ajustent sur le lanceur. La pile est destinée à activer l'engin, et le refroidissement, qui utilise de l'argon, à amener la cellule infrarouge jusqu'à 80°C, afin de la "sensibiliser". Chaque caisse mesure environ 1,60 m de longueur sur 40 cm de hauteur et autant de largeur. Donc, ces Stingers ont été

remis, dans la région de Sarajevo, à un certain Iradj Tourabi, un enturbanné fanatique qui est le patron de la Phalange des croyants. Ce dernier, pas fou, ne les a pas gardés, Il les a confiés à la brigade du Sandjak – des intégristes eux aussi, mais bosniaques –, avec, en prime, quelques instructeurs iraniens pour surveiller les Stingers. Ce sont ceux-ci qui ont poussé les Sandjakis à abattre l'avion italien, sous prétexte que ce dernier apportait des munitions pour les Serbes. En réalité, ils pratiquent la politique du pire pour jeter les malheureux musulmans bosniaques dans l'intégrisme, loin des sirènes occidentales. Peu leur importe que des milliers de civils meurent à Sarajevo ils veulent faire de la Bosnie une république islamique fondamentaliste. D'ailleurs, il y a environ trois cents Iraniens dans les monts Igman, non loin de l'endroit d'où a été tiré ce Stinger. Ils y font surtout de l'instruction. Leur chef, cet Iradj Tourabi, est en contact permanent avec celui des Sandjakis, un certain Soko. Voilà le background, établi grâce à mon enquête.

Malko essayait de comprendre la situation.

Sarajevo, capitale de la Bosnie-Herzégovine, avec près de 400 000 habitants, était assiégée par les forces serbes. Autour de la ville s'étendait un patchwork de villages musulmans et serbes, s'étripant joyeusement. L'aéroport lui-même était pris en sandwich entre les deux camps.

— Bien, résuma-t-il. Ces excités ont abattu un avion humanitaire avec un missile livré par la CIA il y a des années aux Afghans. C'est évidemment affreux, mais vous n'êtes pas directement responsable.

David Bruce leva les yeux de son assiette, le regard éteint.

— La commission d'enquête a remis un rapport secret à l'ONU expliquant que l'avion italien avait été abattu par un Stinger et que, selon toute vraisemblance, le missile n'était pas le seul de son espèce. Immédiatement, les nations participant au pont aérien qui empêche Sarajevo de mourir de faim ont décidé de l'interrompre tant que la zone serait "polluée", comme disent les militaires. Cette décision a été prise il y a déjà quelques semaines, et la famine s'accroît à Sarajevo. Aussi, le problème se présente de façon très simple : ou bien nous récupérons les onze Stingers qui sont encore dans la nature et le pont aérien reprend, ou bien nous ne faisons rien et les 400000 habitants de Sarajevo vont mourir de faim.

Malko médita cette conclusion avant de demander

— Il y a bien un Etat bosniaque, si je ne me trompe, reconnu par les Nations unies le 6 avril dernier, Cet Etat a un président et un gouvernement qui contrôlent son armée. C'est à eux de récupérer ces Stingers ; non ?

— En théorie, oui, admit l'Américain. Seulement, les Bosniaques refusent d'admettre que l'avion italien a été abattu par des gens de chez eux. Ils sont donc obligés de nier l'existence des Stingers. De plus, lâchés par l'Europe, ils ne veulent surtout pas faire de peine à leurs alliés iraniens. Donc, ils affirment que l'appareil a été abattu par des Serbes utilisant un Sam 7. Enfin, je ne suis pas certain que le président bosniaque, Izetbegovic, enfermé dans Sarajevo, contrôle vraiment toutes ces bandes de miliciens. Comme je vous le disais tout à l'heure, les Iraniens pratiquent la politique du pire. Plus il y aura de Bosniaques morts de faim, plus les survivants haïront le monde occidental et se jetteront dans leurs bras.

C'était machiavélique et abominables mais parfaitement en accord avec le fanatisme religieux du régime iranien. Remis de sa guerre contre l'Irak, l'Iran fondamentaliste faisait tout pour redevenir une grande puissance et accroître son influence dans le monde entier. La guerre civile yougoslave lui fournissait une occasion en or de porter le feu purificateur de l'islam en plein cœur de l'Europe.

— Bien, conclut Malko ; j'ai compris. Si ce n'est pas la Company qui récupère ces Stingers, personne ne le fera

— Le président Bush a signé un finding, renchérit David Bruce. Il considère que, puisque c'est la Company qui, à l'époque, avait acheminé les Stingers vers le Pakistan, c'est à elle de retrouver ceux qui sont ici. Comme il est en pleine campagne présidentielle, il n'a pas envie qu'un journaliste bien informé ressorte l'histoire. Donc, c'est moi qui ai hérité du bébé.

Visiblement perturbé, David Bruce tirait sa barbe, l'enroulant autour de ses doigts. Discrètement, il fit signe au maître d'hôtel de renouveler la bouteille de la gaffelière, totalement vide.

— Bébé que vous me refitez, observa Malko, un rien caustique.

— Ce n'est pas vraiment cela, contra David Bruce. J'ai déjà fait de mon mieux. Avec mes amis croates, on a étudié le problème. Pas question d'une expédition en force, les autres, avec leurs méthodes, pourraient jouer à cache-cache avec nous pendant un siècle. J'ai donc pris contact avec un Bosniaque vivant à Sarajevo, un certain Djevad Finci, moitié voyou, moitié héros, qui commençait à en avoir assez de son deuxième personnage.

— Vous avez été à Sarajevo ?

— Non. Nous nous sommes rencontrés à Kiseljak, petite ville contrôlée par les Croates et les Musulmans, à quinze kilomètres de Sarajevo. Je lui ai expliqué le problème, et j'ai attendu trois jours dans un hôtel de merde plein de réfugiés, sans eau chaude. Djevad Finci est revenu me voir et m'a proposé un deal. Pour vingt millions de marks [8], il s'engageait à détruire sur place les onze Stingers restant, qu'il avait localisés, et à me rapporter les trente-trois EPR [9], chaque Stinger en

comportant trois. Cela rendait les engins inoffensifs, même s'il bidonnait sur leur destruction.

— Cela fait cher le Stinger, remarqua Malko.

David Bruce eut un geste d'impuissance.

— Dans ce genre d'histoire, on se fait toujours baiser. Et puis, Finci devait reverser une partie de la somme à celui qui lui amenait les Stingers, le fameux Soko.

— Si je comprends bien, remarqua Malko, il y a eu un "cas non conforme"... Et vous n'avez pas récupéré vos bidules.

— Djevad Finci n'a jamais dépassé le village de Butmir, en face de l'aéroport de Sarajevo, avoua David Bruce. On a découvert son cadavre et celui de sa femme, abattus tous les deux, et, un peu plus tard, ceux de ses deux enfants – huit et dix ans –, jetés vivants dans une bétonnière.

— Pourquoi les enfants ? interrogea Malko, qui, en dépit de sa vie aventureuse, n'arrivait pas à se faire à la cruauté humaine.

David Bruce secoua la tête.

— Pour faire peur. Oter à quiconque l'idée d'imiter Finci. C'est la méthode syrienne. Comme quand ils ont assassiné, à Beyrouth, la famille Chamoun tout entière. Le message féroce est passé.

— Et celui qui livrait les Stingers, ce Soko, il a été abattu aussi ?

— Jusqu'à il y a très peu de temps, nous ignorions tout de son sort. Vous savez, la Bosnie, c'est loin de Zagreb, les services croates sont peu organisés, et les Musulmans ne les considèrent pas vraiment comme des amis. Sur place, c'est une pétaudière sans pareille. L'autre jour, miracle ! Mon copain, le général Ante Rosso, patron des Forces spéciales croates, m'a fait savoir que l'un de ses officiers de renseignement avait retrouvé la trace de Soko, qui serait vivant.

— C'est lui qui a liquidé son client ?

— Seulement, avant de faire une nouvelle tentative, il faut absolument savoir ce qui s'est passé.

— Où se trouve ce Soko ? interrogea Malko.

— Il n'a pas pu me le dire. Les communications fonctionnent très mal entre la Bosnie et Zagreb. Mais l'homme qui possède l'information se trouve à Mostar, ville musulmane située à une centaine de kilomètres au sud de Sarajevo, sur la ligne de front.

— Bien entendu, vous voulez que j'aille à Mostar.

— Bien sûr. Heureusement, ce n'est pas trop difficile. Mais ensuite, il faudra absolument essayer de retrouver Soko.

— Cela risque de me mener tout droit à Sarajevo, si j'ai bien compris.

— Pourquoi ?

— Dievad Finci venait de là. C'est là que tout se passe, qu'on prend tous les contacts.

— C'est exact, mais cela ne devrait pas poser de problèmes majeurs.

Malko fixa l'Américaine amusé. Il lui parlait de se rendre à Sarajevo comme d'un week-end aux Bahamas.

— Si mes informations sont exactes, remarqua-t-il, Sarajevo est assiégée et inaccessible.

David Bruce balaya l'objection.

— Sarajevo est assiégée, mais on peut y entrer et en sortir en prenant certains risques et en se faisant passer pour un journaliste. Ce n'est pas la première fois que vous utiliserez cette couverture. Vous avez toujours un ami au Kurier de Vienne ?

— Exact, reconnut Malko, mais...

David Bruce regarda autour de lui. La salle à manger était maintenant pleine.

— J'ai tout arrangé, continua David Bruce. Je vous ai même trouvé une voiture blindée et un gilet pare-balles – c'est plus prudent. Si nous déjeunons ici, c'est pour rencontrer la responsable des accréditations Forpronu, Sonja Prescott, Américaine d'origine croate. C'est une de nos stringers de longue date, quelqu'un de sûr. En plus, elle a beaucoup entendu parier de vous, et particulièrement de votre mission à Zagreb. Elle vous voue une admiration éperdue. C'est elle qui va vous donner une accréditation presse Forpronu, qui vous permettra de franchir tous les check points serbes et d'accéder à Sarajevo. Elle est installée ici, chambre 806, et va venir nous rejoindre.

Malko n'écoutait qu'à moitié. Il avait vu à la télévision les images terribles de Sarajevo, les bombardements incessants, les snipers tirant sur tout ce qui bouge, la ville détruite. La CIA l'envoyait tranquillement en enfer.

Comme s'il lisait dans ses pensées, David Bruce dit, d'un ton pressant :

— Il n'y a aucun autre chef de mission qui ait l'expérience de ce fichu pays. De plus, vous avez déjà travaillé contre les Iraniens et vous êtes le meilleur. Si le pont aérien humanitaire ne reprend pas, des dizaines de milliers de civils innocents vont mourir de faim et de froid. Les Croates sont incapables de traiter l'affaire. C'est hyper risqué d'aller là-bas, et encore plus de chercher à retrouver ces Stingers. Vous avez une chance sur cent de réussir. Mais la Company ne peut pas dire à George Bush qu'elle n'a trouvé personne pour faire le job. Le temps presse. Chaque jour qui passe, des gens meurent à Sarajevo. L'hiver approche ; ça va être une horreur.

Il se tut et regarda sa montre.

— Sonja Prescott va nous rejoindre dans quelques minutes. Il faudrait...

De nouveau, il se tut. Malko le laissa mariner quelques secondes, avant de dire, à la fois amusé et désabusé :

— Pourquoi vous amusez-vous à vous faire peur ? Vous savez très bien que j'irai à Sarajevo ou en enfer si vous me le demandez poliment. En

plus, j'ai l'impression que cela risque d'être vraiment utile pour pas mal de gens.

David Bruce se détendit d'un coup. Sa voix était voilée par une émotion sincère quand il dit :

— MY God ! Ce que je suis content ! Vous ne savez pas le mauvais sang que je me fais depuis quelques jours... A propos, vous avez des photos d'identité sur vous ?

— Oui.

— On va gagner du temps. Tenez ; voilà Sonja.

CHAPITRE III

Malko leva la tête et aperçut une jeune femme brune aux cheveux courts, avec d'épaisses lunettes de myope et une grande bouche très rouge, vêtue d'une robe noire en cloqué, stricte mais très ajustée, de bas noirs et d'escarpins un peu hauts -pour une fonctionnaire internationale. Arrivée à leur table, elle ignore carrément David Bruce et tendit à Malko une main aux ongles longs et au vernis rouge sans une écaille, prouvant qu'elle n'était pas une accro de la machine à écrire.

— Bonjour, dit-elle d'une voix caressante, je suis Sonja Prescott. Vous êtes le prince Malko Linge ; n'est-ce pas ?

Ses yeux brillaient derrière les verres épais de ses lunettes, et elle fixait Malko avec l'expression d'un matou affamé découvrant une souris bien grasse. Ce dernier se leva et s'inclina sur la main tendue, manquant éternuer tant le parfum dont s'était arrosée Sonja Prescott était enveloppant. Elle devait prendre des bains de parfum comme d'autres prennent des bains de mousse.

— Asseyez-vous, miss Prescott, proposa Malko. Nous vous attendions. Voulez-vous boire quelque chose ?

— Un Cointreau. Avec trois glaçons.

Elle fit le tour de la table, ce qui permit aux deux hommes d'admirer une croupe callipyge dont les courbes ne devaient rien au tissu cloqué de sa robe. Elle s'assit face à Malko, faisant crisser ses bas en croisant les jambes, et dit d'une voix pleine de ravissement, son regard rivé à celui de Malko :

— J'ai tellement entendu parler de vous ! Je suis si contente de vous rencontrer en chair et en os.

Son expression était si insistante que Malko sentit un picotement agréable remonter le long de sa colonne vertébrale. Sur le front de Sonja Prescott, était écrit en lettres de feu visibles seulement pour lui : "Baisez-moi". C'était inattendu de trouver une groupie au fond de l'ex-Yougoslavie.. David Bruce lui versa un verre de la-gaffelière, se resservant au passage, se gratta la gorge et expliqua à voix basse.

— Sonja travaille depuis longtemps avec la Company. Ce n'est pas entièrement par hasard qu'elle a été engagée par la Forpronu.

La Company avait encore le bras long.

— Vous avez des photos d'identité pour l'établissement de

l'accréditation ? demanda Sonja Prescott.

Malko les lui tendit, et elle jeta dessus un regard embué.

— Officiellement, je travaille pour le Kurier de Vienne. dit-il.

Sonja hocha la tête, contemplant toujours les photos, et dit d'une voix de petite fille.

— J'en garderai une, en souvenir.

Sans la présence de David Bruce, elle aurait certainement montré moins de retenue. L'Américain s'ébroua, cherchant visiblement à briser cette atmosphère chargée d'érotisme en revenant à des détails plus terre à terre.

Sonja ne va pas seulement vous procurer une accréditation Forpronu, expliqua-t-il. Si vous allez à Sarajevo, il faut que vous puissiez communiquer. Le téléphone ne marche plus là-bas, et les seuls moyens de communication sont des valises Imarsat, qui permettent de téléphoner par satellite. Seules les grandes agences de presse en ont. Or, Sonja a un copain russe, Ivan Sibirsk, qui est photographe à l'agence Reuter. Elle vous donnera un mot pour lui, et il vous laissera avoir accès à leur Imarsat. Moyennant un honnête bakchich, bien entendu. De cette façon, nous pourrons rester en liaison.

— Bravo ! fit Malko. Et merci à Sonja.

La jeune femme fondit de bonheur, le regard glué à son idole, en oubliant même son Cointreau. Impavide, David Bruce continua.

— En plus, si tout se passe bien, vous risquez d'avoir besoin de sommes importantes là-bas. Il est hors de question de les emmener avec vous ; on vous les volerait au premier check point. J'ai donc mis au point un procédé avec Sonja.

— C'est très simple, expliqua la jeune femme. Tous les matins, je travaille au siège de la Forpronu, à Ilica Barracks, où se trouve la salle des opérations aériennes Forpronu. Il y a un vol quotidien Zagreb-Sarajevo, réservé au personnel Forpronu. Quand vous aurez besoin d'argent, il suffira de prévenir David la veille, pour qu'il me le remette. Je le donnerai ensuite à un des passagers. Vous m'appellerez pour que je vous donne son nom.

— Ce n'est pas risqué ? objecta Malko.

— Non. L'argent aura l'aspect d'un colis de médicaments. C'est fréquent. Il vous suffira de le réceptionner à l'arrivée du vol, à Sarajevo.

— Cela me semble parfait, approuva Malko. Vous êtes très efficace.

Sonja Prescott ronronna de bonheur sous le compliment. David Bruce consulta ostensiblement sa montre.

— Nous avons encore beaucoup de choses à faire, remarqua-t-il.

Sonja Prescott se leva en même temps qu'eux et emprisonna la main de Malko dans la sienne. Un peu trop longuement.

— Je vous déposerai votre carte accréditive à l'hôtel, ainsi que mes

numéros de téléphone, dit-elle. Good luck !

Dès qu'elle se fut éloignée, David Bruce remarqua, en riant :

— J'ai cru qu'elle allait vous violer.

— Elle est toujours comme ça ?

— A la Company, elle avait la réputation d'être portée sur le sexe, dit-il. Elle s'est fait sauter dans à peu près tous les bureaux de la division administrative.

Ils regagnèrent la Buick de David Bruce en passant par le hall, où ne trainait plus aucun barbu. L'Américain dut mettre la clim. Il faisait une chaleur de bête à Zagreb.

— Nous allons rencontrer le général Ante Rosso, le patron des Forces spéciales croates, mon interlocuteur, expliqua-t-il. Un type de confiance. Il va vous expliquer où joindre son gars à Mostar pour retrouver la piste de ce Soko. En tout cas, Mostar, c'est très calme. Mais, si tout se passe bien, vous serez obligé d'aller plus loin. La dernière partie de l'opération sera la plus délicate...

— J'espère ne pas me retrouver dans une bétonnière, fit Malko.

David Bruce eut un rire un peu forcé.

— Ne craignez rien ; ils n'y mettent que les enfants !

David Bruce stoppa devant un énorme bâtiment grisâtre de quatre étages, gai comme une prison, qui occupait un pan de la place Kralja Petra Kresirmira IV. Une grande plaque de marbre annonçait : MINISTARSTVO OBRANE [10].

— Nous sommes arrivés, annonça l'Américain.

— Le ministère de la Guerre n'est plus dans la vieille ville ?

— Non ; ils ont déménagé pour ici. C'est l'ancien état-major de l'armée fédérale.

Quelques sentinelles nonchalantes gardaient le bâtiment. Ils contournèrent celui-ci, qui continuait dans la rue Stanciceva, pour entrer par une petite porte latérale. David Bruce exhiba son badge d'accréditation HVO, et ils empruntèrent un escalier poussiéreux jusqu'au premier étage, suivant ensuite un couloir crépusculaire au plafond de cathédrale, troué d'innombrables portes capitonnées de cuir marron. Des militaires en tenue camouflée circulaient partout, très affairés. Une douzaine d'officiers s'entassaient dans la pièce 122, l'antichambre du bureau du général Rosso. David Bruce chuchota quelques mots à la secrétaire, qui les fit passer devant tout le monde.

Ante Rosso avait les cheveux courts, une tenue impeccable et un sourire de playboy. En plus, il parlait allemand à merveille. Les présentations faites, il annonça à Malko :

— Y ai déjà préparé une lettre pour le major Nedim Pohara. C'est mon meilleur officier de renseignements dans la zone. Je crois qu'il a

retrouvé la trace de ce Soko...

— S'il est vivant, c'est qu'il a trahi Djevad Finci, remarqua Malko. Ce n'est peut-être pas le meilleur contact.

Le général Rosso eut un sourire entendu.

— Je ne sais pas. Les communications radios et téléphoniques sont écoutées par les Serbes. C'est la raison pour laquelle je n'ai encore aucun détail. Voici la lettre.

Malko empocha la lettre, non cachetée. Le général demanda alors une photo d'identité.

La photo disparut, happée par une secrétaire, qui revint quelques instants plus tard avec un badge encadré du liséré rouge de la république croate. Le général le tendit à Malko avec un sourire en coin.

— N'oubliez pas de le dissimuler quand vous franchirez un check point serbe.

Poignée de main chaleureuse, et de nouveau le couloir mal éclairé.

— Nous allons voir votre voiture maintenant, annonça David Bruce avec une gaieté un peu forcée.

— Je ne garde pas ma Mercedes ?

— Là-bas, il vaut mieux avoir une voiture blindée, affirma l'Américain. A cause des snipers et des mortiers,

Cinq minutes plus tard, ils s'arrêtaient sur le parking de l'hôtel Esplanade, à côté d'une Opel grise d'allure tout à fait ordinaire.

— Les portières, le plancher et même le pavillon sont blindés au Kevlar et à la céramique, annonça David Bruce. On a fait ça à Budapest, chez un des fournisseurs du Mossad.

Malko se pencha à l'intérieur et vit que la lunette arrière était obstruée par une plaque noirâtre : du Kevlar, empêchant toute visibilité arrière. Il frappa de sa chevalière une des glaces, qui rendit un son parfaitement normal.

— Les vitres ne sont pas blindées, remarqua-t-il.

David Bruce eut l'air à peine embarrassé.

— En usage normal, non, reconnut-il. Nous n'avions pas le temps... Mais il y a une plaque de Kevlar prévue pour chaque glace et pour le pare-brise, que vous pouvez fixer, si besoin est.

Il ouvrit le coffre, révélant des plaques de Kevlar découpées à la forme des glaces. Malko remarqua alors les trous percés dans les montants des portières, destinés à recevoir les vis de fixation. Une douzaine pour chaque plaque de Kevlar. Un bouclier épousait la forme du pare-brise, ne laissant qu'une mince ouverture pour se diriger.

— Mais on ne doit plus rien voir ! s'exclama Malko.

En plus, le Kevlar exhalait une odeur caoutchouteuse assez désagréable.

— Si ! Si ! Il y a les rétroviseurs, affirma le chef de station.

— Essayons, proposa Malko.

Ils s'attelèrent au vissage des plaques. Vingt minutes plus tard, l'Opel ressemblait à une automitrailleuse sans tourelle... Malko s'installa au volant. On avait l'impression d'être dans un sous-marin...

— Ça vaut mieux que de prendre une balle, remarqua Bruce.

— Vous ne pouviez pas avoir une vraie voiture blindée ? demanda Malko, furieux.

David Bruce murmura une réponse embrouillée où il était question de temps, de prix de revient élevé, de garanties du constructeur hongrois... et du Mossad, réputé pour sa prudence.

— C'était un client du Mossad... souligna Malko, ironiquement.

— De toute façon, releva d'un ton pincé David Bruce, il y a un très bon gilet pare-balles dans le coffre, avec des plaques de céramique et un casque en Kevlar de l'armée suisse, qui arrête des projectiles doués d'une vitesse initiale de 650 m/s.

Malko ouvrit le coffre et y nota la présence de deux Jerricans d'essence... En plus, on le transformait en bombe roulante ! Une balle incendiaire là-dedans, et il sautait comme un bouchon de champagne... Il referma le coffre, résigné. David Bruce se caressait la barbe.

— Vous savez, commenta-t-il d'un ton rassurant, on a de la chance ou on n'en a pas... C'est plus important que le blindage.

C'était une façon de voir les choses.

Ils se retrouvèrent au bistro de l'Esplanade, devant un Johnnie Walker et une vodka, pour les derniers détails.

— Comment allons-nous communiquer ? demanda Malko.

— Nous ne communiquerons pas. Dans toute la région où vous allez, le téléphone ne marche plus. La seule liaison possible, c'est Imarsat. C'est comme si vous partiez sur une autre planète.

Un lourd silence s'ensuivit, rompu par Malko.

— Si je me résume, vous ignorez où se trouvent ces onze Stingers et encore plus la façon d'entrer en contact avec ceux qui les ont en leur possession.

— Ce n'est pas tout à fait exact, corrigea l'Américain. Comme je vous l'ai dit, j'avais remonté la piste, localisé les Stingers et même trouvé quelqu'un qui acceptait de les récupérer et de me les revendre : Djevad, Finci.

— Ça ne lui a pas porté bonheur, remarqua Malko.

— Ce n'est pas une raison pour renoncer, fit David Bruce. Le problème des Stingers égarés là où il ne faudrait pas est crucial. Nous avons une équipe en Afghanistan depuis des mois qui tente d'en récupérer une centaine encore aux mains de Gulgudine Hekhmatar.

— Je n'ai pas envie de rester des mois à Sarajevo, objecta Malko.

— Je ne vous le souhaite pas... Mais il faut seulement reprendre à

zéro le processus entamé. Avec la contrainte du temps : si nous ne récupérons pas ces Stingers, le pont aérien humanitaire risque de ne jamais reprendre.

— D'accord, mais comment reprendre ce processus ?

— En reprenant contact avec l'homme qui m'a branché sur Djevad Finci. Un agent des services croates. Un certain Voican Kordic. Seulement, avant de vous lancer dans la récupération proprement dite des Stingers, il vous faut savoir ce qui s'est passé. Qui a trahi Djevad Finci. La seule personne à pouvoir le dire est probablement Soko.

— Bien, concéda Malko. Admettons que je puisse rabibocher cette filière. Arriver jusqu'aux Stingers. Quel est la suite du programme ?

David Bruce mit quelques secondes à répondre.

— Tout laisse à penser que ces Stingers se trouvent dans la région des monts Igman. Il faudra vous adapter aux circonstances. Soit vous les détruisez sur place – ce qui est le plus sûr –, soit vous parvenez à les remettre à la Forpronu. D'ici là, votre couverture de journaliste au Kurier de Vienne vous permettra d'aller partout. Installez-vous au Holiday Inn, à Sarajevo, c'est là qu'ils se trouvent tous. D'ailleurs, c'est le seul hôtel encore debout.

— Puisque vous tenez tellement à récupérer ces Stingers, remarqua Malko, pourquoi ne pas mettre le paquet au lieu de m'envoyer seul au casse-pipe ?

David Bruce eut un sourire plein d'innocence.

— Mais for Christ' sake, je mets le paquet ! Que voulez-vous faire d'autre ? Si j'avais à ma disposition 2 000 marines, je ne procéderaï pas de la même façon... Mais je ne les ai pas. Donc, il faut jouer le coup en finesse, négocier, faire un travail clandestin. Je sais que, si quelqu'un peut résoudre ce problème, c'est vous.

Malko ne répliqua pas. Les flatteurs vivent aux dépens des flattés.

— Bien. Ce photographe russe de Reuter me permettra donc de garder le contact. Où vais-je trouver Voican Kordic ?

— Il tient un restaurant de poissons dans la vieille ville autrichienne, le Ragusa. Si, par malheur, ce contact s'avérait impossible, vous avez une deuxième corde à votre arc, un certain Arif Merlin. Il achète des armes pour ses amis bosniaques à un marchand de Miami qui travaille avec nous. Il a beaucoup de relations et une superbe villa – si elle n'a pas été écrasée par les obus serbes. Il connaît sûrement les amis de Djevad Finci.

— Vous le connaissez, lui ?

— Non ; vous viendrez de la part de Mike Burns, de Coconut Grove. Il saura ainsi que vous êtes un ami. Il a très envie de rendre service à la Company, à cause de son business. Mais utilisez-le avec précaution. Ne lui parlez pas des Stingers : il serait capable de les récupérer et de les revendre au plus offrant.

Encore un ami de l'humanité...

— Vous êtes sûr que vous ne m'expédiez pas à Sarajevo pour éviter de me payer une retraite ? demanda-t-il.

David Bruce regarda longuement un tram vert qui passait devant l'Esplanade en bringuebalant.

— Nous sommes les seuls à nous préoccuper de cette affaire, dit-il. Les Croates n'en ont strictement rien à foutre, de Sarajevo. Là-bas, ce sont des musulmans. C'est-à-dire, à leurs yeux, des sous-hommes. Ils haïssent les Serbes mais, en même temps, ils ont un point commun avec eux, la religion : ils sont tous chrétiens. Alors, que le pont aérien humanitaire reprenne ou pas, ça les laisse froid. Les Nations unies sont impuissantes, parce que leurs mandants ne veulent pas se lancer dans des opérations armées. Si les habitants de Sarajevo commencent à mourir comme des mouches, le président Bush sera obligé de faire quelque chose. Quelques semaines avant une réélection difficile, il n'en a pas tellement envie. Or, si le pont aérien ne reprend pas, les gens vont vraiment tomber comme des mouches, et ça va se savoir... Les nations participantes nous ont bien fait savoir que, tant que le problème des Stingers ne serait pas résolu, elles n'enverraient pas un cerf-volant. Par contre, elles n'ont personne sur place. Les Anglais tournent la tête de l'autre côté, les Allemands embrassent les Croates sur la bouche mais détestent les Bosniaques, les Italiens ne veulent plus y mettre le petit doigt, comme s'ils avaient peur de voir des hordes de Bosniaques envahir Venise pour boire l'eau de la lagune alors ils se disent qu'un Bosniaque mort ça ne voyage pas... Les seuls à bouger, ce sont les Français ; mais ils n'ont pas de moyens sur place. Vous avez compris ?

— Parfaitement, dit Malko. Vous savez que j'ai toujours de gros travaux à faire dans mon château de Liezen avant l'hiver...

David Bruce haussa les épaules avec un sourire amical.

— Malko, pour cette affaire, j'ai un crédit illimité. Par ordre du DG. Leur seule pièce comptable, c'est ma signature en bas d'un reçu. Alors, si vous me ramenez ces putains de Stingers, votre château, vous pourrez le reconstruire en plaqué or.

— Pourquoi plaqué ?

David s'arracha un sourire pas vraiment gai.

— Vous partez demain matin, dit-il. Direction Split, via Rijeka. La route est abominable, mais cela vous évite de passer par la Krahina, la zone de Croatie occupée par les Serbes. De Split à Mostar, il n'y a pas de problème. Le badge que vous a donné Rosso vous permettra de franchir tous les barrages. Arborez-le avec celui de l'ONU.

— Je n'ai pas d'arme, observa Malko.

David Bruce hochla la tête.

— Ça vaut mieux pour franchir les check points. Si on vous pique ne

serait-ce qu'avec un canif, vous vous retrouvez au trou. Et ils vous arrachent les yeux pour commencer la conversation. A Sarajevo, vous trouverez ce qu'il faut, soit par Voican Kordic, soit par Arif Merlin.

Il se pencha et prit dans sa sacoche une énorme enveloppe marron, qu'il posa sur la table.

— Il y a 50000 marks allemands là-dedans. C'est vraiment le maximum que vous puissiez emmener officiellement. Les numéros de téléphone dont vous pouvez avoir besoin sont à l'intérieur. Là-bas, il n'y a ni banque ni carte de crédit.

— Les Serbes risquent de me connaître, remarqua Malko ; ils avaient des liens étroits avec le KGB.

— Vous ne verrez les Serbes que pour franchir des check points, répliqua David Bruce – en tant que journaliste autrichien. Ils ne chercheront pas plus. Tout ce qu'ils vérifieront, c'est que vous n'êtes ni croate ni musulman. Le reste, ils s'en foutent. Maintenant, je vais vous quitter et annoncer à Langley la bonne nouvelle que vous êtes en route pour Sarajevo.

David Bruce posa sur la table les clés de l'Opel blindée et adressa un chaleureux sourire à Malko. Ce dernier le lui rendit, un peu crispé quand même, en laissant tomber :

— Vous ne croyez pas que, la bonne nouvelle, ce sera quand je serai revenu de Sarajevo ?

CHAPITRE IV

Malko allait descendre pour dîner quand le téléphone rouge, près de son lit, sonna faiblement.

— Quelqu'un veut vous parler, annonça l'employé de la réception.

— C'est moi, Sonja, enchaina aussitôt une voix féminine. Je vous apporte votre accreditif.

Avant que Malko ait eu le temps d'ouvrir la bouche, Sonja Prescott avait raccroché. Quelques instants plus tard, elle frappa à la porte, et l'ouvrit. L'Américaine portait toujours sa robe ajustée ras du cou et avait un petit sac accroché à l'épaule. Son regard vif parcourut la chambre, comme pour s'assurer que Malko s'y trouvait seul, puis elle referma la porte. Presque du même mouvement. Sans un mot, elle vint se coller à lui. Ses bras se nouèrent autour de sa nuque, son corps noyé de parfum s'incrusta dans le sien, et elle l'embrassa fougueusement, le repoussant contre le mur. Au moins, elle savait ce qu'elle voulait ! Ses mains descendirent de la nuque de Malko à sa poitrine, s'activant à travers la chemise, déclenchant aussitôt des sensations exquises. Cet assaut brutal était si chargé de sexualité que Malko s'embrasa instantanément. Il plaqua les mains sur les rondeurs des hanches et suivit leurs courbes, découvrant sous ses doigts les jarretelles. Appuyée à lui, Sonja Prescott mêlait sa langue à la sienne si violemment qu'elle lui heurtait parfois le visage avec ses lunettes, tout en se frottant comme une chatte en chaleur. Ses mains aux longs ongles rouges descendirent, dégageant le sexe de Malko avec l'habileté d'un pickpocket.

Puis, d'un geste parfaitement naturel, elle se laissa tomber à genoux sur la moquette râpée. Avec une expression extasiée, elle fit pénétrer lentement la verge tendue, raidie, dans sa bouche, s'épanouissant dans une fellation contrôlée et raffinée, menée avec la gravité et la patience seyant à une vestale. Son regard se levait parfois vers Malko, humide de bonheur derrière les verres épais des lunettes.

Il n'en revenait pas, de cet assaut de velours. Certes, il avait senti son trouble, au déjeuner, mais ce n'était quand même que leur seconde rencontre.

Sonja Prescott se releva avec grâce, la bouche humide, et jeta un coup d'œil attendri sur son œuvre.

— Venez. proposa-t-elle ; vous n'êtes pas bien debout.

Délicate attention.

Elle le fit s'allonger sur le lit, reprenant aussitôt sa fellation, agenouillée à côté de lui. N'en pouvant plus, Malko repoussa la robe cloquée, découvrant de larges jarretelles noires puis la peau nue d'une cuisse. Ensuite, il rencontra le Niagara. Sans doute par distraction, Sonja ne portait rien sous la robe. Frémissant au contact de ses doigts, elle s'interrompt pour interroger, d'une voie enamourée :

— Vous voulez jouir dans ma bouche, dans mon sexe ou dans mes reins ?

Malko, qui avait déjà du mal à ne pas exploser dans cette bouche accueillante, n'hésita qu'une fraction de seconde. La glace de l'armoire, qui lui renvoyait l'image d'une croupe callipyge cambrée, l'aida grandement dans sa décision. C'était follement excitant, cette vestale soumise qui l'avait mené au bord de l'extase en dix minutes. Il écarta la bouche qui le happait, et Sonja se redressa aussitôt, docile, une lueur interrogative dans les yeux.

— Comme ceci, dit Malko.

Il se releva, la prit par la main et la fit s'agenouiller sur une grande bergère, au pied du lit, face au dossier, le dos tourné vers lui. Sonja se retourna, un sourire incroyablement provocant sur ses lèvres barbouillées de rouge à lèvres.

— Vous ne m'avez pas répondu vraiment, murmura-t-elle.

Malko fit glisser le tissu cloqué sur les cuisses, puis sur les hanches, découvrant des fesses superbes, à la peau très blanche. Il n'eut qu'à donner un léger coup de reins pour s'enfoncer, sans difficulté, dans le ventre brûlant. Les ongles de Sonja crissèrent sur le velours de la bergère, et elle poussa une sorte de soupir étranglé. Malko, un peu calmé, la besognait lentement, profondément, lui arrachant à chaque mouvement un gémissement.

Ce n'était qu'un hors-d'œuvre. Sentant à nouveau les picotements annonciateurs du plaisir monter dans ses reins, il ressortit du fourreau accueillant et posa l'extrémité de son sexe un peu plus haut, sentant palpiter contre lui l'anneau offert. Avec abnégation, Sonja envoya les mains derrière elle, écartant les globes de sa croupe, découvrant l'entrée de ses reins. Malko n'avait qu'à s'y enfoncer. Il sentit une résistance. Pourtant, Sonja était on ne peut plus consentante, mais la nature se défendait. Il dut s'arc-bouter pour, d'un seul coup, violer l'ouverture étroite.

Sonja poussa un cri bref, suivi d'une sorte de ronronnement afin de bien lui montrer qu'elle ne lui en voulait pas. Se retournant, elle dit, d'une voix charmante

— Maintenant, profitez-en bien.

Malko ne se le fit pas dire deux fois. Il prit un rythme de croisière, se retirant et revenant de toute sa longueur. Sonja feulait sans arrêt. Comme il accélérait, elle demanda, timidement

— Je voudrais te voir quand tu vas jouir.

Il se retira, et elle s'allongea sur le bord du lit, la robe tirebouchonnée autour des hanches, impudique à souhait. Puis elle releva ses jambes gainées de noir presque à la verticale, les mains calées sous sa croupe, lui offrant ses reins. Il n'eut aucun mal à reprendre ce qu'il avait interrompu.

Le regard glué à lui, Sonja arborait un sourire extatique, tout en caressant son sexe, délaissé. Quand elle sentit que Malko allait jouir, elle s'activa, le regard fixe, et ils explosèrent ensemble.

Elle exhala un petit soupir de dépit lorsqu'il l'abandonna pour la salle de bains. Lorsqu'il revint, Sonja fumait une cigarette, assise dans le fauteuil où il l'avait sodomisée, les jambes croisées très haut, mais presque convenable avec ses lunettes sages.

Il y a longtemps que je rêvais de cela, soupirât-elle. C'est le plus beau jour de ma vie. Vous n'avez pas bu champagne ?

Malko ouvrit le minibar et, miracle, y découvrit une bouteille de Dom Pérignon. Il l'ouvrit, et ils trinquèrent.

— Pourquoi rêviez-vous à notre rencontre ? demanda Malko, un peu surpris.

Sonja eut une moue charmante.

— Tous les amants que j'ai eus à Langley m'ont toujours parlé de vous. J'ai fini par faire une fixation ; je rêvais de vous rencontrer. Le hasard a enfin bien fait les choses. J'espère que vous repasserez par Zagreb.

Elle tira une enveloppe de son sac et la lui tendit.

— Voici mes téléphones, votre badge et un mot pour mon ami de Reuter, Ivan Sibirsk. Il a l'air d'un ours, mais il est très sympa. Et puis, il aime bien les marks. Maintenant, je dois m'en aller ; on m'attend en bas. Je dîne avec le colonel suédois qui est responsable des mouvements aériens de la Forpronu. Je crois qu'il a très envie de me baiser.

Elle pouffa, s'approcha de Malko et l'embrassa doucement sur la bouche, tout en se collant à lui.

— Je ne vais pas me laver avant demain, murmura-t-elle ; et tant mieux si je sens le sexe. Vous m'avez déchirée ; j'ai encore l'impression que vous êtes en train de me violer. C'est délicieux.

Ce furent ses dernières paroles, et elle s'enfuit dans un nuage de parfum... Aux Jeux olympiques de la salope, Sonja Prescott aurait raflé toutes les médailles d'or.

Encore étourdi, Malko mit le réveil à 6 heures, avant d'aller dîner. Demain commençait la véritable aventure.

Sing, Imotski, Grude, Listica – Malko avait traversé tous les bourgs de

la montagne bosniaque depuis Split. Des routes sinueuses et étroites, défoncées, des barrages tous les dix kilomètres, tenus par des miliciens débraillés à l'haleine imprégnée de slibovic. Heureusement, la carte du HVO remise par le général Rosso évitait les problèmes. Déjà deux jours qu'il était parti !

Pourtant, les distances n'étaient pas énormes. De Zagreb à Sarajevo, en temps de paix, il n'y avait guère plus de 600 kilomètres. Seulement, à cause de la zone de 300 kilomètres de long occupée par les Serbes en Croatie, la Krahina, il fallait effectuer un détour d'enfer pour rejoindre Split, le grand port sur l'Adriatique.

Malko avait d'abord rejoint le port de Rijeka par une route horriblement sinueuse, serpentant dans une sorte de sous-Bavière. De là, il avait embarqué sur un ferry reliant Rijeka à Split, 400 kilomètres au sud en longeant la côte. Une nuit de voyage. De Split à Mostar, il n'y avait guère que 120 kilomètres, mais la route tournait sans arrêt, escaladant les montagnes de Bosnie. Cela semblait ne jamais devoir finir. Peu à peu, les villages changeaient, les mosquées remplaçaient les églises. Des mosquées aussi laides que les maisons, carrées et modernes, comme si le pays s'était peuplé récemment. Après Grude, Malko dut s'arrêter à un barrage un peu différent. Au lieu des soldats croates, il était tenu par une bande de civils dont certains portaient autour du front un bandeau avec les trois fleurs de lis sur fond bleu, du nouvel Etat bosniaque.

Sans en apercevoir, il avait quitté la Croatie pour la partie de la Bosnie-Herzégovine occupée par l'armée croate. Pas le moindre poste frontière. Les miliciens bosniaques du barrage regardèrent le badge croate de Malko avec un dégoût non dissimulé mais le laissèrent passer. Prudent, il le fit disparaître, ne gardant ostensiblement que celui des Nations unies.

Ici, la vie semblait tout à fait normale, avec des rues et des marchés animés, des terrasses de café bourrées, même dans les villages de la pleine montagne. Pas de destructions, sauf, de temps à autre, une maison brûlée au milieu d'un village intact. Celle d'un Serbe, qui avait dû s'enfuir. Dans les deux camps, on pratiquait la "purification ethnique".

La route tournait sans arrêt, et peu à peu il se rapprochait de Mostar, dans un paysage somptueux de montagnes pelées. Ils arrivèrent à un nouveau barrage bosniaque, cette fois, plus pointilleux.

— Où allez-vous ? demanda un milicien à la voix avinée.

— A Mostar.

— Faites attention ; les Serbes tirent sur la ville.

Malko repartit, et, au détour d'un virage dans la montagne, il découvrit la ville moderne, nichée dans cuvette : Mostar, grande agglomération musulmane & Besnie. De loin, tout semblait calme. De

grands immeubles modernes, des mosquées, de larges avenues et, au fond, la rivière Neretva, qui coupait le vieux quartier ottoman.

Une route en lacets menait au bas de la cuvette.

L'Opel commença à cahoter désagréablement. Malko mit moment à réaliser que la chaussée était criblée d'impacts de mortier. Dix minutes plus tard, il pénétrait dans Mostar. A l'intérieur, c'était nettement moins gai. Pas un chat dans les rues, des chicanes de sacs de sable partout, tous les feux de signalisation éteints. Un soldat en tenue camouflée lui fit signe de s'arrêter. Comme Malko lui demandait ce qui se passait, il répondit, en mauvais allemand :

— Attention ! Ils bombardent là-bas !

Il désignait une zone, cent mètres plus loin, d'où montait une colonne de fumée. Un camion à plateforme avec un affût quadruple de mitrailleuse lourde passa à toute vitesse, évitant un vieux véhicule blindé verdâtre aux pneus crevés et aux vitres brisées échoué au milieu de la chaussée. Malko regarda autour de lui et réalisa que pratiquement tous les immeubles étaient touchés ou détruits ! Certains présentaient des impacts à l'horizontale : ce n'étaient donc pas des mortiers qui les avaient faits.

Malko, resté au volant de sa voiture, continua jusqu'au centre, arrivant au bord de la rivière. Impossible de passer ; tous les ponts avaient été détruits et gisaient au fond de la gorge. Seul subsistait un vieux pont piétonnier datant du XVI^e siècle, qui continuait à résister aux assauts de la rage des hommes. Les immeubles, autour de lui, avaient été aplatis par de violents bombardements ; toutes les maisons, en bordure de la rivière, n'étaient plus que des ruines.

Un soldat apparut et lui fit signe de s'abriter dans une rue transversale. Il le rejoignit aussitôt. Lui aussi baragouinait l'allemand.

— C'est dangereux ici, dit-il. En juillet, les Serbes ont démoli la ville au canon de char, avant de s'enfuir. Maintenant, ils bombardent tous les jours. Ils ont fait sauter tous les ponts de la rivière et ils sont là-bas, sur ces crêtes.

Il désignait une montagne ronde et pelée, à l'est, dangereusement proche aux yeux de Malko.

Une explosion sourde, suivie d'un nuage de poussière. Une nouvelle arrivée, suivie d'une longue rafale de mitrailleuse lourde. Comme disait David Bruce, il ne se passait rien à Mostar...

— Où est le QG de l'HVO ? demanda Malko.

Son guide le lui expliqua tant bien que mal, lui signalant les zones où il valait mieux ne pas passer... Il repartit. Peu de véhicules, encore moins de piétons. Le centre avait été détruit à 100 % ; des immeubles entiers avaient été incendiés ; une ambulance gisait les roues en l'air, écrasée, criblée de balles. Visiblement, la convention de Genève n'était appliquée ici que par inadvertance. Pas un feu rouge ; la ville n'avait

plus d'électricité.

Il découvrit le QG de l'HVO presque par hasard. La caserne avait été réduite en poussière, et les Croates campaient dans une ancienne école, isolée au milieu d'un parc, protégée par des amoncellements de sacs de sable et de planches.

Des sentinelles nonchalantes le conduisirent à un bureau au sol couvert de téléphones, où il fut reçu par une superbe rousse aux yeux verts en tenue de combat, qui se présenta comme la secrétaire du major Nedim Pohara.

— Le major Pohara n'est pas là. dit-elle après avoir lu la lettre du général Rosso.

— Où est-il ?

— En mission à Grude.

Il y était passé deux heures plus tôt...

— On ne peut pas le prévenir par téléphone ?

— Nous n'avons plus le téléphone, expliqua la jeune femme. Les Serbes ont fait sauter le central en partant.

— Bien ; je vais m'installer à l'hôtel pour l'attendre.

Elle secoua la tête, avec un sourire d'excuse.

— Il n'y a plus d'hôtels ; ils ont tous été détruits par les obus.

De mieux en mieux ! Devant le découragement manifeste de Malko, qui commençait à mourir de faim et de fatigue, la jeune Croate proposa.

— Je vais vous emmener en face ; il y a un petit café. Vous pourrez boire quelque chose et attendre. Si le major revient, ce sera dans une heure – avant la nuit.

Elle lui fit traverser l'avenue à double voie déserte, pour s'engager dans un chemin de terre menant à un jardin, en contrebas des immeubles. Une sorte de guinguette en plein air, dont les tables étaient occupées par des militaires armés en tenue camouflée. Certains avec des filles. Une radio beuglait à tue-tête des chansons musulmanes. L'ambiance était plutôt détendue. Malko s'installa devant un café turc, et la secrétaire du major Pohara s'éclipsa. Ça commençait bien.

Toutes les cinq minutes, une explosion sourde ébranlait la ville, mais personne ne paraissait s'en préoccuper.

Il entamait son troisième café turc quand un grand jeune homme à la barbe noire bien taillée, sanglé dans une tenue de combat impeccable, fit son apparition. Il s'approcha de Malko avec un sourire de star, et demanda d'une douce voix, en anglais :

— C'est vous qui me cherchez ? Je suis le major Nedim Pohara.

Il parlait un anglais impeccable, avec un fort accent américain, et ressemblait plus à un artiste qu'à un barbouze. Malko lui tendit la lettre du général Rosso, qu'il lut et mit dans sa poche avec un sourire

d'excuse.

— Je ne vous la laisse pas pour votre propre sécurité.

— Pourquoi ?

— Si des Serbes la trouvaient, ils vous fusilleraient tout de suite comme espion. Après vous avoir probablement émasculé. C'est leur méthode habituelle. Je suis un peu trop connu chez eux.

La nuit était complètement tombée. Le major Pohara regarda sa montre et proposa :

— Vous devez avoir faim. Je vais vous emmener dîner dans un endroit tranquille où nous pourrions bavarder. Ici, ce n'est pas sûr.

Malko ne sut jamais s'il craignait les obus ou les espions. Quelques instants plus tard, ils roulaient dans une petite Jugo orange trouée comme une passoire, dont les plus gros trous avaient été bouchés avec du Scotch. Etant donné l'emplacement des impacts, son propriétaire – serbe – avait dû passer un moment difficile. Le major Pohara roulait à tombeau ouvert sur des petits chemins, vers l'ouest, plein phares, rencontrant parfois des check points, qu'il saluait d'un coup de phares. Ils débarquèrent dans un restaurant à la salle bondée et bruyante, en pleine campagne. Heureusement, il y avait des tables dehors, sous une tonnelle. Ils s'y installèrent.

Le vin rouge et la salade de tomate et d'oignon arrivèrent en même temps. Le major Pohara regardait Malko avec curiosité.

— Le général Rosso m'a expliqué dans sa lettre pourquoi vous étiez ici. C'est une mission difficile, presque impossible. Mais je ferai tout mon possible pour vous aider.

— Avez-vous retrouvé ce Soko ?

L'officier croate hocha la tête affirmativement.

— Oui ; je sais où il se trouve. Cela, c'est la bonne nouvelle...

— Et la mauvaise ? interrogea Malko, sa joie vite retombée.

— Il est prisonnier des Serbes. Ce qui veut dire qu'au mieux ils se sont contentés de l'émasculer. Et qu'au pire, il est mort.

CHAPITRE V

L'ambiance bucolique de la tonnelle se chargea soudain de quelque chose de glacial. Le major Pohara, après sa révélation, s'était remis à déguster sa salade de tomate et d'oignon, arrosée d'un vin rouge, produit sur les collines entourant Mostar, à vous faire tomber raide. Malko se dit qu'il aurait dû emporter une caisse de la-gaffelière ou de terte-dougay dans le coffre de l'Opel.

— Comment savez-vous cela ? interrogea Malko.

L'officier croate termina son assiette avant de répondre. Des groupes bruyants de soldats en tenue camouflée, armés jusqu'aux dents, entraient et sortaient sans cesse. Seules quelques explosions lointaines rompaient le silence, à l'est de Mostar, dans ce qui restait de la vieille ville turque. Ce qui ne semblait pas troubler outre mesure son vis-à-vis.

— Nous avons certains contacts avec les Serbes, expliqua ce dernier avec un léger sourire. Grâce aux Nations unies. Je possède aussi des informateurs dans leur camp, et nous écoutons, nous aussi, leurs conversations. J'ai appris presque tout de suite la capture de Soko. Ils s'emparent rarement d'un chef de son importance.

— Vous savez comment il s'est retrouvé chez les Serbes ?

— Oui. Il a été livré par un autre chef local, un Iranien du nom d'Iradj Tourabi, un homme de Téhéran, celui qui contrôle la Phalange des croyants. Les Serbes ont échangé Soko contre de la nourriture et des piles électriques. Il a été emmené à la milice d'Ilidza, tout près de Sarajevo. Quand son interrogatoire a été terminé, les Serbes l'ont mis avec d'autres prisonniers dans un abri antiatomique. Ce sont des conditions très dures.

Il s'interrompit pour s'attaquer au copieux mixed grill qu'on venait de déposer devant eux.

— Donc, conclut Malko, c'est fichu !

La bouche pleine, le major croate fit signe que non. Après une solide rasade de rouge, il expliqua sa pensée, de sa voix douce.

— Je pense que je vais récupérer Soko demain ou après-demain, annonça-t-il.

Malko encaissa la nouvelle et demanda

— Une opération de commando ?

— Oh ! Non ! Nous ne sommes pas armés pour cela. Et puis, ils n'ont que des prisonniers musulmans par ici.

Sous-entendu : on ne va pas risquer le sang croate pour récupérer des sous-hommes.

— Alors, comment ?

— Il y a régulièrement des échanges de prisonniers, régis par une commission d'échange. Elle ne comporte, de notre côté, que des Croates. Il m'a donc été facile de mettre le nom de Soko sur la liste des gens que nous réclamions. Les Serbes n'ont pas fait trop de difficultés. Ils ont seulement réclamé dix des leurs contre lui.

— Vous êtes sûr qu'ils nous le remettront vraiment ? insista Malko, se méfiant des Serbes.

Sa précédente aventure en ex-Yougoslavie lui avait appris à se méfier de tous ses interlocuteurs.

— Absolument. L'échange doit avoir lieu à Pula. Ensuite, Soko sera transféré à Kiseljak.

— Donc, je vais aller à Kiseljak, conclut Malko.

— Absolument, répliqua le major.

Il s'interrompit. Une jeune femme très brune, en tenue camouflée, venait de se planter devant leur table. Etonnante. Son visage, aux traits un peu lourds, aux yeux étirés d'orientale, avec une énorme bouche rouge, était encadré par des pendants d'oreille en perle, ses cheveux étaient réunis en une longue natte, et, à la place de rangers, elle portait des escarpins en crocodile. Impossible d'ignorer sa nationalité : épinglé sur une poitrine bien gonflée, il y avait un énorme badge à fleur de lis.

Nedim, Pohara se leva vivement et l'embrassa sur les deux joues.

— Je vous présente Aida, annonça-t-il. Elle appartient à la brigade du colonel Pachalic, de l'armée bosniaque, et parle très bien allemand. Elle est musulmane, mais elle s'entend bien avec nous... Malko Linge est un ami du général Rosso.

La nouvelle venue s'assit au bout de la table, entre les deux hommes. Rien qu'à la façon dont elle le fixait, on savait que c'était la maîtresse du major. Elle tendit la main à Malko.

— Très heureuse.

Sa voix était vaguement gutturale, rauque à souhait, et, si l'uniforme interdisait de fantasmer sur son corps, sa sensualité transpirait par tous les pores de sa peau.

— C'est Aida qui va vous accompagner à Kiseljak, annonça le major Pohara. Elle vous servira d'interprète et s'appuiera sur le QG de nos forces, là-bas, si vous avez besoin de quelque chose. J'espère que Soko acceptera de parler et que les Serbes ne lui auront pas arraché la langue.

— C'est courant ?

— Ça leur arrive, continua sans se troubler le major croate.

Ils terminèrent le dîner à trois. La veste de treillis ouverte d'Aida

révéla une somptueuse poitrine. La jeune Musulmane buvait sec, fumait et devait sûrement aimer les joies de la chair. Pas vraiment une fondamentaliste...

A 1 heure du matin, Nedim Pohara donna le signal du départ, et ils s'entassèrent dans la Jugo orange.

— Vous allez loger chez Aida, annonça-t-il. Il n'y a plus d'hôtels. Vous partirez avec elle demain matin pour Kiseljak.

Ils retraversèrent une ville sombre et silencieuse, comme isolée du monde. Le major s'arrêta dans une avenue déserte et serra la main de Malko, en le quittant.

— Good luck ! Je vous laisse en de bonnes mains, ajouta-t-il avec un sourire pour la jeune femme.

Aida avait sorti une petite torche électrique et guida Malko jusqu'à une entrée entourée de sacs de sable où se trouvaient deux sentinelles en train de jouer aux échecs sur des pliants à la lueur d'une lampe à huile, les kalachs à portée de main.

— L'ascenseur ne marche pas, annonça Aida.

Dieu merci ! Il n'y avait que seize étages. Aida devait avoir des mollets de coureuse cycliste, car elle semblait voler sur les marches. Malko avait du mal à suivre, encombré par son sac. L'immeuble semblait désert ; certains appartements avaient été totalement dévastés par les obus et béaient sur le vide. Arrivée au seizième, Aida désigna du faisceau de sa torche une pièce meublée uniquement d'un matelas posé sur le sol.

— C'est là, annonça-t-elle. Il y a de l'eau entre 6 et 7 heures... Et la salle de bains est ici. Il n'y a pas d'eau chaude.

Malko s'installa. La salle de bains consistait en un lavabo muni d'un seul robinet, avec un miroir posé sur le mur opposé.

Il était torse nu quand elle revint, dépouillée de son uniforme, moulée dans une combinaison collante en pilou qui soulignait ses formes somptueuses.

— Prenez une couverture, dit-elle ; les nuits sont fraîches.

La meilleure couverture, ça aurait été elle. Puis elle referma la porte, et Malko n'entendit plus rien.

Longtemps, l'idée de récupérer Soko l'empêcha de s'endormir. Qu'allait-il lui apprendre ?

La piste montait et descendait, défoncée et poussiéreuse à souhait, au milieu d'un paysage de collines boisées, sauvages, sans une habitation en vue. Malko suivait depuis une demi-heure un gros camion citerne, sans parvenir à le doubler tant la route était étroite. A côté de lui, Aida, toujours en tenue camouflée, pistolet accroché au ceinturon, n'ouvrait pas la bouche, sauf pour une brève indication. La route

directe de Mostar à Kiseljak était impraticable : coupée, au nord de Mostar par les bombardements incessants des Serbes, et, ensuite, avant Sarajevo” par la place forte d’Ilidza, là où Soko était détenu.

De Mostar, ils étaient donc repartis vers l’ouest jusqu’à Listica, remontant une première piste rocailleuse jusqu’à Jablanica avant d’en emprunter une seconde, coupant à travers les arbres et qui conduisait directement vers Kiseljak, hors de la portée des canons serbes. Aveuglé par le soleil et la poussière, Malko voyait à peine devant lui. Il freina brutalement pour éviter une file de camions à l’arrêt qui redescendaient sur Jablanica. Les chauffeurs, visiblement épuisés, cassaient la croûte sur les capots.

— C’est un convoi de l’ONU, expliqua Aida. Ils redescendent à vide de Sarajevo, mais, dans un mois, ça ne passera plus – à cause de la pluie et de la neige.

— Que va-t-il arriver aux habitants de Sarajevo ?

Elle émit un soupir découragé.

— Si le pont aérien ne reprend pas, ils mourront de faim. Impossible de rétablir la voie ferrée ; tous les ponts ont été dynamités par les Serbes à partir de Mostar. Cela prendrait au moins six mois pour les remettre en état.

Ils replongèrent dans la poussière. Deux heures de conduite épuisante, et enfin un court ruban asphalté, terminé par un barrage HVO. Malko jetait parfois un regard rapide à la jeune Bosniaque. Sous son T-shirt kaki, les seins lourds d’Aida tressautaient au rythme des cahots.

— Nous arrivons à Kiseljak, annonça enfin Aida.

Un bourg musulman situé à vingt kilomètres seulement de Sarajevo. Une mosquée intacte appelait à la prière, les vitrines regorgeaient de marchandises, des hommes buvaient des cafés turcs aux terrasses et d’autres traînaient le long d’un petit marché. Pas le moindre signe de guerre.

Aida guida Malko jusqu’à un hôtel jucha au sommet d’une petite colline boisée, le Dalmacija en plein centre. A peine furent-ils sortis de la voiture qu’une nuée d’enfants se précipita vers eux, essayant de porter les bagages, même les plus modestes.

Des réfugiés, expliqua Aida. Ils veulent gagner un peu d’argent.

Ils rentrèrent à l’intérieur... Miracle ! Il y avait de l’électricité. On les installa dans deux chambres communicantes. Pas d’eau chaude, mais on ne pouvait pas tout avoir.

— Qu’est-ce qu’on fait ? interrogea Malko.

— Je vais me renseigner, attendez-moi au bar, dit la jeune femme. Je peux prendre la voiture ?

— Bien sûr.

Il lui donna les clés et descendit s’installer en face de la réception, au milieu de groupes d’hommes qui discutaient à voix basse. L’hôtel avait

en moyenne dix personnes par chambre, des gens chassés de leur village par les Serbes ou des réfugiés de Sarajevo. Entre la capitale de la Bosnie et Kiseljak, il y avait les lignes serbes et Ilidza.

Aida réapparut deux heures plus tard.

— L'échange a lieu demain matin, annonça-t-elle. A Pula. J'ai prévenu les gens de la HVO pour qu'ils séparent Soko des autres prisonniers libérés et qu'ils l'amènent directement au QG. Nous irons le voir là-bas. On me préviendra par téléphone.

Ils allèrent déjeuner à la terrasse d'un bistro voisin. Des œufs et une sorte de pain au fromage, délicieux. Aida dévorait.

— A Mostar, il n'y a plus rien à manger, expliqua-t-elle. Sauf dans certains restaurants, comme l'autre soir.

— Pourquoi ?

— Le trafic. En Bosnie, on peut acheter une vache pour 20 marks. Il suffit de lui faire passer la frontière croate pour la revendre 6 marks le kilo, en faisant un profit énorme.

Ils terminèrent, profitant du soleil, et commandèrent des cafés. Aida ne semblait pas en verve de confidences, probablement abrutie par le long trajet. Malko était intrigué par cette superbe jeune femme, qui aurait pu facilement monnayer sa beauté à Zagreb ou à Split.

— Vous êtes mariée ? demanda-t-il.

— Non ; mon fiancé a été tué pendant les combats de juillet. C'est pour cela que je me suis engagée. Je veux tuer le plus de Serbes possible.

— Vous faisiez quoi ?

— J'avais un magasin de vêtements. Les Serbes ont tout volé et fait sauter le magasin. J'ai juste pu sauver de quoi me vêtir.

Il l'enveloppa d'un regard amusé : le maquillage était impeccable, la bouche bien faite, les sourcils dessinés, les mains soignées, et les superbes escarpins en crocodile ne venaient pas d'un entrepôt militaire.

— Vous reprenez goût à la vie...

— Il faut. Sinon, on devient fou.

Il n'y avait plus rien à faire jusqu'au lendemain. Aida repartit à de mystérieux rendez-vous, laissant Malko. Elle lui téléphona à l'hôtel, vers 6 heures, pour le prévenir qu'elle ne revenait pas dîner.

Aida était partie très tôt pour gagner Pula avant l'heure de l'échange. Malko en était à son troisième café turc unique boisson servie au bar quand elle fit son apparition, le visage fermé.

— Vous ne l'avez pas récupéré ? demanda Malko.

— Si, mais il est à l'hôpital.

— Les tortures ?

— Oui. Ces salauds de Serbes l'ont émasculé avant de nous le rendre. Il a perdu beaucoup de sang et il est très choqué. Je ne sais pas s'il va

pouvoir parler. Vous voulez essayer ?

— Bien sûr.

Ils sortirent. Aida prit le volant, et, dix minutes plus tard, ils entraient dans un vieil hôpital protégé par les habituels sacs de sable et gardé par des soldats. Aida parla. Enfin, on les laissa pénétrer dans un couloir mal éclairé, au sous-sol, qui empestait l'anesthésique. Il y avait des lits partout, des gens assis à même le sol, discutant à voix basse. Aida poussa la porte de la chambre n° 9, vaguement éclairée par un soupirail obstrué par des sacs de sable.

Un homme était allongé sur un lit étroit. D'abord, Malko crut qu'il était mort tant ses orbites étaient creuses et son visage émacié. Sa main droite, posée sur le drap, tremblait légèrement, régulièrement, et ce tremblement était plus impressionnant que tout le reste. On aurait dit que la peau du visage, jaunâtre et parcheminée, rongée par une barbe très noire, avait été vidée de l'intérieur de toute sa chair. Un véritable masque anatomique. Le regard de Malko se porta sur son bas-ventre, mais la couverture cachait tout.

— Soko ?

L'homme mit plusieurs secondes à ouvrir les yeux. Son regard était trouble, vitreux. Ses prunelles rétrécies. Il était bourré de morphine. Aida se pencha à son oreille et lui parla longuement à voix basse.

— Je lui ai dit qu'il avait été libéré grâce à vous, expliqua Aida. Et qui vous étiez.

Avec une lenteur exaspérante, Soko ouvrit les yeux, sans parler. Puis la main qui ne tremblait pas se souleva légèrement, comme pour saluer.

— Il est très faible, dit Aida.

— Dites-lui que je suis à la recherche de l'homme qui l'a livré aux Serbes, Iradj Tourabi.

Elle traduisit, et les yeux morts du blessé se posèrent sur Malko, tandis qu'il émettait quelques sons.

— Il demande pourquoi vous le cherchez.

— Dites-lui que c'est à moi que Djevad Finci devait livrer les Stingers. Je les veux toujours.

Aida traduisit, et Soko referma les yeux. Malko crut qu'il ne voulait plus rien dire. Mais il s'adressa de nouveau à Aida.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Ce qui s'est passé.

Le mutilé commença à égrener des mots lentement. La vie revenait peu à peu dans ses yeux. Aida traduisait au fur et à mesure. Le monologue était chaotique, coupé de silences et de grimaces de douleur.

C'est Iradj Tourabi qui a amené les douze Stingers dans la région, mais il ne les a pas conservés. Il nous les a remis, il y a trois mois, en nous

expliquant que nous pourrions abattre les avions serbes, les Mig et les hélicoptères. Quatre Iraniens sont restés avec nous pour l'instruction militaire.

Cela confirmait l'information de David Bruce.

— Aucun avion serbe n'est venu par ici, continua Soko, mais, un jour, un des Iraniens nous a dit qu'il avait une information selon laquelle un Mig parti de la base de Bihac allait suivre un corridor humanitaire. J'ai envoyé une patrouille avec six hommes de chez nous et deux pasdarans. Lorsqu'ils sont revenus, j'ai appris qu'ils avaient abattu un avion civil. Les Iraniens prétendaient que c'était une erreur, mais mon second m'a juré que les pasdarans l'avaient fait sciemment.

— Pourquoi ?

— Ils ne cessent de nous dire que l'ONU est de mèche avec les Serbes, que les avions de l'aide humanitaire leur apportent des munitions, et que, de toute façon, ils ne peuvent avoir confiance que dans l'islam.

— Et ensuite ?

Long, long silence. Puis des mots, égrenés.

— J'ai compris que ces Stingers ne nous servaient à rien. J'avais besoin de munitions pour ma brigade. Des obus, du mortier, et des cartouches pour les katiouchkas. Quand Djevad m'a proposé de me racheter les Stingers. J'ai accepté. Avec cet argent, j'allais pouvoir renforcer ma brigade. Le matin du jour où j'ai été capturé, le suis parti en avant, et j'ai été intercepté par Iradj Tourabi. Un de mes hommes m'avait trahi, un salaud de Sokolovici. Qu'Allah le réduise en poussière !

— Que sont devenus les Stingers ?

— Ils sont toujours à ma brigade. Ah ! J'ai mal !

Avec horreur, Malko s'aperçut qu'une tache de sang s'agrandissait sur le drap, à la hauteur du ventre de Soko. A force d'émotion, il avait rouvert sa blessure. Aida se précipita pour appeler une infirmière. Ensuite on les fit sortir. Malko n'était pas vraiment optimiste. Même à Sarajevo, il serait impuissant... Pas la peine de se retrouver prisonnier des Serbes. L'infirmière réapparut et lança une phrase d'un ton bougon à Aida.

— Il veut vous revoir. Mais ne restez pas longtemps.

Soko avait les traits encore plus creusés, mais une flamme de haine scintillait dans ses prunelles sombres. Il apostropha Aida par une longue tirade essoufflée, aussitôt traduite

— Il veut que vous lui rapportiez la tête d'Iradj Tourabi. Si vous lui promettez de faire votre possible, il accepte de vous aider.

— J'essaierai de le venger, dit Malko.

Cela n'engageait à rien...

Soko reprit la conversation, et Malko vit Aida tirer un carnet de la poche de sa veste de treillis. A grande peine, le blessé y griffonna

quelques mots et tendit la feuille à la jeune femme.

— Ceci est un mot pour son meilleur ami, Celo, qui commande la brigade maintenant. Il est sûr parce qu'ils sont du même village. S'il est encore vivant, il vous aidera. Il faut trouver quelqu'un de confiance pour lui faire parvenir ce mot. C'est tout ce qu'il peut faire. Malko empocha le papier et demanda

— Cet Iranien, à quoi ressemble-t-il ?

Un grand chauve avec une barbe orange.

— Et Celo ?

— Il est petit, assez gros, le crâne rasé, une grande cicatrice en zigzag sur le front. Il louche un peu.

Ses yeux semblèrent se fermer tout à coup, et il sombra dans un sommeil profond, assommé par la piqûre de morphine que lui avait faite l'infirmière. Malko et Aida quittèrent la chambre sur la pointe des pieds.

— Vous êtes satisfait ? demanda Aida.

— Je sais au moins où je vais mettre les pieds.

La ville de Sarajevo n'était pas une destination des plus engageantes... Mais c'était là seulement qu'il pourrait trouver quelqu'un pour entrer en contact avec Celo. Soit par Voican Kordic, soit par Arif Merlin.

Aida regarda sa montre.

— Il est trop tard maintenant. Il vaut mieux passer les check points le matin. C'est là où ça tire le moins. Après, la slibovic les excite, et ils font n'importe quoi. Je vais vous expliquer comment on fait.

— Vous ne venez pas avec moi ?

Elle rit de bon cœur.

— Vous plaisantez ? Une Musulmane passer un check point serbe ! Ils me tuent sur-le-champ après m'avoir violée !

Ils étaient arrivés à l'hôtel, et la meute de jeunes réfugiés entourait déjà la voiture avidement, comme des chiots affamés.

— Faites-moi plaisir, demanda Malko. Ce soir, je vous invite à dîner. Mais pas en uniforme.

Aida eut un sourire amusé.

— D'accord, mais ne vous attendez pas à des miracles.

Malko crut être l'objet d'une hallucination. La ravissante jeune femme en mini noire et en cuissardes, les cheveux réunis en une natte épaisse rehaussée d'un ruban bleu, maquillée – un peu trop –, ne pouvait être la soldate qu'il avait quittée deux heures plus tôt.

Aida lui adressa un sourire éblouissant.

— Vous n'êtes pas trop déçu ? C'est tout ce que j'avais.

— Vous êtes superbe ! assura Malko. Just divine !

Le buste de la jeune femme était, serré dans un chemisier un peu trop

petit, ouvert sur un soutien-gorge noir qui moulait les pointes de ses seins. Certes, ses collants étaient rapiécés, mais, lorsqu'il descendit de son tabouret, il découvrit une croupe ronde et épanouie qui aurait fait frapper n'importe quel serbe.

— Vous avez raison ! soupira-t-elle. J'ai l'impression de me retrouver des mois en arrière. Et puis, ici, on ne sent pas la guerre. C'est un miracle. Pas d'obus, pas de snipers.

— Où allons-nous dîner ?

— Il y a un restaurant à quelques kilomètres, près de l'entrepôt de Pharmaciens sans frontières. C'est assez gai et pas mauvais.

— Vous me guidez.

Elle s'était même parfumée... Il mourait d'envie de se jeter sur elle, et, à certains regards qu'elle lui coula, il se dit que l'idée ne lui était pas étrangère non plus.

Le restaurant, à six kilomètres, à côté des camions blancs de Pharmaciens sans frontières, était bruyant, bourré de clients, regardant la télévision, installée au-dessus du comptoir. Ils s'assirent le plus loin possible du vacarme. La nourriture était roborative, de bonne qualité. En discutant, Malko réussit à troquer l'inévitable vin de Mostar à 14° pour une bouteille de tertredougay, excellent Bordeaux, atterri là Dieu sait comment ! Aida mangeait et buvait comme quatre, épanouie et tentante comme un fruit mûr. Les soucis professionnels de Malko s'estompaient en face de cette superbe femelle. Il s'efforçait de ne pas penser à ce qui l'attendait à Sarajevo. Les gens à qui il allait avoir affaire jetaient des enfants dans les bétonnières. Pas vraiment encourageant.

Ils furent quasiment les derniers à quitter le restaurant. Dix minutes plus tard, ils étaient à l'hôtel, sans avoir vu âme qui vive. Leurs clés respectives les attendaient. Malko n'avait pas la moindre envie de quitter Aida de cette façon. C'est elle qui lui fournit l'occasion de prolonger leur tête-à-tête.

— Je ne vous ai pas expliqué la marche à suivre pour entrer dans Sarajevo, dit-elle soudain.

— Montons, suggéra Malko.

Ils se retrouvèrent dans sa chambre, où ils s'installèrent sur les lits jumeaux, seuls sièges possibles.

— En sortant de Kiseljak, expliqua Aida, vous trouverez un check point HVO à trois kilomètres. C'est le dernier. Cinq cents mètres plus loin, ce sont les lignes serbes. Otez votre badge croate. Ne gardez que celui de l'ONU. Ils ne vous causeront pas de problèmes ; c'est par là que passent tous les journalistes. Il faudra juste vous arrêter à la milicija d'Ildiza, pour l'autorisation de transit. Ensuite, vous atteignez le dernier check point serbe avant Sarajevo, à la sortie d'Ildiza. Là, le danger commence. En face, c'est le no mans land entre Serbes et

Bosniaques, qui tirent sur tout ce qui bouge. Le mieux est de tourner tout de suite à droite. Faites un kilomètre, le plus vite possible, jusqu'à l'aéroport... Plus tard, vous profiterez de la protection d'un véhicule blindé de la Forpronu montant vers Sarajevo pour atteindre la ville. Après, inch Allah ! Attention aux snipers ! Si vous crevez, continuez. Et ne comptez pas sur l'ONU. Ils ne s'arrêteront pas pour vous recueillir si vous êtes blessé sur la route. Ils n'ont pas le droit.

— Je comprends pourquoi vous ne venez pas, remarqua Malko avec un peu d'ironie.

Le visage d'Aida s'empourpra.

— Je n'ai pas peur des Serbes, lança-t-elle en se levant brusquement. Mais je ne veux pas me suicider.

Elle était à quelques centimètres de lui, empourprée de rage, et il ne put résister à l'envie de la prendre dans ses bras, écrasant sa poitrine épanouie contre lui. Elle parut d'abord plus surprise que choquée. Son corps ne s'abandonnait pas, mais elle ne résistait pas.

— Laissez-moi, dit-elle, sans beaucoup de conviction.

— Non, dit Malko, encouragé par cette passivité, avant que sa bouche ne s'empare de la sienne.

Aida mit longtemps à lui rendre son baiser. Puis, brutalement, comme si un ressort secret avait cédé, elle se fit toute molle dans ses bras, et ils tombèrent ensemble sur un des lits étroits, qui craqua dangereusement. Maintenant, elle l'étreignait avec violence, son ventre collé contre le sien. Les boutons du chemisier semblèrent sauter tout seuls, et Aida gémit quand il effleura ses seins.

Il enfonça une main bien au-dessus des cuissardes, découvrant que le collant noir était en loques, ne protégeant plus que de minces surfaces de peau.

La mini remonta d'elle-même, guère plus large qu'une ceinture. Aida mordait sa langue, soudée à lui. Ils tombèrent sur le plancher, et c'est là qu'il la prit, d'un seul coup, comme un soudard, achevant de ravager le malheureux collant.

Aida rugit comme une lionne couverte et fit craquer la couture de sa jupe tant elle ouvrit les cuisses pour lui offrir un passage plus aisé. Ils s'agitaient par terre comme deux animaux heureux. Il lui pétrissait les seins à pleines mains, profondément enfoncé en elle, puis ressortant et se jetant en avant. Les genoux repliés, Aida, accrochée à lui comme une noyée, semblait ne pas sentir la dureté du plancher. De son collant, il ne restait que des lambeaux, ce qui la rendait encore plus désirable.

La sève monta irrésistiblement de ses reins, et il explosa avec un cri rauque. Les ongles d'Aida s'enfoncèrent dans sa nuque, et ils demeurèrent emboîtés l'un dans l'autre, encore tremblant de plaisir.

Il avait senti son plaisir avant le sien, à un long soupir accompagnant

une houle du bassin terminée en un spasme bref.

Il était 6 heures, et le jour était déjà levé. Malko ouvrit les yeux. Aida était allongée sur le lit voisin, dans les débris de son collant, la jupe relevée sur ses cuisses musclées, dépoitraillée, à moitié cachée par la couverture, qu'il ajusta sur ses épaules. Il fila dans la salle de bains prendre une douche froide, faute de mieux. Lorsqu'il ressortit, Aida était debout, habillée et pieds nus, les yeux cernés. Très belle.

— Tu dois partir maintenant.

— Hélas ! dit Malko.

Elle enleva un bracelet de cuivre de son poignet gauche et le passa autour de celui de Malko.

— C'est un porte-bonheur, expliqua-t-elle. Un vieux marchand du bazar de Mostar me l'a donné. Sa boutique est la seule qui n'a pas été écrasée par les obus. Cela marche peut-être...

Ils s'étreignirent avec un mélange de tendresse et d'érotisme.

— Quel dommage que tu ne puisses pas passer, remarqua Malko.

— Reviens me voir à Mostar, proposa Aida. Maintenant, vas-y. Good luck !

Ils s'étreignirent encore une fois, puis Malko descendit. La route était déserte, éclairée par un gai soleil matinal. Il roula doucement jusqu'au barrage croate, passé en quelques secondes. Encore quelques lacets, puis des chicanes en travers de la route et une baraque arborant le drapeau rayé horizontalement blanc, rouge, bleu, de la Serbie. Un milicien serbe apparut et lui fit signe de stopper.

Le voyage de tous les dangers commençait. Il aurait sûrement besoin du bracelet de cuivre d'Aida.

CHAPITRE VI

— Good luck !

Il n'y avait aucune ironie dans la voix du milicien serbe en tenue camouflée, le torse bardé de bandes de mitrailleuse, huit grenades pendues à la ceinture, kalachnikov à l'épaule. A peine eut-il rendu à Malko son propysniva [11] qu'il plongea dans l'abri de son check point, un container criblé d'impacts disparaissant sous les sacs de sable. Le museau d'une mitrailleuse MG 42 pointait par une meurtrière improvisée, braquée sur la route que Malko allait emprunter. En face du check point, une semi-remorque à la cabine noircie, deux vitres éclatées et les pneus crevés, faisait office de chicane. Foudroyé sur place comme un éléphant.

Malko passa la première, écrasa l'accélérateur et fonça. Devant lui s'étendait un paysage de désolation, la banlieue sud-ouest de Sarajevo. Un no mans land de zone industrielle et de pavillons hachés par les obus, avec des véhicules calcinés, éclatés, partout.

A deux kilomètres, c'était Stup, que se disputaient Bosniaques et Serbes. Au bout de trente mètres, au lieu de continuer tout droit, il tourna à droite, vers l'aéroport de Sarajevo, tenu par la Forpronu. La route était absolument déserte, et les carcasses calcinées des véhicules qui n'avaient pas réussi à passer jonchaient les bas-côtés, repoussées tous les jours par les bulldozers de la Forpronu. La tête dans les épaules, les protections de Kevlar placées devant les vitres, Malko passa à 140 devant l'épave d'une voiture rouge si découpée qu'elle semblait ciselée à la main. Son "blindage" ne résisterait pas à une arme antichar.

Crépitement de mitrailleuse dans le lointain, puis explosion sourde d'un mortier, à gauche de la route, avec un panache de fumée grise.

Le VAB [12] blanc gardant l'entrée de l'aérodrome de Sarajevo lui fit le même effet que la grotte de Lourdes sur un vrai croyant... Malko se faufila dans l'étroite chicane, pénétrant à l'intérieur de la base, et stoppa. Les bâtiments étaient criblés de balles, entourés de sacs de sable, et trois vieux jets de l'ex-armée de l'air yougoslave achevaient de pourrir sur un terre-plein. Un homme casqué, engoncé dans son gilet pare-éclats, sauta du VAB et s'approcha en souriant. Seuls, les journalistes empruntaient cette route, et Malko avait pris soin de couvrir son Opel d'autocollants PRESS.

— Vous avez de la chance ; c'est calme aujourd'hui. Vous allez en

ville ? demanda-t-il en français.

— Oui.

— Il y a une liaison avec le PTT building dans vingt minutes. Collez-vous à côté du VAB ; ce sera moins risqué. C'est tout ce qu'on peut faire pour vous. Ici, il faut croire en Dieu.

Brutalement, une balle siffla et ricocha sur le ciment, à trente centimètres d'eux.

— Sales cons ! explosa le sous-officier. Ils recommencent !

— C'est sur vous qu'ils tirent ?

— On ne sait pas. Vous voyez le village, au pied de la piste ? C'est Butmir, tenu par les Bosniaques. Au fond, vers l'est, ce sont les Serbes. Derrière nous, au nord, il y a Dobrinja, serbe aux deux tiers. Et d'où vous venez, Ilidza, serbe. Ils n'arrêtent pas de s'arroser au mortier, au canon de tank ou à la mitrailleuse, sans parler des snipers... Quand ils sont de mauvaise humeur, ils nous tirent dessus, en faisant semblant de se tromper.

Il le quitta sur ces paroles réconfortantes.

Vingt minutes plus tard, Malko se collait contre un VAB blanc du De RICM montant sur Sarajevo.

Personne en vue. Les combattants étaient retranchés dans les ruines, des deux côtés de la route, invisibles. Des bâtiments divers, il ne restait que des pans de mur noircis, des toits éventrés, des monceaux de débris. Il contourna un barrage improvisé fait de plusieurs camions renversés sur le côté, puis une rame de tram, immobile au milieu d'un rond-point, abandonnée, mitraillée, toutes les vitres brisées. On avait l'impression que les gens venaient d'en sortir. Des rafales claquaient un peu partout, sans qu'on sache qui tirait sur qui...

A chaque seconde, Malko s'attendait à voir sa voiture exploser. Les quinze minutes du trajet lui parurent un siècle.

Enfin, un peu de vie réapparut : des bus pleins, des piétons, des maisons un peu moins détruites, il était à Sarajevo. Le VAB s'engouffra dans une chicane entourée de barbelés : le fameux PTT building, QG de la Forpronu, installé dans l'ancien ministère des PTT bosniaque. Un bâtiment énorme en béton, criblé d'impacts, lui aussi entouré de parkings pleins de camions et de blindés peints en blanc. Il continua tout droit, vers l'est, suivant un bus orange. Il se trouvait à l'ouest de Sarajevo, dans une zone d'entrepôts matraquée tous les jours par l'artillerie serbe. Des gens attendaient le bus, d'autres se hâtaient, rasant les murs. Des empilements de containers protégeaient chaque croisement, les immeubles éventrés par les obus, les carcasses de voitures abandonnées, accentuaient l'impression de désolation.

Il passa devant un bâtiment qui fumait encore. Près de trois kilomètres. Pas un feu rouge, évidemment, et très peu de voitures. Toutes roulaient à tombeau ouvert. Comme si la frénésie de vitesse de

leur conducteur avait pu détourner les obus de mortier qui pleuvaient sans interruption sur la ville martyre depuis des mois.

Arrivé dans ce qui semblait un cul-de-sac, il tourna à droite, empruntant une large voie filant vers le sud, bordée de HLM. Il s'était mis lui aussi à rouler à tombeau ouvert.

Sa route se jetait dans une grande avenue à deux voies, absolument déserte. Une plaque, miraculeusement intacte, indiquait : Vojvode Radomira Putnika. En une fraction de seconde, le regard de Malko photographia les rames de tram immobilisées, l'absence totale de piétons et les ruines qui bordaient les deux trottoirs, encombrés de débris divers et de véhicules détruits. Inquiet, il tourna la tête, et aperçut, à sa gauche, une femme, au pied d'un immeuble, qui lui adressait des gestes désespérés, lui faisant signe de rebrousser chemin. Finalement, elle mimait le geste d'un tireur épaulant un fusil invisible.

Il réalisa : devant lui, c'était "Sniper's Alley", la grande voie qui parcourait Sarajevo d'est en ouest, en plein sous le feu des Serbes, qui occupaient toutes les collines du sud de la ville !

Une marche arrière précipitée le ramena dans une zone moins dangereuse. Il repartit vers le nord et, arrivé devant les débris de la gare de Sarajevo, tourna à droite, suivant des rues est-ouest protégées des snipers. Un passant, dans un sabir russo-allemand, lui expliqua comment parvenir au Holiday Inn.

— Prenez à droite à la prochaine, mais ne contournez pas le jardin public ; foncez à travers pour atteindre le plus vite possible la rampe du garage souterrain. Il y a des snipers embusqués dans ce grand building blanc de Gorbavica.

Il désignait un immeuble d'une vingtaine d'étages, sur l'autre rive de la Miljacka. Malko fonça, cahotant sur les trottoirs, et s'engouffra dans le garage souterrain du Holiday Inn. Il débordait de voitures blindées de tous les modèles, de la Range Rover à l'élégante Sierra aux glaces de six centimètres d'épaisseur. Le blindage n'était pas un luxe inutile : plusieurs portaient des traces d'impact.

Malko atteignit le hall par un escalier en colimaçon. Bien qu'on fût en plein jour, il fut tout de suite frappé par l'atmosphère crépusculaire. Le Holiday Inn était centré sur un vaste atrium de dix étages. Les chambres étaient desservies par des coursives plongeant sur le hall. Une sorte de tente rayée blanc et vert pendait du plafond, au-dessus d'un bar, comme un abat-jour géant. Trois des quatre façades de l'hôtel étaient aveugles. La moindre ouverture de la façade sud était colmatée par des planches et des sacs de sable. C'était celle qui faisait face aux lignes serbes avec, jadis, l'entrée principale, donnant sur "Sniper's Alley". Aujourd'hui, elle n'était plus qu'un amoncellement de gravats ; ses chambres étaient abandonnées, détruites au canon de char, des trous énormes dans les murs.

L'énorme paroi de verre donnant sur le jardin, au nord, était rapiécée avec des planches ou de larges bandes de papier sombre, ce qui donnait, même en plein jour, cette curieuse atmosphère crépusculaire. Au fond, derrière le bar, Malko aperçut des boxes, dans la pénombre, avec des couples. Quelques journalistes traînaient dans des fauteuils, au centre du hall. Il s'approcha de la réception, derrière laquelle on avait tendu une grande banderole aux couleurs de la nouvelle république bosniaque – six fleurs de lis sur fond bleu et demanda une chambre.

— Voilà ; le 521, annonça la réceptionniste. Personne n'habite au-dessus du cinquième ; c'est dangereux. Je vous mets au nord, c'est ce qu'il y a de mieux. C'est 80 dollars par jour, avec les repas.

Malko prit sa clé. Derrière lui, il y avait une maquette d'un appareil de la JAT sur laquelle on avait colle un sticker Bosnian Airlines. C'était pathétique et touchant La Bosnie se réduisait à quelques lambeaux de terre isolés les uns des autres et se faisait allégrement dépecer par les Serbes et les Croates. Avant qu'elle ne possède une compagnie aérienne...

— Il n'y a pas d'ascenseur, avertit l'employée. Nous n'avons qu'un groupe électrogène, pour l'éclairage de secours.

— Le téléphone marche ?

— Seulement pour Sarajevo, l'aéroport et Kiseljak. Mais il est souvent coupé.

Une soudaine explosion, toute proche, ébranla les murs de l'hôtel. Suivie d'une seconde. Malko interrogea la femme du regard.

— Ils bombardent la présidence, annonça-t-elle d'un ton calme. Ce n'est pas très loin.

Une longue rafale de mitrailleuse lourde couvrit leurs voix. La présidence ripostait.

Les coups de feu continuaient quand Malko arriva dans la chambre. Elle était parfaite à deux détails près : un énorme trou dans la vitre, causé par un éclat de Shrapnel, et pas d'électricité. En face, il aperçut deux tours de trente étages, calcinées, mutilées par les obus. Une colonne de fumée noire montait d'un pâtre d'immeubles, à quelques centaines de mètres, mais le ciel était d'un bleu immaculé.

Il ne restait plus qu'à se mettre au travail. Trouver Voican Kordic, le correspondant de la CIA, propriétaire du restaurant Ragusa. Celui qui avait branché David Bruce sur feu Djevad Finci. En gardant présent à l'esprit qu'à chaque déplacement dans Sarajevo il risquait la mort, soit par un obus, soit par un sniper.

L'avenue Marsala-Tita avait jadis été le cœur de Sarajevo, les Champs-Élysées locaux. Aujourd'hui, ses immeubles de style Habsbourg, en

pierre de taille, étaient presque tous éventrés. La plupart des boutiques étaient fermées. Les vitrines, remplacées par des planches et des empilements de sacs de sable, signalaient les permanences des innombrables milices.

Malko déboucha sur l'avenue, venant de la rue Kranjcevic, après avoir effectué un S face à l'avenue Maxime-Gorki, sous le feu des snipers. Certes, des containers étaient empilés devant, mais les Serbes se délectaient à matraquer ce coin, avec une mosquée et la présidence vingt mètres plus loin.

Le danger diminuant, il ralentit. Les trottoirs de la vieille ville autrichienne grouillaient d'animation. Beaucoup de civils, une kalachnikov à bout de bras, comme le panier d'une ménagère... Une librairie était encore ouverte, et les gens s'y pressaient. On sentait que ce coin ne voulait pas mourir...

Malko dut faire un brusque écart pour ne pas être percuté par une Golf rouge bourrée de civils débraillés et patibulaires, armés jusqu'aux dents. Cinq cents mètres plus loin, Marsala-Tita se divisait en deux. L'embranchement de gauche, piétonnier, était barré par trois gros plots en ciment interdisant le passage des véhicules, et Malko gara son Opel sur le trottoir, comme tout le monde, continuant à pied.

Pas un immeuble n'était intact. Plusieurs passants l'arrêtèrent pour lui demander s'il n'avait pas de piles électriques ou de films photos. Des femmes se hâtaient, un pain sous le bras, la tête baissée, sursautant au moindre bruit, se mettant brusquement à courir.

Une femme debout sur le seuil de sa boutique de mode – la seule ouverte de toute la rue – lui indiqua le Ragusa, un peu plus loin. Malko passa devant quelques bouquets de fleurs fanées signalant l'endroit où trois obus de mortier serbes s'étaient abattus sur des civils qui faisaient la queue au marché du quartier. Seize morts et Dieu sait combien d'amputés...

Le Ragusa était un bar enfumé, sombre et bondé. Une chandelle plantée sur le comptoir était son seul éclairage. Toutes les tables étaient occupées : des hommes buvant de la bière et discutant avec animation... Il s'adressa au barman, en allemand.

— Voican Kordic, bitte ?

— Nicht hier.

— Il est à Sarajevo ?

L'homme eut un geste d'impuissance, se désintéressant de Malko.

— On peut déjeuner ? demanda celui-ci.

— Désolé ; il n'y a que de la bière, fit le barman. Quelquefois, il y a des calmars ; mais il faut commander à l'avance.

L'entrée affichait Restaurant à poisson. Il ressortit, désorienté, Sans Kordic, impossible de progresser. Il lui restait l'autre contact de la CIA, le marchand d'armes, Arif Merlin. Il avait noté son adresse sur son

plan de Sarajevo, dans le quartier de Kosevsko Rado, du côté de l'ancien stade olympique.

Miracle ! Son Opel possédait encore ses quatre roues quand il la retrouva. Au milieu de cette foule grise, quelques femmes se remarquaient, élégantes, sexy, le regard brûlant,

Il repartit dans les rues étroites, escaladant la colline de Crni Vrh. Il y avait de moins en moins de monde. Des coups de feu claquaient, très près. Dans le jardin d'une petite HLM, deux chèvres broutaient une herbe rase. Enfin, il découvrit la rue Livanjska. Là, aucune maison n'était détruite. Le numéro 7 était une villa, bossue, laide et carrée, au toit de tuile rouge, au milieu d'un jardin. Une Mercedes au pare-brise troué par une halle était garée devant.

A peine eut-il sonné qu'un énorme moustachu au crâne rasé surgit de la maison, un court PM à la main... Une bête !

— Arif Merlin ? demanda Malko. L'homme l'examina longuement, pénétra à l'intérieur et ressortit aussitôt, lui faisant signe d'entrer. Un brun d'environ quarante ans, à la fine moustache et aux cheveux frisés, s'avança vers Malko, le regard interrogateur. Le salon, éclairé par une grande baie protégée par des bandes de papier marron, donnait sur un champ. Le sol était recouvert de tapis. Des canapés de cuir et des meubles en laque donnaient une impression de richesse. Une énorme télé Akai, dans un coin, marchait, le son coupé. Arif Merlin avait un générateur.

— Je suis un ami de Mike Burns, de Coconut Grove, annonça Malko. C'est David Bruce, qui se trouve à Zagreb, qui m'a suggéré de passer vous voir.

Le Bosniaque enveloppa Malko d'un long regard. Les deux références qu'il venait de lâcher indiquaient de façon certaine son appartenance à la CIA. Et personne, à part quelques agents haut placés de la Company, ne connaissait ses liens avec Mike Burns.

— Vous connaissez Mike ? Quelle bonne surprise ! s'exclama Arif Merlin, sans insister sur le nom du chef de station.

Bizarre d'évoquer la Floride dans cet environnement. Mais Arif Merlin paraissait recevoir le message cinq sur cinq.

Malko se retrouva installé sur un divan confortable, avec du thé et des gâteaux, assailli de questions par son vis-à-vis. Ce dernier lui coula finalement un regard en coin.

— Qu'est-ce que vous venez faire dans cette foutue ville en train de crever ?

— C'est un peu compliqué ! dit Malko. Je crois que vous connaissez beaucoup de gens ici.

Son hôte eut un sourire aussi modeste que carnassier.

— Et j'ai rendu beaucoup de services à la présidence. Je fabrique tous leurs gilets pare-balles, leurs holsters, des tas de choses... Et puis,

grâce à Mike, ajouta-t-il d'une voix plus basse, j'ai réussi à faire entrer en Bosnie pour cinquante millions de dollars de bon matériel américain. Il souligna son aveu d'un geste éloquent, rafalant un adversaire invisible.

— Malheureusement, ajouta-t-il, je n'ai pas encore pu récupérer les meubles superbes que j'avais commandés chez Claude Dalle, à Paris, à mon retour de Miami. Du Charles X en bouleau de Norvège. A faire pâlir d'envie le président Izetbegovic. Les caisses sont toujours sur le quai, à Split !

— Désolé pour vous, compatit Malko.

— Venez voir mes ateliers, proposa Merlin, comme pour oublier ses trésors provisoirement inaccessibles.

Derrière la villa se trouvait un grand hangar, enfoui dans la colline, protégé par des sacs de sable. Une trentaine de femmes cousaient, découpaient et façonnaient du Kevlar et de la grosse toile verdâtre. D'autres modelaient des holsters. Malko s'arrêta devant une femme en train de coudre un étui à pistolet en serpent.

— Celui-là, c'est pour le chef des Forces spéciales, expliqua Merlin. Un ami. Si vous avez besoin de lui... J'équipe tous ses hommes en gilets, alors, je lui fais un petit cadeau.

Ils passèrent dans une pièce éclairée par des ampoules de couleur, une sorte de chambre froide, où pendaient des centaines de peaux de serpent et de crocodile.

— J'étais maroquinier avant la guerre, expliqua Arif Merlin. Maintenant, il n'y a plus de boutiques et plus d'argent, mais ça reviendra.

Malko lui répondit par un éternuement sonore, et ils regagnèrent le living-room. Non loin, une mitrailleuse lourde aboyait par saccades. Arif Merlin eut une grimace dégoûtée.

— Ils sont fous ! Vous avez vu la ville ? Il n'y a plus rien d'intact. Et on n'a même pas de canons pour leur répondre ! Bon. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

— Vous connaissez Voican Kordic, le patron du Ragusa ?

— Un sourire ironique illumina le visage de son interlocuteur.

— C'est bien ; vous avez des relations !

— Vous le connaissez ?

— Bien sûr. On fait quelques affaires. Il a monté une petite filière qui fait rentrer des produits en ville, à travers les lignes serbes, et il fait un peu de racket chez les Serbes de Sarajevo avec ses copains en noir...

— Qui ?

— Les hommes de Djevad Finci. Ils pillent les appartes abandonnés... et quand il y a du monde, c'est pareil ! Les Serbes ne vont pas aller plaindre ; non ? Qu'est-ce que vous lui voulez, Voican ?

— Une information. Mais il n'est pas là.

— Il n'est jamais là pour les gens qu'il ne connaît pas. Attendez.
Il décrocha son téléphone et composa un numéro. Malko l'écoula discuter avec deux personnes successives, longuement. Quand il raccrocha, il arborait un sourire radieux.

— Ce soir, à l'hôtel Beograd, vers 7 heures. Vous n'entrez pas par Slobodana-Principa, mais par MarsalaTita, au numéro 24. Vous traversez une cour où il y a un bar, le Stefane, puis vous passez sous une voûte, et vous débouchez sur la salle à manger du Beograd. Demandez Voican à un garçon ; il est connu là-bas.

— Merci.

Le Bosniaque eut un sourire entendu.

— Vous me remercirez quand vous quitterez Sarajevo sur vos pattes de derrière... Ne vous méfiez pas seulement des Serbes. Ça grouille de types qui essayent de faire fortune avec une kalach et un badge. Vous avez vu les types en Golf rouge avec les badges Policija ?

— J'en ai croisé.

— Ce sont des gangs, même s'ils arborent des badges Policija. Ils sont tolérés et mettent la ville en coupe réglée. Très gelahrlich... Ils arrêtent les gens la nuit et les dépouillent, leur piquent leur essence et leur fric. S'ils discutent, ils les abattent, et on met ça sur le dos des snipers. Qui s'en soucie ? Trente morts par jour, à cause des obus et des balles perdues.

Malko se leva.

— Encore une chose. Vous auriez une arme pour moi ?

Arif Merlin s'épanouit.

— Bien sûr !

Il jeta un ordre à un de ses gardes du corps, qui sortit et revint avec un grand carton. Le Bosniaque l'ouvrit et en sortit une arme étrange. C'était un pistolet mitrailleur de ta longueur d'un MP 5, mais, sur le dessus, il y avait un énorme chargeur-camembert en plastique transparent qui devait contenir plus de 120 cartouches. Arif Merlin lui tendit l'engin.

— Si vous faites de mauvaises rencontres... C'est la dernière merveille des Tchèques : le MGV 176, en 22 LR. Il lâche 150 cartouches d'un coup. Ça vous fait de la charpie de n'importe quoi. On a essayé sur des moutons. On va vous mettre quatre chargeurs avec ; vous les garderez dans le coffre. Avec ça, vous ne craignez rien des Golf rouges.

Le gorille porta l'arme et les quatre chargeurs jusqu'à la voiture de Malko. Celui-ci glissa le PM sur le plancher arrière. Arif Merlin lui serra vigoureusement la main.

— Good luck !

C'était décidément la formule en vogue à Sarajevo !

— Si vous avez de gros problèmes, revenez. J'ai un bon copain qui pourrait éventuellement vous être utile : Dragan Vikic, le patron des

Forces spéciales de la police.

Quand Malko redescendit vers le centre, un panache de fumée noire s'élevait d'un gratte-ciel de Novo Sarajevo déjà calciné, en face de lui. Il passa devant l'hôpital français, dont pas une fenêtre n'était intacte. Détruites une à une au canon de char. Il n'était pas 4 heures, et les rues s'étaient déjà vidées. La nuit tombait à 6 heures et demi. Quand il regagna le garage du Holiday Inn, après le gymkhana habituel, le gardien lui lança

— Je peux la garer. Vous ne ressortez pas ?

— Si, dit Malko, vers 7 heures.

Le Bosniaque hocha la tête.

— C'est dangereux. Très dangereux. Faites attention.

Malko ne répondit pas. Il n'avait pas le choix : sans un contact avec Voican Kordic, il n'avait plus qu'à quitter Sarajevo.

CHAPITRE VII

Un nain, coiffé d'un chapeau mou à larges bords qui le faisait ressembler à un champignon, une kalach plus haute que lui à l'épaule, veillait sous le porche du 24, Marsala-Tita. Appuyé au mur, à côté de lui, un barbu mal rasé, un gros pistolet à la ceinture, suivit Malko d'un œil suspicieux lorsqu'il franchit le porche. Celui-ci donnait sur une cour où étaient garées plusieurs voitures. Au fond, à gauche, il y avait un bar, le Stefane, avec une terrasse à la faune inquiétante. Des civils patibulaires, débraillés, pas rasés, certains en tenue camouflée, tous armés jusqu'aux dents. Des serveuses en mini circulaient parmi les tables, moulées dans des pulls trop serrés, maquillées à outrance et visiblement pas farouches.

Malko traversa la cour puis s'engagea sous un second porche, desservant une autre cour, plongée dans l'obscurité. Sa lampe torche éclaira un sol inégal, des gravats, des morceaux de métal tordu.

De nuit, Sarajevo était encore Plus sinistre que de jour. A cause de l'absence d'électricité, les immeubles ressemblaient à d'énormes rochers. Il avait eu l'impression de traverser une cité abandonnée, frappée par un cataclysme naturel. Pas un piéton ; quelques rares voitures filant à toute allure, phares éteints. Les miliciens prétendaient que les commandos serbes profitaient de l'obscurité pour s'infiltrer dans la ville et tirer sur tout ce qui bougeait.

En quelques heures, Malko avait appris les réflexes de vigilance indispensables dans ce contexte de guerre civile, où la mort pouvait surgir n'importe où, n'importe quand, n'importe comment. Il fallait sans cesse être aux aguets. Prudent, il avait garé sa voiture juste en face du porche du 24. Seuls les journalistes s'aventuraient la nuit dans Sarajevo. Dès 4 heures, les habitants ne bougeaient plus de chez eux. Depuis des semaines, il n'y avait ni eau ni gaz ni électricité ni chauffage. Ils se couchaient à 6 heures. De toute façon, où aller ? Il n'y avait plus ni cinéma ni théâtre ni taxi ni restaurant. Cependant, grâce à leurs viseurs infrarouges, les snipers serbes veillaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Malko émergeait du porche lorsqu'une voix, derrière lui, le héla.

— Gospodine ! [13]

Il se retourna et fut rejoint par un jeune homme à la longue chevelure blonde comme celle d'un Christ d'image pieuse. Par contre, le menton

carré et mal rasé, les yeux malins, la chemise et le pantalon de cuir trop grand pour lui dans la ceinture duquel était glissé l'inévitable pistolet, évoquaient moins la sainteté.

— May I help you ? demanda-t-il.

Malko lui adressa un sourire distant.

— No; I don't think so.

L'inconnu blond ne se découragea pas, et lui tendit la main.

— Je m'appelle James ! Je suis américain, d'origine bosniaque, venu défendre mon pays. Vous êtes journaliste ?

— oui.

— Où ?

— Au Kurier de Vienne.

— Venez boire un verre avec nous.

— Impossible, j'ai rendez-vous au Beograd.

— Avec des réfugiés ?

— Tout à fait.

James n'insista pas.

— OK ! Quand vous revenez, passez me voir. Je suis au Stefane. On boira du cognac.

Malko reprit sa progression, traversant la cour, qui donnait sur un restaurant éclairé par des bougies. Il pénétra dans la salle enfumée et regarda autour de lui. Les gens semblaient plus boire que manger. Sur chaque table, il y avait une bouteille de slibovic ou de vin. Une serveuse s'approcha et lui demanda en serbo-croate s'il cherchait une table.

— Pajolsk [14] ; gospodine Voican Kordic ? répondit-il, en russe.

Le serbo-croate comportant 70 % de mots dont les racines sont communes avec celles de leurs équivalents russes, la plupart des Yougoslaves comprenaient à peu près.

Le propriétaire du Ragusa devait être connu, car la serveuse entraîna aussitôt Malko vers le fond de la salle, jusqu'à un confortable box semi-circulaire où se trouvait un homme corpulent à la barbe grise, à la chevelure abondante et au visage carré, flanqué de ce qui parut à Malko deux sublimes salopes. A droite, une brune à l'attitude volontairement hiératique, les cheveux tirés, les yeux dissimulés derrière des lunettes noires rondes à la Trotsky, ce qui mettait en valeur une énorme bouche phosphorescente. A gauche, une blonde au visage anguleux adouci par la même bouche pulpeuse et provocante. Un T-shirt à l'effigie d'un jeune homme moulait une poitrine énorme.

— Vous êtes Voican Kordic ? demanda Malko, en allemand, sachant par David Bruce qu'il parlait cette langue.

— Jawohl.

— Je suis un ami de David Bruce. Je viens d'arriver à Sarajevo.

Voican Kordic esquissa un sourire de bienvenue, invita Malko à

s'asseoir et fit les présentations.

— Voici Farida, dit-il en désignant la brune aux lunettes noires, et Husseïna.

En entendant leur nom, les deux filles sourirent automatiquement. Une serveuse apporta un verre, et Voican Kordic versa une ration de slibovic à Malko. Ce dernier était surpris. Il ne s'attendait à trouver ni ce genre d'endroit ni ce genre de femme dans une ville dévastée. Une explosion sourde fit trembler la flamme des bougies, et les deux femmes éclatèrent d'un rire nerveux.

Malko, assis à côté de la blonde, sentit la cuisse de sa voisine s'appuyer contre la sienne. Aucune des deux filles ne semblait très farouche, et cela ne l'étonna qu'à moitié.

— Comment va Mr Bruce ? demanda aimablement Voican Kordic.

— Lui va très bien, affirma Malko, mais...

Il laissa sa phrase en suspens, lançant un coup d'œil appuyé à son interlocuteur. Paisiblement, Voican Kordic le rassura.

— Elles ne parlent que serbo-croate, et un peu russe ! Continuez.

— Vous aviez mis en contact David Bruce et Djevad Finci, dit Malko. Vous savez probablement que celui-ci est mort.

— Je le sais, admit le Bosniaque sans commentaire.

Husseïna se pencha vers Voican Kordic et prononça une tirade où le nom de Djevad Finci revenait trois fois. Kordic commenta pour Malko.

— Elles étaient toutes les deux des groupies de Djevad et ont été très tristes de sa mort. D'ailleurs, Husseïna porte toujours le T-shirt à son effigie. Elle demande si vous le connaissez.

— Hélas, non ! soupira Malko. Savez-vous pourquoi il a été tué ?

Voican Kordic eut une moue dubitative.

— Il y a plusieurs versions. Certains disent qu'on l'a tué pour le dépouiller, qu'il avait beaucoup d'argent sur lui, ou qu'il a été liquidé par jalousie. Mais on ne sait rien de sûr.

Ou il ignorait la vérité, ou il ne voulait pas la connaître. Il reversa une tournée de slibovic, terminant la bouteille.

Soudain, Malko aperçut James, le Christ blond, qui se faufilait entre les tables. En voyant Malko, il lui adressa un signe joyeux. Aussitôt, Voican Kordic se renfrogna.

— Vous connaissez cette merde ?

— Non, fit Malko. Il m'a abordé tout à l'heure dans la cour en m'invitant à boire un verre parce que j'étais journaliste.

Voican Kordic marmonna quelques injures distinctes entre ses dents et fixa Malko avec une expression méprisante.

— N'y touchez pas. C'est petit voyou, merderie absolue. Il fait n'importe quoi pour quelques marks. Il a envoyé des gens qui voulaient fuir Sarajevo sur le pont Vrbanija, en leur faisant croire qu'il contrôlait une filière pour quitter la ville. Il leur prenait 200 marks à

chacun, et les Serbes les tiraient comme des lapins.
Décidément, le Christ perdait beaucoup de sa sainteté.
Malko devait absolument avancer dans sa mission. Il se pencha devant Husseïna, écrasant sa poitrine au passage, et demanda à Kordic.
Avez-vous encore des contacts avec l'entourage de Djevad Finci ?
Voican Kordic eut un sourire éblouissant, désignant les deux salopes.
— Bien sûr ! Vous voyez !
— Je parle business, précisa Malko.
— Je peux avoir, fit l'autre, sans se compromettre.
— Avec qui ?
— Celui qui l'a remplacé à la tête de sa brigade, Becir Farahdin. – Il a des contacts avec l'extérieur de Sarajevo ? Avec les gens du Sandjak par exemple ?
— Il faudra lui demander, dit Kordic, prudent comme un serpent. Mais je ne sais pas s'il acceptera de vous rencontrer.
— Cela pourrait être une excellente affaire pour lui, souligna Malko.
Le Bosniaque lui adressa un sourire plein d'ironie.
— Ça n'a pas été une excellente affaire pour Djevad. Mais je peux quand même essayer de vous faire rencontrer Becir.
Donc, il savait très bien pourquoi Djevad Finci avait été liquidé.
Autour d'eux, les gens commençaient à se lever. Voican Kordic échangea quelques mots avec les deux filles puis demanda à Malko :
— Vous êtes au Holiday Inn, n'est-ce pas ?
— Oui.
— Elles ont envie de prendre un bain d'eau chaude depuis des semaines en ville. Vous pourriez les emmener ?
— Vous restez ici ?
— Je viens aussi. Ils ont de bons alcools là-bas.
— Alors, allons-y, proposa Malko.
Voican Kordic abandonna sur la table une énorme liasse de billets marrons, des bonovi, monnaie de singe qui n'avait plus cours qu'à Sarajevo, et se dirigea vers la sortie. Malko eut le souffle coupé en voyant la blonde Husseïna de dos. Elle avait une croupe callipyge absolument inouïe, et de longues jambes minces qui la faisaient paraître encore plus ronde. Pour accentuer encore ce magnétisme spontané, elle balançait harmonieusement ses hanches, serrées dans une jupe noire très courte.
Au moment où il allait atteindre la porte, quelqu'un pris Malko par le poignet. Ce dernier se retourna. C'était James, tout sourire.
— Vous ne venez pas boire un verre ?
— Je n'ai pas le temps, répliqua froidement Malko. Mais James ne se laissa pas décourager.
— Venez. Je vais vous présenter un frère soudanais qui est venu combattre ici pour l'islam... Raha.

— Il désigna un Noir gigantesque au faciès simiesque, au crâne entièrement rasé, une kalach en travers des genoux, avec, à chaque doigt, une bague en argent.

— Il se bat ici, à Sarajevo ? demanda Malko, intrigué.

— Il se bat partout où on a besoin de lui, affirma emphatiquement James.

— Tant pis ! Une autre fois ; je n'ai pas le temps.

— OK, OK, admit James. A quelle chambre êtes-vous au Holiday Inn ? Je viendrai vous voir.

— Chambre 521, dit Malko, pour s'en débarrasser.

L'autre ne risquait pas de se tromper : tous les journalistes étaient au Holiday Inn. Et S'il voulait trouver le numéro de sa chambre, ce n'était pas difficile. De toute façon, il ne paraissait pas bien dangereux.

James retourna près de son Soudanais, et Malko sortit du Beograd.

La lourde silhouette de Voican Kordic se découpait sous le Porche, une fille accrochée à chaque bras. Certains ne vivaient pas si mal à Sarajevo...

Ils prirent place tous les quatre dans l'Opel, direction le Holiday Inn. Husseïna, la blonde, assise à côté de Malko, le guidait à travers les rues sombres. Quand ils stoppèrent dans le garage souterrain de l'hôtel, Farida et Voican Kordic étaient tellement emmêlés sur la banquette arrière que Malko se demanda s'il pourrait les démêler.

Dans l'ombre propice des boxes, derrière le bar du Holiday Inn, à l'abri du chapiteau de toile, plusieurs couples flirtaient sans retenue. Le grand atrium n'étant éclairé que par des veilleuses de secours, on les distinguait à peine. Tous les voyous de Sarajevo se donnaient rendez-vous là, pour de menus trafics, ainsi que des filles, à la recherche de quelques marks, qui essayaient de se faire embaucher comme interprètes par les journalistes. Depuis le trajet en voiture Voican Kordic semblait perdu pour les choses sérieuses, grognant comme un verrat sous les agaceries de Farida, qui n'avait pas quitté ses lunettes noires. Elle ne parlait plus de prendre un bain. Une bouteille de cognac Gaston de Lagrange XO, déjà fortement entamée, était posée sur la table. Voican Kordic huma l'arôme qui se dégageait de son verre et fit un clin d'œil à Malko.

— C'est autre chose que le cognac russe du Beograd !

Soudain, il poussa un grognement plus fort. Malko, installé au bord du box avec Husseïna, baissa les yeux et découvrit que Farida venait d'extraire du pantalon du Bosniaque un membre épais qu'elle secouait avec entrain. L'obscurité étant quasi totale, personne ne risquait de se formaliser. Les yeux clos, le gros homme ne semblait pas entendre l'arrivée voisine d'un obus de mortier de 120, dont l'explosion, toute

proche, secoua le Holiday Inn. Les lumières s'éteignirent quelques secondes, et, lorsqu'elles se rallumèrent, la tête de Farida montait et descendait le long du ventre de Voican Kordic. Celui-ci tourna un regard vitreux vers Malko :

— Donnez-moi la clé de votre chambre. Je crois qu'on va prendre un bain.

Si Voican Kordic n'avait pas été la seule voie d'accès à Becir, le successeur de Djevad Finci, Malko aurait envoyé promener le gros homme. Seulement, il avait besoin de lui... Il lui remit sa clé.

Réajustant avec un gros soupir ses attributs dans son pantalon, le Bosniaque se leva, se dirigeant vers l'escalier de secours. Aussitôt, Husseïna glissa sur la banquette, pour se rapprocher de Malko. Le dialogue, entre eux, se réduisit à quelques sourires, et, au bout de quelques minutes, ils flirtaient comme les autres couples. Le cognac avait allumé la groupie de Djevad Finci comme un haut fourneau. Gêné par l'étroitesse de sa jupe, Malko ne pouvait guère explorer que sa somptueuse poitrine, dédiée à son idole. Apparemment, cela ne suffisait pas à Husseïna, qui se démenait comme si elle avait été assise sur une plaque chauffante. Les boxes autour d'eux, se vidaient, leurs occupants montant se coucher. Husseïna se détacha de lui et l'entraîna en le tirant d'une main, refermant l'autre sur le goulot de sa Bouteille de Gaston de Lagrange.

— Où voulez-vous aller ?

Sa réponse, mélange de serbo-croate et de russe ne fut pas claire. Pour l'instant, il n'avait rien d'autre à faire que la suivre. Tant que Voican Kordic ne serait pas assouvi, inutile d'essayer d'obtenir quelque chose de lui.

Au leur de prendre l'escalier, en face d'eux, elle guida Malko vers celui de l'ouest. Les étages semblaient interminables, et Husseïna montait toujours. Le balancement prometteur de sa croupe donnait des ailes à Malko, Ils atteignirent le cinquième, et il se demanda s'il n'allait pas la culbuter sur les marches. Mais elle continuait inlassablement. Jusqu'au dixième étage ! Là, elle effectua une courte halte, lui enfonçant sa langue jusqu'aux amygdales, avant de l'amener dans la coursive, sombre et déserte qui faisait le tour de l'atrium. Ils arrivaient à la face sud. Husseïna lui fit signe d'éteindre la lampe. Les portes des chambres abandonnées étaient ouvertes ou pulvérisées. Malko sentit un courant d'air frais.

— Zdes ! [15] chuchota Husseïna, utilisant un des mots russes qu'elle connaissait.

Ils enjambèrent des gravats, pénétrèrent dans une pièce. Dès que les yeux de Malko se furent habitués à l'obscurité, il réalisa qu'ils se trouvaient dans une chambre donnant sur le front serbe ! Plusieurs obus l'avaient dévastée, ouvrant une brèche énorme dans le mur,

volatilisant la fenêtre et détruisant le mobilier.

Husseïna lui désigna la masse noire des immeubles, de l'autre côté de la Miljacka, et chuchota à son oreille :

— Tchetniks ! Snipers !

Il ne risquait pas d'allumer ! En tout cas, cet environnement semblait exciter considérablement Husseïna. A peine la bouteille de Gaston de Lagrange posée à terre, incrustée contre lui, elle commença à onduler, à plonger sa langue dans sa bouche, J'appuyant au mur. Les mains crispées sur sa croupe de rêve, Malko ne voulait pas penser qu'un sniper avec une lunette à infrarouge puisse les apercevoir. Déchaînée, Husseïna dégagea sa virilité et se mit à la manueliser si brutalement qu'on aurait pu croire qu'elle voulait l'arracher. Elle s'accroupit ensuite rapidement pour l'engloutir dans sa bouche. Malko poussa un râle involontaire de plaisir.

Il avait l'impression d'avoir une barre d'acier entre les jambes.

C'est lui qui la fit se relever. Quand il défit la fermeture de sa jupe, Husseïna se tortilla pour l'aider, puis elle se retourna et attendit son assaut, les mains appuyées à plat sur le mur, la croupe cambrée, les pieds écartés. Malko n'eut qu'à fléchir légèrement les genoux pour trouver un fourreau brûlant, qu'il investit d'un seul coup de reins. Husseïna se cambra encore plus, et elle grogna :

— Etokaracho ! Etokaracho ! [16]

Malko, des deux mains, lui pétrissait sauvagement les seins, faisant tourner leurs pointes entre ses doigts, à travers le T-shirt dédié à Djevad Finci. Cet accouplement bestial dans ce cadre inattendu, avec le danger qui les menaçait, l'excitait au plus haut degré. Husseïna, le souffle court, gémissait sans arrêt, secouée de spasmes. Il abandonna sa poitrine pour caresser longuement sa croupe incroyable.

Elle ronronnait de bien-être, lorsqu'il se retira d'un seul coup et colla son sexe à l'entrée de ses reins. Husseïna poussa un léger cri. Comme un soudard Malko poussa de toutes ses forces à l'horizontale. Il sentit soudain sa virilité se frayer un chemin dans une gaine étroite. Husseïna respirait comme une noyée, et il crut qu'elle allait se trouver mal. Mais, le premier choc passe, elle commença à onduler sous ses lents coups de boutoir, dansant d'un pied sur l'autre. Malko aurait donné une aile de son château pour que cette sensation exquise durât des heures. Dès qu'il avait vu Husseïna debout, il avait rêvé de la sodomiser.

Hélas ! Les meilleures choses ont une fin. Sentant la sève monter de ses reins, il s'enfonça encore plus loin, les mains accrochées aux hanches de sa partenaire, qui hurla quand il explosa. Coïncidence, une traînée de balles incendiaires s'écrasait au même moment sur un immeuble voisin, comme un feu d'artifice. La tête vide, Malko était encore sous le choc du plaisir. Husseïna reprenait son souffle, courbée

en avant.

Il lui fallut plusieurs secondes, à tâtons, pour retrouver sa culotte dans les gravats ainsi que la bouteille de cognac. Ils sortirent de leur chambre d'amour, les jambes coupées. Assommée de plaisir et de cognac, Husseïna avisa soudain une chambre éventrée à la porte ouverte, y entra et s'effondra sur le lit, après avoir quand même Posé avec soi n sur le sol la bouteille, aux trois quarts vide, de Gaston de Lagrange XO. Malko essaya en vain de la réveiller. Elle ronflait déjà.

Il s'imposa de redescendre au rez-de-chaussée, à la recherche de Voican Kordic. Presque plus personne, à part une équipe de télévision qui rentrait, harassée, croulant sous les caméras, les casques et les gilets pare-balles. Il commanda une vodka au bar et attendit vingt minutes avant de se décider à appeler sa propre chambre. Voican Kordic mit longtemps à répondre, reconnut enfin Malko et proposa

— Rejoignez-nous.

Son intermède avec Husseïna terminé, Malko piaffait d'impatience. Il se rua vers l'escalier de secours et gagna sa chambre en un temps record. La clé était sur la serrure. Pas un chat dans la coursi ve. Seul un voisin écoutait la radio, assis dans le noir. Miracle, l'électricité était revenue. Voican Kordic était torse nu, exhibant une graisse de bon aloi. Farida était enroulée dans une serviette, le maquillage détruit, l'œil pâteux. Elle adressa un sourire de connivence à Malko, et Kordic expliqua :

— Elle voudrait rester là jusqu'à demain, pour prendre un bain. Elle n'a plus d'eau chez elle depuis longtemps.

— Comment refuser ?

— Et vous ?

— Oh ! fit le gros homme ; je vais téléphoner pour qu'on vienne me chercher. On se verra demain au Ragusa pour notre rendez-vous.

Malko soupira intérieurement : il n'avait pas perdu sa soirée. Le Bosniaque achevait de se rhabiller. Au regard caressant de Farida, Malko comprit que la jeune femme était prête à payer son bain en nature. Cela ferait un breakfast agréable.

Comme les rideaux n'étaient pas fermés, elle alla vers la fenêtre et commença à les tirer. Elle n'acheva pas son geste. Il y eut un bruit de verre brisé, et Farida pivota sur elle-même, comme poussée par une main invisible. Horrifié, Malko vit un flot de sang. La mâchoire brisée en plusieurs morceaux, des esquilles d'os perçant la chair avec une espèce de gargouillis horrible, la jeune femme s'abattit à moitié sur le lit, à moitié par terre perdant son sang en abondance. La blessure était abominable, la mâchoire inférieure pendait, déchiquetée, laissant apercevoir le palais et les dents du haut. Des bouts d'os fracassés, nacrés, perçaient la peau. La jeune Bosniaque avait déjà les yeux vitreux. Voican Kordic poussa un rugissement.

— The light !

Malko se rua sur le commutateur, éteignit et alla fermer les rideaux, avant de rallumer. Il prit ensuite une serviette dans la salle de bains pour tenter de stopper l'hémorragie. Assommée par le choc, Farida était inconsciente heureusement.

— Il faut l'emmener à l'hôpital, jeta Malko.

— Salaud de sniper ! gronda Kordic,

A eux deux, ils la transportèrent dans le couloir. La mâchoire ne tenait plus que par la serviette que Malko avait serré autour de la tête de Farida. L'homme qui écoutait la radio se précipita pour les aider, et, à trois, ils foncèrent dans l'escalier.

La descente fut un cauchemar. Sortant par à-coups de sa torpeur Farida émettait des bruits affreux, des gargouillements entrecoupés de gémissements rauques, toussant, projetant du sang autour d'elle. Malko en avait la chair de poule.

Arrivés à la voiture, ils l'allongèrent sur la banquette arrière, et le veilleur de nuit rouvrit le garage. Malko traverse le terre-plein pour gagner la rue Kranjcevic.

— On va à l'hôpital Kosevo, lança Voican Kordic. C'est le meilleur.

Dix minutes plus tard, ils s'engouffraient dans l'entrée souterraine de l'hôpital, aussitôt pris en charge par une équipe médicale. A Sarajevo, on avait l'habitude de ce genre d'urgence. Sur une étagère, dans l'entrée, il y avait deux bébés morts, tués par des éclats de mortier. L'infirmier revint et laissa tomber

— Elle s'en sortira mais elle sera défigurée. Un sniper ?

— Oui, dit Malko.

Le Bosniaque hocha la tête sans un mot, et ils quittèrent l'hôpital. Dans la voiture, Voican Kordic alluma une cigarette et dit

— Il y a quelque chose de bizarre dans ce qui vient de se passer.

— Ce n'est pas bizarre, c'est atroce, répliqua Malko.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, continua le Bosniaque. Votre chambre donne sur le nord. Pour l'atteindre, il a fallu tirer d'une des tours Unis.

Au nord-est du Holiday Inn se dressaient deux énormes tours ultramodernes, qui avaient brûlé et rebrûlé sous les coups de l'artillerie serbe. Il n'en restait plus que des poutrelles noircies, dans les étages supérieurs.

— Oui, je vois, dit Malko. Et alors ?

— Il n'y a pas de snipers tchetniks dans les tours Unis, enchaina Kordic. Celui qui a blessé Farida voulait probablement vous tuer vous. Il ignorait seulement que vous n'étiez pas seul dans votre chambre. Moi-même, j'aurais pu aller fermer ces rideaux ; je ne me sentais pas en danger. Il n'y a jamais eu de tir de sniper de ce côté de l'hôtel.

Malko laissa son cerveau s'imprégner des derniers mots du Bosniaque.

La conclusion était évidente. Si ce n'était pas un Serbe, c'était un Bosniaque qui avait tiré, cherchant à le tuer. Si on ne possédait pas une arme avec un amplificateur de lumière, on pouvait très bien confondre la silhouette d'une femme se découpant sur un fond lumineux avec celle d'un homme.

— Donc, c'est un Bosniaque, conclut-il tout haut.

— C'est forcément quelqu'un de chez nous, renchérit Voican Kordic.

CHAPITRE VIII

— Cela paraît fou, s'étonna Malko. Je suis arrivé à Sarajevo ce matin même. Et je n'ai rencontré que vous ce matin même. Et je n'ai rencontré que vous et Arif Merlin.

Kordic tira sur son cigarillo. Ils s'étaient arrêtés dans la rue Vrazova, plongée dans le noir le plus total, comme toute la ville. Ils auraient pu se croire au fond d'une mine de charbon,

— Ce n'est pas Arif Merlin, dit le Bosniaque. Mais ce n'est pas non plus un tchetnik. Impossible, pour un sniper serbe de se faufiler jusque-là. Donc, c'est quelqu'un qui connaissait le numéro de votre chambre et que votre présence à Sarajevo gêne. Cela vous donne une idée ?

— Sur le premier point, oui, avoua Malko. J'ai donné mon numéro de chambre à ce James, pour m'en débarrasser. Mais il suffit de le demander à la réception.

Le Bosniaque hocha la tête.

— Pour quelques marks, il a pu vendre cette information à quelqu'un.

— Mais à qui ? Les seuls qui auraient intérêt à m'éliminer sont des Iraniens. Il y en a à Sarajevo ?

Voican Kordic sourit.

— Pas officiellement. Mais n'oubliez pas que la présidence bosniaque se trouve à quelques mètres d'ici. Tous les chefs de bande ou de village se concertent régulièrement avec le président ou ses conseillers. Ils ont des espions, surtout au Holiday Inn. Ces types traînent là toute la journée. C'était facile de nous repérer.

Malko demeura silencieux.

Qui pouvait l'avoir trahi ?

Quelqu'un à Zagreb. Pas sa groupie. Mais les Iraniens de l'Intercontinental l'avaient peut-être repéré. Ou David Bruce avait été imprudent. Cela pouvait aussi venir de son passage à Mostar ou à Kiseljak. Après tout, la pulpeuse Aida était musulmane. Que savait-il d'elle ? Rien, sauf qu'elle connaissait la raison de sa présence à Sarajevo. Hélas ! De Sarajevo, il était pratiquement impossible de vérifier quoi que ce fût. Maintenant, il se sentait pris dans la nasse.

Une rafale de mitrailleuse lourde claqua longuement, en direction de la rivière, et une voiture passa à toute allure dans Kranjcevic, faisant hurler ses pneus dans le S qui rejoignait Marsala-Tita. Malgré les

containers, il y avait encore quelques mètres délicats.

— Faites attention, conseilla Voican Kordic. Ceux qui vous en veulent recommenceront.

— Vous pouvez m'aider à les identifier ?

Voican Kordic secoua la tête.

— Je peux essayer de me renseigner.

— Le rendez-vous avec celui qui a remplacé Djevad Finci devient encore plus urgent.

— J'ai promis tout à l'heure de vous le faire rencontrer, mais je dois lui demander d'abord. C'est un ami. Il ne vous trahira pas ; c'est tout ce que je peux vous garantir. Je vous appellerai demain matin à votre hôtel. Si le téléphone ne marchait pas, venez au Ragusa vers midi ; j'y serai.

— Ce James, que savez-vous de lui ? demanda Malko, continuant à explorer les possibilités de trahison.

Kordic haussa les épaules.

— Un petit voyou qui est accouru des Etats-Unis, pensant se faire du fric. Il frime parce qu'il est pris au piège. Mais il connaît beaucoup de monde et il a besoin d'argent. Si vous lui en donnez assez, il vous rendra service. Mais, moi, je n'y toucherais pas... Allez ! Farida s'en sortira. Essayez de dormir quand même. Et ne vous arrêtez pas avant l'hôtel.

— Et Husseïna ? demanda soudain Malko. Elle est toujours au Holiday Inn.

Sans donner trop de détails à Kordic, Il expliqua que la jeune Bosniaque dormait dans une chambre abandonnée. Kordic haussa les épaules avec un sourire.

— Laissez-la cuver son cognac ! Dès qu'il fera jour, elle quittera l'hôtel.

Il descendit et se fonda dans l'obscurité. Malko démarra, donnant juste un coup de phare pour s'orienter. Pas un chat jusqu'au Holiday Inn. Chaque fois qu'il mettait ses phares, il imaginait les snipers serbes prêts à l'allumer... Il dut tambouriner à la porte du garage souterrain pour se faire ouvrir : le hall était désert. Cette fois, il n'alluma pas dans sa chambre. Seul un léger courant d'air et l'odeur fade du sang rappelaient l'attentat de la soirée. Sans la fantaisie amoureuse de Voican Kordic, il aurait été tué ou gravement blessé.

Il regretta d'avoir laissé le PM tchèque offert par Arif Merlin dans le coffre de l'Opel. Finalement, il s'endormit, bercé par quelques explosions lointaines. La nuit était calme.

Malko décrocha : la voix rocailleuse de Voican Kordic était très reconnaissable. Sans préambule, le Bosniaque annonça à Malko :

— Vous allez vous rendre rue Matije-Gupca, sur la colline qui domine Marsala-Tita. En haut, il y a un bar avec une terrasse, le SOS. Votre amie d'hier soir vous y attendra. Good luck !

Il avait déjà raccroché. Malko avait oublié la Bosniaque callipyge avec qui il avait passé un moment de rêve. Il la croyait toujours en train de cuver son cognac dans la chambre abandonnée.

Il descendit prendre un café au bar du rez-de-chaussée, qui servait des express convenables.

Quelques équipes de journalistes s'affairaient, enfilant leurs gilets pare-balles, escortés de leurs interprètes. On échangeait des nouvelles... Toujours beau temps... La boulangerie industrielle avait été bombardée au mortier pendant la nuit...

Malko réussit à obtenir une nouvelle chambre. Il avait enfin une fenêtre sans trou, dans la 519. Puis, après avoir enfilé son gilet pare-balles, il prit le chemin de son rendez-vous. Le ciel était d'un bleu immaculé et le soleil brillait. Des gens, l'allure résignée, attendaient une distribution de pain dans le bâtiment voisin ; quelques bus circulaient ; on n'entendait aucune explosion. Mais tout était déjà tellement détruit ! Les passants étaient gris, nerveux, le regard vide. Un petit vieux courut pour traverser un carrefour, tomba, se releva. Mort de peur. Deux véhicules ukrainiens blindés, peints en blanc, passèrent en grondant, se dirigeant vers la présidence, suivis par les regards à la fois envieux et haineux des passants. La première question qu'on vous posait, à Sarajevo, c'était toujours :

— Mais que fait l'ONU ?

La réponse était facile : rien, ou presque. Pas armés, ligotés par des règlements tatillons, les militaires de la Forpronu n'avaient même pas le droit de ramasser un blessé civil. Leur seule tâche consistait à escorter des convois humanitaires – quand les Serbes daignaient les laisser passer – et à servir de taxi aux dignitaires bosniaques ou serbes qui souhaitaient se rencontrer pour s'injurier plus facilement.

A mi-chemin de Marsala-Tita, Malko tourna à gauche, dans Kralja-Tomislava, grande avenue escaladant la colline en direction du stade olympique, tenu par les Serbes. Ensuite, il prit à droite, s'enfonçant dans une rue populaire. La plupart des voitures en stationnement n'avaient plus ni vitres ni pneus. Il trouva une place pour se garer dans la rue Matije-Gupca et continua à pied.

Le SOS Bar se trouvait sur une petite place. On se serait cru à Montmartre, sans les consommateurs, qui semblaient échappés d'une bande dessinée de Chéri-Bibi. Malko n'avait jamais vu autant de gueules d'assassin sur un si petit espace. Au milieu d'eux, Hussein trônait comme une fleur vénéneuse, ravalée de frais, le maquillage impeccable. Quand Malko s'assit à sa table, les regards glauques de ses voisins se posèrent sur lui avec un mélange de fureur et d'admiration.

Comme tous étaient armés au minimum de deux pistolets et d'un poignard, ce n'était pas une sensation agréable.

— Vous avez bien dormi ? demanda Malko en russe.

— Da, da... [17], fit la jeune femme, visiblement ensommeillée.

Elle s'était changée, en tout cas, arborant une robe moulante orange, qui faisait ressortir encore plus ses seins et sa croupe. Elle acheva son verre de cognac et se leva, faisant signe du regard à Malko de la suivre.

Le spectacle de sa croupe moulée par le tissu orange arracha quelques grognements aux consommateurs, et Malko aperçut quelques index en train de taquiner des détente. La jalousie est un vilain défaut !

Impériale, Husseïna se retourna et leur envoya une bordée d'obscénités, qui détendit l'atmosphère. Sa démarche ondulante évoquait irrésistiblement le coït, et Malko se revit en train de la sodomiser. Elle ne semblait même pas s'en souvenir. Ils tournèrent à gauche, dans une rue étroite gardée par plusieurs hommes dans une tenue étrange : combinaison noire, badge Specijalna Jedinica et baskets avec une pastille fluorescente. Un petit escalier menait à un jardin, en contrebas, entourant un immeuble de deux étages flanqué d'un préau... Deux sentinelles armées de kalachs... Husseïna parlementa, et l'une des deux disparut à l'intérieur.

Quelques instants plus tard, une étrange créature fit son apparition en haut de l'escalier. Une blonde vulgaire au maquillage agressif et aux splendides yeux bleus, qui semblait s'être déguisée en jockey ! Ses cheveux tressés et attachés par un nœud rouge étaient couverts d'une casquette, rouge également. Son T-shirt blanc, moulant une poitrine pointue, disparaissait sous un blouson de cuir, et sa croupe était dessinée par des jodhpurs disparaissant dans des cuissardes noires. Bien entendu, la crosse d'un pistolet dépassait de sa ceinture.

— My name is Tania, annonça-t-elle. Je vais vous conduire au kapetan Farahdin.

Malko la suivit dans un escalier étroit jusqu'au second étage, deux pièces mansardées dans un désordre indescriptible. Dans un coin, un entassement de batteries assurait le courant électrique. Des secrétaires tapaient sur des machines ou sur des ordinateurs. Des hommes en combinaison noire entraient et sortaient sans cesse, téléphonant, s'interpellant. Des tapis partout, un petit bar tout neuf, qui semblait n'avoir jamais servi. Au fond, un grand canapé, deux fauteuils et une table basse. Un homme en tenue léopard, le bras en écharpe, très brun, le visage bouffi, parlait dans un téléphone portable. Il le posa et tendit sa main gauche à Malko.

— Bienvenue. Je suis le kapetan Farahdin. Vous êtes l'ami de Voican ?

— Exact.

— J'ai remplacé Djevad et pris le commandement de tous ses hommes.

Nous avons des troupes à Sarajevo, à Stup, à Igman, et même à Travnik. Près de trois mille hommes.

— Vous êtes intégrés à l'armija [18] ?

— J'obéis au président Izetbegovic.

Le brouhaha venant de l'autre pièce rendait la conversation difficile, mais le kapetan Farahdin parlait parfaitement l'anglais. Il observait Malko, visiblement intrigué. Ce dernier se jeta à l'eau.

— Aviez-vous rencontré M. Bruce avant qu'il retrouve Djevad Finci à Kiseljak ?

— Non. Je savais que Djevad rencontrait un Américain pour une affaire d'armes. C'est tout. Il ne m'en a pas reparlé.

— Savez-vous pourquoi Djevad Finci a été tué ? Le visage du kapetan Farahdin se rembrunit.

— Ce n'est pas clair. Les gens de Butmir prétendent qu'ils n'ont rien vu. Ils ont peur.

— Que faisait Djevad Finci à Butmir ? insista Malko.

— Il partait. Il avait décidé de se faire soigner en Suisse, avec sa femme, qui était gravement blessée. Ici, c'est très dur, et il avait beaucoup combattu en mai. Trois fois blessé.

— Qui lui en voulait ?

Le Bosniaque esquissa un sourire.

— Qui ? Les Serbes, bien sûr !

— Il n'y a pas de Serbes à Butmir.

— C'est vrai, mais il y a des Croates parfois. Il avait eu un accrochage sérieux avec un officier de la HVO à Stup. Et aussi avec des gens du KHOS [19], qui ne voulaient pas lui obéir, qui massacraient et torturaient les prisonniers serbes... Après, ils en font autant aux nôtres.

Les réponses mécaniques du kapetan Farahdin pouaient le mensonge. Il ne pouvait pas ignorer ce qui s'était passé à Butmir, zone bosniaque.

Malko décida que, s'il ne bousculait pas son interlocuteur, il repartirait les mains vides.

— Je vais vous dire pourquoi Djevad a été assassiné, annonça-t-il.

Il lui raconta toute l'histoire des Stingers sans que Farahdin l'interrompe. Celui-ci montra enfin le bout de l'oreille.

— J'avais entendu dire que Djevad avait été tué par des étrangers, des Sandjakis, prétendit-il. Vous êtes absolument sûr de ce que vous dites ?

— J'ai rencontré Soko à l'hôpital de Kiseljak, dit Malko. Il m'a tout confirmé.

— Alors, ce doit être vrai, conclut Farahdin. C'est très triste de voir des alliés s'entre-tuer.

Il regarda ostensiblement sa montre, comme pour congédier Malko. Ou il était débile ou c'était un comédien remarquable. De nouveau,

Malko décida de mettre les pieds dans le plat.

— Nous n'avons pas renoncé à récupérer ces Stingers, expliqua-t-il. Et, pour cela, j'ai besoin de votre aide.

— De mon aide ?

Farahdin l'observait avec un sourire poli et incrédule.

— Oui, dit Malko. Il m'est impossible de me rendre dans les monts Igman pour entrer en contact avec l'homme qui a remplacé Soko, un certain Celo. Vous le connaissez ? Il lui manque un doigt.

— Il y a plusieurs Celo, dit Farahdin ; mais je crois avoir entendu parler de celui-ci, en effet.

— Pourriez-vous entrer en contact avec lui et lui faire part de ma proposition ?

— Quelle proposition ?

— Je suis prêt à lui acheter les Stingers. Au même prix que Djevad.

Le kapetan Farahdin sembla longuement méditer la proposition de Malko.

— C'est très délicat, finit-il par dire. Très risqué aussi. Vous avez vu ce qui est arrivé à Djevad.

— Si on ne récupère pas ces Stingers, plaida Malko, le pont aérien humanitaire ne reprendra pas, et la population de Sarajevo mourra de faim et de froid.

Le Bosniaque sembla ébranlé par l'argument.

— Ces Iraniens sont des fanatiques très dangereux, commenta-t-il. Ils sont stationnés à Igman et autour, mais ils viennent parfois en ville.

— Pour quoi faire ?

— Pour rencontrer des conseillers du président Izetbegovic. J'ai même vu, à la présidence, celui que vous soupçonnez du meurtre de Djevad, Iradj Tourabi.

— Je ne le soupçonne pas, protesta Malko ; Soko l'accuse. Alors, acceptez-vous de m'aider ?

Farahdin esquissa un sourire.

— Ce que vous me demandez est très dangereux. Peut-être impossible. Pourquoi le ferais-je ?

La perspective d'éviter la famine à ses coreligionnaires ne semblait pas le motiver outre mesure. Encore un "idéaliste" !

— De quoi avez-vous besoin ? demanda un peu brutalement Malko.

Le Bosniaque ne se démontra pas.

— D'armes, bien sûr.

— Je ne peux vous en donner, mais je peux vous remettre de l'argent pour en acheter. Des dollars ou des marks.

— Combien ?

— Combien voulez-vous ?

On était enfin entré dans le vif du sujet. Farahdin joua quelques instants avec son téléphone portable, avant de déclarer :

— Je ne sais pas. Il faut que je réfléchisse. Les Croates prélèvent une taxe de 20 % sur toutes les armes et toutes ! Les munitions qui entrent à Sarajevo.

Avec cet aveu, on touchait du doigt la complexité du conflit yougoslave. Au départ, les Serbes avaient commencé leur "purification ethnique" au détriment des zones de Croatie où vivaient de grosses minorités serbes : Slavonie, Krahina. Ce conflit-là était en veilleuse, les Serbes ayant atteint leurs objectifs et l'ONU s'interposant entre les belligérants. La guerre avait alors enflammé la Bosnie-Herzégovine, peuplée en quantités à peu près égales de Croates, de Musulmans et de Serbes, gros triangle qui s'enfonçait comme un coin entre la Slavonie et la côte dalmate. En quelques mois, les Serbes avaient occupé 60 % de la Bosnie et les Croates près de 25 %, à l'ouest, toute la région à population en majorité croate. Ce qui compensait d'une certaine façon les lambeaux de territoire – Krahina et Slavonie – abandonnés aux Serbes.

Les Musulmans se trouvaient pris en tenaille entre Serbes et Croates. Ces derniers étaient théoriquement leurs alliés contre la barbarie serbe. Seulement, en secret, Serbes et Croates cherchaient tout simplement à se partager la Bosnie sur le dos des musulmans. Ils ne venaient donc que très mollement à l'aide de leurs "alliés" bosniaques. Les armes et les munitions devant franchir les lignes croates pour parvenir jusqu'aux Musulmans étaient donc "taxées" sans vergogne. Evidemment, l'atmosphère n'était pas au beau fixe entre les deux "alliés".

— Réfléchissez vite, conseilla Malko.

Le téléphone sonna.

Farahdin répondit. Une longue conversation.

La pièce était plongée dans une pénombre artificielle car ses ouvertures étaient obstruées par des sacs de sable. Pour tromper son impatience, Malko porta à ses lèvres le verre plein de liquide rouge qu'on avait déposé devant lui. Il faillit le recracher. C'était ignoble : du jus de cerise artificiel !

Farahdin raccrocha. Visiblement, il avait réfléchi pendant sa conversation téléphonique.

— Vous êtes venu avec beaucoup d'argent à Sarajevo ? demanda-t-il d'un air faussement indifférent.

Malko se dit qu'il était en train d'avaloir l'hameçon et la ligne.

— Non, dit-il ; quelques milliers de dollars. Mais je peux en faire venir en quarante-huit heures par l'avion de la Forpronu. Tout est prévu. J'ai également accès à un Imarsat, ce qui me permet de communiquer avec le monde extérieur.

Impressionné favorablement par ces précisions, le kapetan Farahdin demeura silencieux quelques secondes, avant de demander, d'un ton

trop détaché pour être sincère :

— Voican m'a dit qu'il y avait eu un incident hier soir. Un sniper a tiré sur vous. D'une des tours Unis.

Malko lui raconta en détail ce qui s'était passé et les soupçons qui pesaient sur James, le Bosnio-Américain, tout en étant persuadé qu'il était déjà au courant.

Farahdin sembla sérieusement préoccupé par sa conclusion.

— James n'est qu'un petit voyou sans envergure, fit-il d'une voix méprisante. Si c'est lui qui a communiqué le numéro de votre chambre à ce sniper, il faut savoir qui est derrière avant d'aller plus loin.

— Comment ?

— Il faut le faire parler.

— Cela ne va pas être facile.

— Si. Je vais le faire arrêter par mes hommes et l'amener à notre centre d'interrogatoire.

— Attendez, dit Malko. Hier soir, James n'était pas seul.

Le kapetan Farahdin écouta avec attention la description du Soudanais qui accompagnait James.

— Il fait partie de la brigade du Sandjak, dit-il. Voilà peut-être l'explication de ce qui s'est passé hier soir. C'est lui qu'il faut interroger.

— Où allez-vous le trouver ?

Le Bosniaque eut un mince sourire.

S'il est encore à Sarajevo, il sera au Stefane tout à l'heure. Voici ce que nous allons faire.

Depuis une heure, Malko attendait au volant de son Opel, juste en face du 24, Marsala-Tita. Derrière lui, une Golf sans plaque avec trois hommes de Farahdin sans leur combinaison noire. L'un d'eux s'était assuré de la présence de James et du Soudanais au Stefane.

Vers 1 heure, James et le Soudanais au crâne rasé émergèrent enfin du porche du 24. Ils firent quelques mètres ensemble puis se séparèrent, James revenant sur ses pas et le Soudanais continuant vers l'ouest, le long de Marsala-Tita, sa kalach toujours à bout de bras.

Malko démarra, suivi de ses anges gardiens. Le Soudanais avançait à grandes enjambées. Il avait dépassé la présidence et arrivait au croisement de Marsala-Tita et de Maxime-Gorki quand Malko s'arrêta à sa hauteur et klaxonna. Le Soudanais secoua la tête négativement. Son attention détournée, il ne vit pas la Golf arriver à sa hauteur. Deux hommes en jaillirent et se jetèrent sur lui. L'un, d'un violent coup de pied, envoya balader la kalach, tandis que l'autre le ceinturait. Ils avaient compté sans sa force herculéenne. D'un coup de coude, le Soudanais plia en deux celui qui le ceinturait, avant de se

faufiler dans Maxime-Gorki, entre les containers empilés à l'entrée de la rue. Du coup, les trois hommes de Farahdin se ruèrent à sa poursuite. Les rares passants se gardèrent bien d'intervenir. Malko, à son tour, sauta de sa voiture et fonça derrière eux.

Raha détalait au milieu de Maxime-Gorki. Voyant ses poursuivants se rapprocher, il bifurqua brutalement à gauche, dans un no mans land d'immeubles abandonnés hachés par les obus et de terrains vagues hérissés de pans de mur. Le Soudanais traversait une zone découverte quand une détonation sourde claqua, venant de l'autre côté de la rivière. Malko s'arrêta net, ramené à la réalité. Le Soudanais venait de bouler comme un lapin et hurlait en se tordant à terre.

Les trois hommes de Farahdin avaient disparu instantanément derrière des pans de mur. D'un effort sui-humain, le Soudanais parvint en rampant à se mettre à l'abri derrière un tas de gravats. C'est là que ses quatre poursuivants le retrouvèrent. Il essaya de brandir un poignard, mais son bras retomba, sans force.

Une énorme tache de sang s'élargissait sur sa cuisse, et il était gris de douleur. Rapidement, un des hommes de Farahdin déchira sa tenue et lui fit un garrot de fortune. La balle semblait avoir fracassé le fémur et détérioré plusieurs gros vaisseaux. Tandis que Malko et les trois hommes de Farahdin le traînaient à l'abri du sniper serbe, Raha perdit connaissance.

Lorsqu'ils émergèrent sur le trottoir de Marsala-Tita, personne ne leur prêta attention : des gens transportant un blessé à Sarajevo, c'était aussi courant qu'une pute à Pigalle. Ils l'installèrent à l'arrière de la Golf, et les deux voitures démarrèrent, la Golf devant. Cinq cents mètres plus loin, la Golf s'engouffra dans le sous-sol d'une tour aux trois quarts détruite gardée par des hommes en combinaison noire. Ampoules nues, ciment grisâtre, couloirs humides – sinistre ambiance crépusculaire. Ils débouchèrent dans une pièce rectangulaire à peine éclairée. Malko s'immobilisa, n'en croyant pas ses yeux.

Le seul ornement de la pièce était une rangée de patères, destinées vraisemblablement à accrocher des vêtements. En fait de manteau, deux hommes étaient, agenouillés le long du mur, les mains liées derrière le dos, un foulard noué autour du visage, un nœud coulant autour du cou, dont l'autre extrémité était accrochée à une patère. S'ils faiblissaient, ils se pendaient eux-mêmes...

Deux des hommes de Farahdin traînèrent le Soudanais, inanimé, dans une autre pièce. Quelques instants plus tard, la femme-jockey, surgit de l'ombre et proposa gentiment à Malko :

— Un café ? Un sok ?

L'interrogatoire du Soudanais se prolongeait. Dans cette pénombre

humide, Malko avait perdu toute notion du temps. On l'avait installé sur un banc, dans une autre pièce, avec deux sentinelles en noir qui fumaient sans arrêt. Même les explosions, à l'extérieur, étaient inaudibles.

Il y eut soudain un remue-ménage, un ballet de lampes électriques, et le kapetan Farahdin surgit de la pénombre. Malko le suivit dans un petit bureau éclairé par une lampe à huile.

— Il a parlé, annonça le Bosniaque.

Malko préféra ne pas demander à la suite de quelles amicales pressions. Il était dans un monde encore plus féroce qu'à l'accoutumée. A Sarajevo, la mort était partout et la cruauté également répartie entre tous les camps. C'était un conflit moyenâgeux, avec son cortège d'horreur. A une heure d'avion de l'Autriche.

— Que vous a-t-il dit ?

— Vous aviez raison, dit Farahdin. Ce petit salaud de James lui a donné le numéro de votre chambre.

— Mais pourquoi ?

— Quand vous êtes arrivé au Beograd, vous étiez suivi je ne sais pas par qui, quelqu'un qui se trouvait avec ce Raha, un Iranien dont il prétend ne pas connaître autre chose que le prénom, Ruhollah. Lorsque ce Ruhollah vous a vu avec Voican Kordic, il a chargé Raha de se procurer le numéro de votre chambre. Raha a sous-traité avec James, pour cent marks.

Les trente deniers de Judas. Malko n'en revenait pas. Qui pouvait l'avoir suivi ?

— C'est Raha qui a tiré sur moi ?

— Non, corrigea Farahdin. Il a seulement transmis le numéro de votre chambre à quelqu'un.

— A qui ?

— On ne sait pas qui. Mais il s'agit d'une des lignes directes de la présidence bosniaque.

CHAPITRE IX

Malko eut l'impression que la foudre venait de tomber à ses pieds. Il se serait attendu à tout sauf à cela.

— Vous en êtes certain ? insista-t-il. La présidence ?

— Evidemment ! confirma, avec une nuance d'agacement, le kapetan Farahdin. Raha a parlé à quelqu'un dont il assure ignorer le nom, et il lui a communiqué le numéro de votre chambre.

Donc, c'était la présidence bosniaque qui avait organisé l'attentat contre Malko.

— Pourquoi ?

Cela, le Soudanais ne le savait sûrement pas.

— Qu'allez-vous faire de ce Raha ? demanda-t-il.

Farahdin eut un geste expéditif.

— Il est mort. Juste après la fin de son interrogatoire.

— Vous l'avez... ?

— Non, non, affirma le kapetan. Il avait été gravement touché par le sniper. Une grosse artère éclatée. Il a été emporté par une hémorragie massive. Mais, de toute façon, nous n'aurions pas pu le garder en vie. C'était trop dangereux après ce qu'il nous a révélé.

Au moins, à Sarajevo, on ne pratiquait pas l'acharnement thérapeutique !

— Vous pensez que ses amis ne vont pas remonter jusqu'à vous ?

— Non, affirma le Bosniaque. Mes hommes vont le ramener là où il a été touché. On pensera qu'il a commis une imprudence. Cela arrive. Il ne connaissait pas la ville.

Ce fut toute l'épithaphe du Soudanais, venu du fin fond de l'Afrique pour défendre la cause de l'islam.

— Comment expliquez-vous qu'un membre de la présidence soit mêlé à une tentative de meurtre contre moi ? demanda Malko.

Farahdin alluma une cigarette pour se donner une contenance.

— Il y a plusieurs tendances au gouvernement, expliqua-t-il. Certains veulent négocier avec les Serbes, sauver Sarajevo, tandis que d'autres préconisent une ligne dure, même si la population doit beaucoup souffrir. Les Iraniens nous poussent dans cette direction.

— C'est suicidaire, remarqua Malko.

— Oui, je le crois, admit le Bosniaque. Ils nous font miroiter un Etat islamique fondamentaliste, mais ici seule une poignée de gens en veulent. C'est une des raisons pour laquelle j'ai décidé de vous aider.

Malko retint les battements de son cœur.

— Comment ?

— Dès demain matin, j'envoie un messenger à Celo, avec assez d'éléments pour lui donner envie de vous voir, S'il le trouve, si Celo est d'accord, il faudra organiser une rencontre. Peut-être aurez-vous à vous déplacer. Ce sera très dangereux.

— Je sais, dit Malko. Mais je suis en danger ici aussi.

— C'est exact, approuva Farahdin. Ils ont le bras long, à la présidence. Je vous conseille de faire très attention. Ne sortez pas trop le soir. Les types des Golf rouges sont des tueurs. Pour quelques centaines de marks, ils vous abattront. Le mieux est de rester le plus possible au Holiday Inn. Dès que j'ai du nouveau, je contacte.

Malko fut étonné de retrouver le soleil après cet intermède crépusculaire. Il ne se détendit – relativement – qu'au bar du Holiday Inn. Husseïna se trouvait dans un box, avec une autre fille et ce qui sembla à Malko être un yéti, devant une bouteille de Moët surgie miraculeusement on ne savait d'où. Les Yougoslaves, toutes ethnies confondues, avaient tous des carrures de bûcherons !

Elle adressa un sourire complice à Malko, qui le lui rendit, avant de se diriger vers l'escalier.

Il avait décidé de tester son système de communication par l'Imarsat de Reuter. Et de faire la connaissance de l'ami de Sonja Prescott, le photographe russe.

Vautré sur le canapé, en face de l'Imarsat, Ivan Sibirsk ressemblait à une sculpture de Botero égarée en Bosnie. Tout, en lui, était rond : le crâne, chauve, le visage, encadré d'une superbe barbe noire, le torse, massif, et même les mains, grassouillettes.

Un cigare à demi fumé coincé dans sa bouche épaisse. Il faisait tourner lentement des glaçons dans un verre de Johnnie Walker. Image réconfortante d'un bonheur simple. Il leva les yeux sur Malko, qui venait de pénétrer dans le bureau de Reuter, et lança, avec une pointe d'agacement

— Pajolsk ?

— Je suis un ami de Sonja Prescott, répondit Malko en lui tendant le mot donné par sa groupie.

Ivan Sibirsk le lut rapidement, avant d'adresser un sourire chaleureux à Malko, et de dire, en russe :

— Bienvenue à Sarajevo ! Vous avez besoin de téléphoner, je vais vous montrer, c'est très facile. Le forfait est de quarante dollars. Ce n'est pas cher : cela représente seulement deux minutes de conversation, et vous pouvez parier aussi longtemps que vous voulez.

Inutile de préciser que le "forfait" allait dans sa poche... Malko avisa

un Nikon avec une énorme télé.

— Vous faites des photos ?

— J'ai un assistant, précisa Ivan Sibirsk. Il est très dangereux de sortir dehors. Mais, si vous avez besoin d'un service, je connais beaucoup de gens à Sarajevo.

En tout cas, il ne déperissait pas.

— Je vais appeler Zagreb, dit Malko.

Ivan Sibirsk eut un geste de grand seigneur.

— Vous appelez New York, Londres... Pas de problème... Je suis dans la chambre 526.

Après avoir montré à Malko comment se servir de l'Imarsat et encaissé ses quarante dollars, il s'éclipsa discrètement, emportant sa bouteille de Johnnie Walker étiquette noire. L'image même du sybarite. Etant donné sa corpulence, il ne devait pas beaucoup aimer courir sous les balles. En vingt secondes, Malko établit la communication avec David Bruce.

— C'est incroyable ce que je vous entends bien, remarqua le chef de station de la CIA. C'est fou, le progrès. L'autre jour, un copain m'a téléphoné d'un 747 d'Air France, en plein vol entre Paris et Tokyo. J'entendais comme s'il était dans la pièce d'à côté... Bon, vous avez avancé ?

Malko le ramena sur Terre.

— Non ; et je suis encore loin d'arriver à un résultat, répliqua-t-il. Je voulais seulement tester notre système de communication. Ça marche.

— Vous n'avez rien d'autre à me dire ? demanda anxieusement l'Américain.

— Au téléphone, non, répliqua Malko. Sauf que je rencontre une vive opposition de la part de certains membres de l'entourage présidentiel.

— Holy shit! explosa David Bruce. C'est un comble ! Ces salauds sont devenus fous ?

— Disons qu'ils sont sous influence, précisa Malko. Je vous en dirai plus de vive voix. Les contacts sont pris ; il n'y a plus qu'à prier. Je vous rappelle dans quelques jours.

— Good luck !

Aucune ironie dans sa voix. C'était sincère. Malko raccrocha l'Imarsat et retrouva la coursive éclairée par les veilleuses de secours. La nuit tombait, et tout le monde se calfeutrait pour une nouvelle séance de bombardements.

Une heure plus tard, il descendit à la salle à manger du premier étage, gaie comme le carré d'un sous-marin. Le menu était immuable : pâtes et riz avec quelques morceaux d'une viande innommable et du vin à assommer un auroch.

Malko regardait par la fenêtre les colonnes de poussière soulevées par les obus de mortier qui tombaient sur les immeubles déjà bien endommagés bordant la rue Trscanska, à deux cents mètres de l'hôtel. A chaque explosion, des dizaines d'oiseaux, perchés sur les toits voisins, s'envolaient, pour revenir se poser un peu plus loin quelques instants plus tard. Le vacarme était tel qu'il entendit à peine les coups frappés à sa porte. Trente-six heures s'étaient écoulées sans nouvelle de personne. Bien qu'il possédait le numéro de la permanence du kapetan Farahdin, il ne voulait pas le relancer. Inutile, non plus, d'aller revoir Merlin ; il n'avait rien à lui demander de particulier. Alors, il avait tué le temps en faisant quelques brèves escapades dans la vieille ville autrichienne, casqué, engoncé dans son gilet pare-balles, au volant de sa voiture blindée. Sarajevo n'offrait pas beaucoup de distractions : plus de restaurants, plus de boutiques, plus de cinémas. Rien, sauf la mort, qui rôdait partout. Il avait passé beaucoup de temps dans sa chambre ou dans le hall, à bayer aux corneilles avec les autres journalistes.

A quoi bon aller risquer un obus de mortier ?

Cette inaction commençait à lui peser sérieusement, mais il n'avait pas le choix.

— Qui est-ce ? demanda-t-il à travers le battant.

N'importe qui pouvait pénétrer dans l'hôtel et venir l'abattre sans la moindre difficulté. Comme tous les Bosniaques adultes possédaient une arme...

— Kapetan Farahdin, annonça une voix de femme. Il entrouvrit et aperçut la femme-jockey, plus maquillée que jamais. Elle entra, et son regard se posa sur la baignoire, fascinée. Elle la montra du doigt.

— You have water ?

Malko commit l'imprudence de dire oui. Trente secondes plus tard, le blouson de cuir volait sur le lit, suivi du T-shirt, dévoilant une grosse poitrine aux pointes presque violettes. A peine nue, l'envoyée de Farahdin se rua sous la douche, avec des grognements d'animal heureux. Malko dut attendre qu'elle fût sèche pour savoir la raison de sa visite.

— Kapetan want see you, annonça-t-elle. TV building.

Ils descendirent au garage. Ils filèrent vers l'ouest, en direction de l'énorme bâtiment en béton, bombardé tous les jours, qui abritait encore Télé Sarajevo. Ironie du sort, les habitants de Sarajevo n'ayant pas d'électricité, ils étaient les seuls à ne pas recevoir les émissions, captées dans tout le reste de la Bosnie.

— Quick ! Quick ! lança la jeune femme, comme Malko contournait le bâtiment – un coin exposé aux snipers.

Les miliciens censés garder l'entrée de la télé, mal rasés, débraillés et débonnaires, lorgnèrent le cul de Tania. Ils étaient en train de

siphonner paisiblement les réservoirs des voitures en stationnement. Ils ne s'interrompirent même pas quand la femme-jockey leur lança une bordée d'injures au passage. Malko et elle s'enfoncèrent ensuite dans un dédale de couloirs et d'escaliers à peine éclairés. Malko avait l'impression de descendre au fond d'un navire, mais sa guide se dirigeait très bien. L'espace était découpé en petits cubes bien propres par des cloisons à mi-hauteur. Malko trouva le kapetan Farahdin dans l'un d'eux, en train de se faire maquiller par un sosie de Brigitte Bardot, sous la garde de deux de ses tueurs en combinaison noire.

Un grand poste Akaï posé par terre retransmettait Télé Sarajevo.

— J'enregistre une émission, expliqua le Bosniaque ; et c'est plus discret ici qu'à ma permanence... Vous n'avez pas eu de problèmes depuis avant-hier ?

— Non, fit Malko.

— Nous avons pu contacter Celo, annonça Farahdin. Il se trouve toujours à Sokolovici.

— Il a les Stingers ?

— Je l'ignore. J'ai seulement fixé un rendez-vous avec vous.

— A Sarajevo ?

— Non ; il ne veut pas venir en ville, mais il accepte de vous rencontrer à Kiseljak. Donc, c'est vous qui devez vous y rendre. Evidemment, il faut traverser le no mans land et les lignes serbes... Je dois lui transmettre votre réponse ce soir. Vous connaissez un endroit, à Kiseljak, où vous pourriez vous retrouver ?

Malko pensa à son dîner avec la pulpeuse Aida.

— Il y a un restaurant hors de la ville, sur la route de Travnik, à côté de la permanence de Pharmaciens sans frontière.

— Je connais, approuva Farahdin. Il vous attendra là, à 10 heures. Si tout se passe bien, vous pouvez faire l'aller-retour dans la matinée. A condition que les Serbes ne vous fassent pas trop de problèmes.

— Il parle anglais ?

— Non, allemand. Très bien.

— Comment vais-je l'identifier ?

— Il a le crâne rasé, il est petit, costaud, et il lui manque un doigt à la main gauche.

— Espérons que les gens de la présidence ne m'enverront pas de snipers, dit Malko. Sur cet itinéraire, ça serait facile.

— Personne n'est au courant de ce rendez-vous, affirma Farahdin. Nous n'avons pas utilisé le téléphone, qui est écouté par la présidence. Good luck !

Malko l'abandonna aux mains de la doublure de Bardot, prit congé de la femme-jockey et retrouva sa voiture avec encore un peu d'essence. La nuit était tombée, et le ciel s'illuminait de rouge toutes les trente secondes du côté de Stup, bien qu'on ne perçût pas le bruit des

combats. C'était la route que Malko allait emprunter le lendemain matin. Ça n'allait pas être évident de parvenir jusqu'à Ilidza.

Il n'avait pas résolu ce problème quand il se heurta, dans l'escalier en colimaçon menant au garage, à Ivan Sibirsk, un cigare tout neuf vissé à la bouche, un seau en carton plein de glaçons dans les bras. Ivan adressa un clin d'œil joyeux à Malko.

— Il y a une fête au Belvédère.

— Qu'est-ce que c'est que Le Belvédère ?

— Un petit hôtel de six chambres dans le quartier de Malta. Très sympa. On s'y retrouve avec des copains... Tout va bien ?

— Oui, dit Malko. Mais je dois aller à Kiseljak demain matin. Je risque de me faire allumer sur la route entre Stup et Ilidza.

La bonne face ronde d'Ivan Sibirsk se fendit dans un sourire radieux.

— J'ai une solution pour vous. Venez avec moi.

Six Mercedes étaient garées devant le modeste bâtiment du Belvédère, qui se trouvait en haut d'une petite rue opposée à l'hôpital Kosevo. Un garde faisait les cent pas devant, kalachnikov à l'épaule. Durant le trajet, Malko avait appris que c'était un hôtel de passe avant la guerre et que les gens branchés avaient continué à le fréquenter depuis, pour des soirées plutôt gaies. Se balançant sur ses énormes jambes, Ivan pénétra dans la salle à manger, accueilli par quelques cris de joie. Il y avait pas mal de monde, hommes et femmes, et les bouteilles de vodka ou de Johnnie Walker traînaient partout. Il aperçut même un magnum de Moët ! Dans cet antre du marché noir, rien n'étonnait. Ivan posa son seau à glace et dit à Malko.

— Venez !

Il le mena jusqu'à un profond fauteuil, où un homme en uniforme de l'Armée rouge, à la carrure de gorille, buvait du Johnnie Walker au goulot, comme si c'était de l'eau.

— Boris ! appela Ivan. Viens. Je te présente un ami, Malko.

Boris eut un hoquet, se leva, dépliant un mètre quatre-vingt-dix d'os et de muscles, tendit une main comme un battoir, montra deux rangées de dents en or et annonça, d'une voix de stentor :

— Praportchik [20] Boris Kromtchenko.

Là-dessus, il éclata d'un rire énorme et termina sa bouteille.

Ivan prit Malko à part.

— A lui, on peut tout demander. Il commande une unité de transport du bataillon ukrainien. Il va vous escorter demain matin.

L'abandonnant, il expliqua le problème à l'adjudant-chef Kromtchenko, qui hochait vigoureusement la tête et affirma :

— Nié problem ! Demain, 8 heures, PTT building. Cinquante dollars.

Il se frappa la poitrine et tira de sous sa chemise le maillot de marin

que portent toutes les troupes d'élite de l'Armée rouge, en souvenir des marins du croiseur Aurora, héros de la Révolution de 1917. Il proclama

— Da. The best !

A peu près les seuls mots d'anglais qu'il connût, avec dollar. Ivan prit Malko à part.

— Votre affaire est arrangée. Payez-le discrètement avant le départ.

— Vous êtes sûr qu'il sera là s'il boit toute la nuit. Ivan Sibirsk éclata d'un rire joyeux.

— Il boit toutes les nuits. Il adore Sarajevo ; il n'a jamais gagné autant d'argent de sa vie. Sa solde officielle, en Ukraine, est de 600 roubles [21] ... Vous allez savoir revenir à l'hôtel ?

— Sans problème, affirma Malko.

— Lui, il avait besoin d'un peu de somme avant d'affronter la tension du lendemain.

Le praportchik Boris Kromtchenko, le corps à moitié sorti de la tourelle de son transport de troupes blindé BRDH, agita joyeusement le bras en direction de Malko, montrant toutes ses dents en or. L'engin accéléra dans un nuage de fumée bleue, et Malko bifurqua à droite, vers le check point serbe d'Ilidza, distant de trente mètres.

Comme prévu, il avait retrouvé Boris Kromtchenko, frais comme un gardon, au parking du PTT building, et il s'était collé à son flanc gauche durant toute la traversée de Stup et du no mans land. Comme pour bien souligner la protection dont il était l'objet, la mitrailleuse de 14,5 du blindé était restée tout le trajet braquée sur la zone où pouvaient se tenir les malfaisants. Effet dissuasif assuré. Les Ukrainiens avaient la réputation d'arroser à la mitrailleuse à la moindre provocation.

Malko stoppa au check point, et le milicien serbe émergea de son container, entouré de sacs de sable. Il fallait stopper à la milice d'Ilidza. Simple formalité.

Une heure plus tard, Malko ressortait de la zone serbe, en route vers Kiseljak, distant d'une dizaine de kilomètres. Il était à peine 9 heures et demie. Le contraste avec Sarajevo était saisissant. Ici, c'était la paix, la campagne, à part, de temps à autre, une maison détruite. Il s'arrêta à Kiseljak pour prendre un café. C'était délicieux de pouvoir se détendre à une terrasse sans craindre un sniper.

Il arriva vingt minutes en avance au lieu du rendez-vous, facilement reconnaissable à l'alignement de camions blancs de Pharmaciens sans frontière. Il était le premier. Il s'installa à la terrasse du café-restaurant. Peu de temps après, un petit convoi déboucha de la direction de Travnik. Deux Land Rover pleines d'hommes armés,

encadrant une voiture japonaise grise, qui semblait toute neuve. Quand elle se gara, Malko aperçut pourtant, à l'arrière gauche, les traces d'une copieuse rafale.

L'homme de petite taille qui en descendit se dandinait comme un singe en marchant et avait le crâne tondu. Il était sanglé dans une tenue de combat d'où pendait une véritable panoplie : huit grenades, des chargeurs de MP 5, deux pistolets. Une brute épaisse à la moustache en croc marchait derrière lui, un lance-roquette RPG 7 sur l'épaule, six roquettes dans un sac à dos.

Les deux hommes se dirigèrent vers Malko, seul client à la terrasse, tandis que les occupants des Land Rover se déployaient en face du café. Malko se leva et alla au-devant des deux hommes. Découvrant deux détails supplémentaires. Celui qu'il supposait être Celo avait trois fleurs de lis artistiquement sculptées à la tondeuse sur son crâne rasé... Et le médius de sa main gauche manquait.

— Sie sind Celo ? demanda-t-il par acquit de conscience.

Le Bosniaque l'enveloppa d'un long regard puis hocha la tête affirmativement, avant de s'asseoir.

— Vous êtes l'homme qui a vu Soko à l'hôpital ? demanda-t-il en allemand.

— Oui.

— Il était comment ?

— Mal. Mais il m'a donné une lettre pour vous.

Malko sortit de sa poche le mot griffonné par l'homme castré par les Serbes et le lui tendit. Celo le lit attentivement, les traits crispés par la rage, avant de le plier et de le mettre dans une de ses poches. Ses yeux se posèrent sur Malko.

— Vous parlez bien allemand, remarqua ce dernier.

— J'ai passé quinze ans à Francfort. Vous êtes allemand ?

— Non, autrichien. Vous saviez ce qui s'était passé pour votre ami ?

— Oui. Les gens de Butmir m'ont mis au courant. Si j'avais pu, j'aurais grillé, égorgé ce salaud d'Iradj Tourabi. Aller livrer un frère aux tchetniks ! Et les Iraniens prétendent venir nous défendre !

— Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

Les petits yeux noirs se fixèrent sur lui avec autant de chaleur que ceux d'un lézard.

— Ce chien à la barbe orange est protégé par la présidence. On m'a fait dire de ne pas bouger, qu'il s'agissait d'un cas de trahison. Si j'avais passé outre, je n'aurais plus reçu d'armes. C'est la présidence qui traite Directement avec la HVO pour qu'elle laisse passer les minutions. Avec l'hiver qui approche, il nous faut des stocks.

— Vous étiez au courant de l'accord entre Soko et Finci ?

— Oui, j'étais d'accord. Parce que ces Stingers nous embarrassaient. Il n'y a pas de Mig serbes par ici. Depuis l'histoire de l'avion italien

abattu par un missile sol-air, tout le monde nous en veut. Les Serbes ont su que nous avions des Stingers, et, trois fois, ils ont envoyé des commandos pour les récupérer. Heureusement, nous les avons interceptés.

— Où sont ces Stingers ?

Celo sourit pour la première fois. Il sortit d'une de ses poches une carte plastifiée représentant les environs de Sarajevo. Il posa son index sur Butmir, au sud de l'aéroport de Sarajevo, et remonta dans la zone verte des monts Igman. Il s'arrêta en plein dedans.

— Ils sont là, fit-il ; au cœur du territoire que nous contrôlons. Dans une cache gardée jour et nuit. Je ne les sortirai que si les Mig serbes se manifestent.

— Est-ce que vous accepteriez de me les vendre ?

Celo eut un sourire entendu.

— Voilà pourquoi vous vouliez tellement me rencontrer. C'est vous qui deviez les racheter à Djevad ? Je croyais que c'étaient les Américains.

— Je travaille pour les Américains, précisa Malko.

— Vous voulez les donner à qui ?

— A personne. Je veux les détruire. Tant que ces onze Stingers seront ici, le pont aérien humanitaire ne reprendra pas.

Celo but sa bière d'un coup et éclata d'un rire malin.

— Je peux les détruire aussi.

— Ceux qui m'envoient veulent être absolument certains de leur destruction, dit Malko, avec diplomatie. Si vous acceptez de me mener à l'endroit où ils se trouvent et de les détruire en ma présence, je suis d'accord.

— Impossible, affirma Celo. Cela intriguerait trop de gens de vous voir là-bas, et je ne pourrais pas répondre de votre sécurité.

— Donc, conclut Malko, il faudrait nous entendre pour que vous me les remettiez dans un endroit plus facile d'accès. Comme l'aéroport.

Nouvel éclat de rire. Mais Celo fit grise mine.

— Pas question. A l'aéroport, je ne suis pas chez moi.

— Alors, trouvons un endroit neutre, suggéra Malko.

Celo le regarda par-dessous.

— D'abord, qui vous dit que je veux vous les vendre ?

La douche froide. Malko demeura impassible.

— C'est exact, reconnut-il. Mais si vous désirez les garder, autant me le dire tout de suite, que je puisse repartir. La traversée d'Ildza est très longue.

Il esquaissa le geste de se lever, et Celo le retint aussitôt, avec un sourire.

— Je n'ai pas dit que je ne voulais pas les vendre. On était déjà en Orient.

— C'est vrai, fit Malko. Alors, dites-moi que vous me les vendez.

Celo le fixait, visiblement intrigué.

— Pourquoi les Américains veulent-ils tellement ces Stingers ? demanda-t-il.

Malko entreprit de lui expliquer l'itinéraire tortueux des missiles sol-air. Celo écoutait attentivement. Son sourire malin reparut.

— Cela va vous coûter beaucoup d'argent.

— Combien ?

Tout à trac, il jeta

— Je veux vingt pour cent de plus que ce que Djevad offrait à Soko.

— D'accord.

De toute évidence, Celo n'en revenait pas. Avec une intonation incrédule, il demanda :

— Vous êtes prêt à me donner cinq millions de marks pour ces Stingers ?

Ce fut au tour de Malko de dissimuler sa surprise. Cinq millions de marks, c'était le quart de la somme réclamée par Djevad à la CIA ! Le voyou-héros faisait presque cinq fois la culbute !

— Je suis prêt à vous remettre cinq millions de marks, confirma Malko. Mais, vous, après ce qui est arrivé, comment pouvez-vous me garantir qu'Iradj Tourabi n'interviendra pas à nouveau ?

Celo cracha par terre avec une grimace de mépris.

— Je vous le jure. Cette fois, il n'y aura personne pour trahir dans notre brigade. J'y veillerai.

Malko regarda les hommes accroupis, disséminés sur la place à l'abri des camions blancs. Il touchait au but. Il tendit la main à Celo, la paume en dessus.

— Dans ce cas, je suis d'accord.

Celo hésita une fraction de seconde avant de prendre la main de Malko et de la serrer énergiquement.

— Je suis d'accord aussi.

Malko fut envahi par une grande vague d'euphorie. La première partie de sa mission était accomplie. Il avait retrouvé la trace des Stingers et possédait un accord pour les récupérer. Mais c'était maintenant que les vraies difficultés allaient commencer.

CHAPITRE X

Le grondement de trois énormes camions blancs qui portaient vers Sarajevo chargés de médicaments interrompit la conversation entre Celo et Malko. Dès qu'ils se furent éloignés, le Bosniaque interpella Malko d'une voix pressante.

— Vous avez de l'argent à Sarajevo ?

Toujours la même question lancinante. Malko lui fit la même réponse qu'à Farahdin, expliquant patiemment sa méthode. Là aussi son plan parut satisfaire le Bosniaque. A cela près que Malko ne donna pas trop de précisions sur le vol. Celo était un rapide. En possession des Stingers, il aurait pu avoir la mauvaise idée de se servir lui-même, en abattant l'avion-coffre-fort. Dans ce pays tout était possible.

Ils étaient à égalité, obligé, chacun, de croire l'autre sur parole. Mais il y avait encore un énorme point noir.

— Comment pouvez-vous être certain qu'Iradj Tourabi et ses hommes ne vont pas à nouveau faire échouer l'opération ?

Celo passa sa main amputée sur les trois fleurs de lis sculptées dans ses cheveux ras.

— Après ce qui s'est passé, notre groupe a rompu tout lien avec Tourabi et ses Iraniens. Ils ignorent donc ce qui se passe chez nous. Il en restait trois comme " instructeurs ". Deux ont sauté sur une mine au cours d'une patrouille. Il n'y en a plus qu'un. Dès que nous aurons mis au point les derniers détails, je m'occuperai de lui.

Un ange passa et s'enfuit, épouvanté de tant de noirceur. La coalition islamiste avait décidément quelques fissures... Malko envoya un ballon d'essai avec un sourire angélique.

— Si vous souhaitez recevoir cet argent ailleurs, tout ou en partie, à votre nom dans une banque étrangère, par exemple, c'est possible aussi.

Celo sembla choqué de cette proposition.

— Avant la guerre, expliqua-t-il, j'avais une belle maison, pas loin d'ici, deux voitures, et je gagnais très bien ma vie en exploitant une station-service. Quand tout sera fini, je recommencerai. Je n'ai pas besoin d'argent pour moi. Je ne quitterai ces montagnes que lorsque le dernier tchetnik sera enterré ou en fuite. Par contre, nous avons besoin de munitions. Et, pour en avoir, personne ne nous fait crédit. Regardez !

Il arracha de sa ceinture un objet cylindrique gris sombre, d'où sortait une grosse mèche de fortune.

— Nous en sommes réduits à fabriquer des grenades en récupérant l'explosif des obus serbes non explosés et en découpant des tubes d'acier. Avec vos marks, j'achèterai des vraies grenades, qui transformeront les tchetniks en charpie, des obus de mortier à fragmentation, qui les décimeront, des balles explosives pour nos douchkas...

Il devenait lyrique. Malko l'arrêta.

— Concrètement, que me proposez-vous ? Quand pouvons-nous procéder à l'opération ?

Le milicien bosniaque gratta furieusement une de ses fleurs de lis, réfléchissant tout haut.

— Il faut éviter Butmir ou Sokolovici, dit-il. Je veux que personne, à part certains de mes hommes les plus sûrs, ne soit au courant. Sinon, les Iraniens chercheront à se venger.

— Ici, à Kiseljak ? suggéra Malko.

— Non, trop de HVO. Je n'ai pas envie que les Stingers tombent aux mains de ces salauds de Croates. Il faut trouver un endroit neutre et faire les choses de façon que personne ne se doute de rien. Je dois réfléchir. On va trouver une solution.

— N'oubliez pas que je ne peux pas me déplacer facilement, rappela Malko ; même en voiture blindée. Et que moi aussi, je dois penser à ma sécurité.

Il n'avait vraiment aucune envie de terminer au fond d'une bétonnière. Celo se leva. Il arrivait tout juste à l'épaule de Malko et devait lever la tête pour lui parler.

— Retournez à Sarajevo, dit-il. Dès que j'aurai trouvé la solution, je vous ferai prévenir par Farahdin.

— Vous avez confiance en lui totalement ? s'inquiéta Malko.

Celo eut un haussement d'épaules plein de fatalisme.

— Si vous lui donnez aussi de l'argent, je ne vois pas pourquoi il trahirait. Il n'aime pas non plus les Iraniens et a autant que moi besoin d'armes et de munitions.

— Ok dit Malko. Mais n'oubliez pas que j'ai besoin d'un délai de trois ou quatre jours pour me procurer l'argent.

— En billets de cent marks, compléta Celo avec un sourire. J'aime bien leur couleur ; ils sont du même bleu que notre drapeau.

Où va se nicher le romantisme !

Les deux hommes échangèrent une longue poignée de mains et Celo regagna sa Toyota trouée, rameutant ses gens. Malko vit leur petit convoi disparaître dans la direction de Travnik.

Il n'avait plus qu'à retourner à Sarajevo et attendre. Après cette oasis de calme, il n'avait guère envie de se replonger dans l'enfer de la ville

assiégée.

Le passage des check points croates et serbes se fit néanmoins sans histoire. A la sortie d'Ildza, les miliciens serbes lui posèrent mille questions sur son bref séjour à Kiseljak. Malko dut leur expliquer qu'il avait été interviewé des réfugiés, repassa devant quelques blindés russes équipés d'affûts de mitrailleuses quadruples et se retrouva au dernier check point, avant le mortel no mans land. Toutes les protections de Kevlar en place, il se lança, direction l'aéroport.

Il était en sueur quand il stoppa devant un VAB de garde à l'entrée du périmètre Forpronu. Il n'eut pas le temps de souffler. Un autre VAB montait vers Sarajevo, et Malko se colla à lui, sans même entrer dans l'aéroport. Parcours sans histoire. Ça ne tirait pas trop, mais l'environnement était toujours aussi déprimant. Avant le PTT building, il abandonna son protecteur et continua tout droit vers le centre. Un immeuble brûlait à côté de la boulangerie industrielle. Plus loin, des enfants jouaient à la guerre autour d'une carcasse de voiture échouée sur le trottoir. Il s'engouffra dans le parking souterrain du Holiday Inn, soulagé.

Son périple avait duré quatre heures.

A peine émergeait-il dans le hall qu'une tornade blonde se rua sur lui, Husseïna, la salope, dont le pull en laine rose et le pantalon ajusté semblaient peints sur elle. Elle ne prononça qu'un seul mot

— Kapetan !

Malko n'eut que le temps d'aller récupérer son MGV 176 dans sa chambre. En plus, il mourait de faim, et ce n'était pas en ville qu'il allait trouver de quoi se restaurer... Husseïna renifla le Kevlar avec curiosité puis, à peine installée dans la voiture, allongea les jambes, les ouvrant, autant que la place le permettait, avec un sourire prometteur. L'avantage des plaques de Kevlar, c'est qu'elles protégeaient non seulement des balles mais aussi des regards... Un petit fantasme se mit à tourner dans la tête de Malko, mais il le repoussa sagement à plus tard.

L'atmosphère était toujours aussi sinistre au QG du kapetan Farahdin. Les combinaisons noires se croisaient, affairées, et les secrétaires tapaient comme des sourdes sur leur machine. Dès qu'il aperçut Malko, le kapetan Farahdin congédia les deux miliciens à qui il parlait et l'installa en face de lui. Une des "cantinières" apporta les ignobles soks de rigueur, et le Bosniaque attaqua aussitôt.

— Vous avez rencontré Celo ?

— Oui.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu me voir ?

— J'arrive à l'instant, expliqua Malko.

— Tout s'est bien passé ?

— Oui, nous avons un accord de principe. Il reste des points de logistique à régler. Sans compter un aspect important qui vous concerne.

Farahdin eut l'air surpris.

— Lequel ?

— Votre rémunération, destinée à acheter des armes. C'est grâce à vous que j'ai pu entrer en contact avec Celo. Il est normal que vous en tiriez un profit.

Malko avait décidé de prendre les devants pour que ça lui coûte moins... Le kapetan Farahdin semblait soudain pris de court par cette offre.

— Ce n'est pas pour cela que je vous ai demandé de venir, affirma-t-il. J'en suis sûr, dit Malko, mais je dois calculer le montant dont j'ai besoin à l'avance. Quel chiffre avez-vous en tête ?

— Que me proposez-vous ? J'ignore ce que vous donnez à Celo.

Malko avait décidé de jouer cartes sur table. Si les deux Bosniaques entraient en contact, cela valait mieux.

— Celo a accepté cinq millions de marks, dit-il.

— Etes-vous d'accord pour un million de marks ?

Il sentit que Farahdin ne s'attendait pas à une somme aussi importante. Tant pis. Le Bosniaque hésita quelques secondes, avant de dire :

— C'est... c'est très bien. Je vous remercie au nom de mes hommes. Avec cet argent, nous pourrions acheter beaucoup de munitions.

— Alors, c'est parfait, conclut Malko.

Il économisait plus des deux tiers de la somme, allouée par la CIA, de vingt millions de marks. C'était très triste d'être honnête. Personne ne lui réclamerait de reçu de Celo ou de Farahdin... Avec dix millions de marks, il aurait pu transformer le château de Liezen en château de conte de fées.

— Pas tout à fait, corrigea Farahdin. J'ai reçu des informations confidentielles vous concernant. Ceux qui vous en veulent n'ont pas renoncé. Cela vient de très haut.

— De la présidence ?

— Oui. Nous avons intercepté une communication téléphonique. Le sniper qui a déjà voulu vous tuer va recommencer.

Grosse douche froide sur son enthousiasme... Il revit la pauvre Farida, comme dans un film au ralenti ; il n'y avait pas de quoi être rassuré...

— Vous ne savez pas de qui il s'agit ?

— Non. N'importe quel bon tireur avec un fusil à lunette fait l'affaire. Ce n'est pas ce qui manque à Sarajevo.

— Qu'est-ce qu'on peut faire ? Je risque d'être obligé de rester plusieurs jours ici.

Machinalement, il tâta le bracelet de cuivre, à son poignet gauche, le cadeau d'Aïda. On finissait par devenir superstitieux à Sarajevo. Farahdin alluma une cigarette.

— Je pense qu'on va essayer de vous tuer soit quand vous venez ici soit à votre hôtel. Comme ils ne connaissent pas vos déplacements à l'avance, il leur est difficile de vous guetter en ville. Nous pouvons essayer quelque chose.

— Quoi ?

— Un contre-sniper. C'est la méthode que nous utilisons contre les snipers serbes. Lorsque nous pensons en avoir repéré un, nous postons un de nos snipers près de son objectif supposé. Pour tirer, il est obligé de s'exposer quelques secondes. Cela suffit.

— C'est une bonne idée, reconnut Malko. Avez-vous quelqu'un de fiable ?

— Il faut me laisser quelques heures, répliqua Farahdin. Dès que ça sera fait, je vous l'enverrai au Holiday Inn, et vous vous organiserez.

Malko sortait de son bain lorsqu'un coup discret fut frappé à sa porte. Enroulé dans sa serviette, il alla ouvrir. Il découvrit une femme en combinaison noire, coiffée d'un béret. Pas la moindre trace de maquillage, mais un beau visage de Slave aux pommettes hautes, avec des sourcils importants et des yeux verts – comme un chat. Un grand sac de Nylon noir était posé à ses pieds.

— Vous êtes Malko Linge ? demanda-t-elle en allemand.

— Oui.

Elle lui tendit une longue main forte aux ongles coupés ras.

— Je m'appelle Dina. C'est le kapetan Farahdin qui m'envoie, Devant la surprise évidente de Malko, elle ajouta

– Je suis la personne que vous attendez.

Il s'effaça pour la laisser entrer, et elle posa son sac sur le lit. Elle l'ouvrit aussitôt, et en sortit d'abord le canon d'un fusil puis la crosse et la culasse, sur laquelle était fixé un amplificateur de lumière résiduelle de quinze centimètres de diamètre, un Startron, permettant de voir la nuit comme en plein jour. Avec des gestes précis, elle ajusta les deux morceaux du fusil et le posa sur le lit.

— Vous êtes l'assistante du sniper ? interrogea Malko. Elle leva un regard amusé sur lui.

— Je suis la sniper.

Son regard aurait fait frissonner une banquise. Devant l'incrédulité de Malko, elle précisa aussitôt :

— J'ai déjà débarrassé cette ville de huit Serbes. Des salauds qui tiraient sur les femmes enceintes. Malheureusement, la dernière, je n'ai pas pu la sauver. Il a tiré une fraction de seconde avant moi. Mais

j'ai eu le plaisir de voir sa tête éclater.

— Quel âge avez-vous ? demanda Malko.

— Vingt-quatre ans.

Avec des gestes précis, Dina faisait glisser de longues cartouches brillantes dans le magasin. Cinq en tout. Suivant le regard de Malko, elle précisa :

— C'est un peu inutile d'avoir une arme à répétition ; nous ne tirons jamais deux fois de suite. Trop dangereux. Quand on est repéré, on risque de se faire liquider au RPG 7, ou même au canon de char. Il faut être très rapide.

Après avoir reposé son arme, elle regarda autour d'elle, et son regard s'arrêta sur la porte ouverte de la salle de bains. Malko devança sa demande.

— Vous voulez prendre un bain ?

Elle se troubla imperceptiblement et répliqua avec un sourire d'excuse :

— Si cela ne vous dérange pas. Nous vivons dans des conditions très difficiles.

— Je comprends, dit Malko. Je vais vous laisser.

— Oh ! Ce n'est pas la peine, affirma Dina. Je n'en ai pas pour longtemps.

Elle disparut dans la salle de bains, et il entendit le bruit de la douche. Quand Dina ressortit, elle semblait en pleine forme.

— J'ai faim ! lança-t-elle.

— Allons au restaurant, suggéra Malko.

— Non ; il ne faut pas qu'on nous voie ensemble. C'est trop dangereux. Mais j'ai apporté de quoi manger.

Elle sortit de son sac de Nylon noir un pain rond au fromage, qu'elle se mit à dévorer. Malko l'observait avec curiosité. Elle était aussi calme qu'un bon ouvrier prêt à se mettre au travail.

— Vous avez toujours fait ce métier ? demanda-t-il.

Elle rit, la bouche pleine.

— Oh ! Non ! Avant la guerre, j'avais un magasin d'optique. Mais j'aimais bien le tir. J'en faisais en compétition. C'était un moyen de voyager. Et puis, mon père, en juillet, a été tué par un sniper alors qu'il livrait du pain. Il était boulanger. Je me suis dit que je devais le venger. J'ai trouvé Djevad Finci, que je connaissais un peu. Il m'a donné une arme et m'a laissée m'entraîner. Ensuite, j'ai servi pendant deux semaines avec un sniper confirmé, qui m'a appris les trucs du métier. Quand il a été tué, j'ai travaillé toute seule.

— Ça fait quoi ? demanda Malko, subjugué par cet équilibre.

Les grands yeux verts le fixèrent, pleins d'innocence.

— Avant de tirer, pas grand-chose. C'est une telle tension nerveuse de guetter pendant des heures les fenêtres d'un immeuble à la jumelle,

qu'on ne pense à rien d'autre. Il faut surprendre le moindre mouvement, la plus petite ombre. Après, c'est une question d'une fraction de seconde. Comme à la chasse. On ne sait pas toujours si on a gagné parce qu'on ne peut pas aller chez les Serbes. On s'en rend compte à leur réaction. Chaque fois qu'on tue un de ces salauds, ils arrosent au canon de char l'immeuble d'où on a tiré. Il faut s'en aller très vite. Sinon...

Elle s'étira. Sa combinaison noire moulait un corps harmonieux et sportif. Grâce à sa taille et avec un peu de sophistication, on aurait pu la prendre pour un mannequin. Seules ses mains étaient masculines.

— Vous allez passer la nuit ici ? demanda Malko.

— Non, je ne vais pas rester dans votre chambre. Avant de venir, j'ai exploré les alentours. Je pense que le sniper doit déjà être à l'affût dans la tour Unis nord. C'est là que je me serais installée si j'avais eu l'intention de vous tuer. Il guette votre fenêtre et attend que vous vous en approchiez. Il a déjà calculé la distance et réglé son arme.

Malko ne put s'empêcher de fixer la tour à moitié calcinée. Les derniers étages ne possédaient plus que leur carcasse métallique. Il y avait des dizaines d'ouvertures propices à l'embuscade.

— Où allez-vous vous mettre ? demanda Malko.

— Je vais m'installer à deux chambres d'ici, à la 517, expliqua Dina. J'ai loué pour trois jours. Je ne pense pas que le danger se précise avant 10 heures. Pour deux raisons. D'abord, il veut pouvoir s'enfuir, et il faut que les rues soient désertes. Ensuite, il connaît vos habitudes : tout le monde dîne à l'hôtel et remonte vers 10 heures.

— Que dois-je faire ?

— Oh ! Pas grand-chose. Mais j'ai quand même besoin de votre collaboration. Pour que je puisse abattre cet homme, il faut qu'il se dévoile, pour tirer. Donc, il faut l'appâter.

— Comment ? demanda Malko, pas vraiment à l'aise.

— Il faut que vous passiez au moins une fois devant la fenêtre. Assez lentement pour qu'il vous aperçoive et se mette en position de tir, mais assez vite pour qu'il n'ait pas le temps de tirer. De toute façon, il lui faut quelques secondes pour ajuster, caler son arme. A la limite, le mieux serait que vous fermiez les rideaux. Il ne pourra pas résister.

Devant le silence de Malko, elle ajouta

— Mettez votre gilet pare-balles avec des plaques de céramique. Bien sûr, ce n'est pas une protection absolue parce que, si le projectile vous frappe à la hauteur du cœur, le choc vous tuera. De plus, les meilleurs snipers visent la tête, or, il n'est pas très loin.

De plus en plus encourageant !

— Je pourrais mettre un casque, suggéra Malko, mi-figue, mi-raisin.

Dina n'avait aucun humour.

— Non ; cela lui semblerait bizarre... Mon travail se décompose en

deux phases. D'abord, je vais probablement le repérer, en observant la tour Unis avec mes jumelles de nuit et l'amplificateur de lumière. Il va se déplacer, se signaler d'une façon quelconque. Mais je ne peux tirer, moi-même, qu'au moment où il se découvre pour viser. Comme j'aurai déjà repéré la fenêtre où il se trouve, j'aurai quelques fractions de seconde d'avance sur lui. Cela suffit.

— Et si je passe devant la fenêtre, mais que vous ne l'ayez pas encore repéré, suggéra Malko, il aura le temps de tirer.

Dina eut un sourire désarmant.

— Il ne faut pas penser à ce genre de choses, et il faut me faire confiance. Je suis ici pour vous protéger. Allez dîner tranquillement. Je m'installerai pendant que vous êtes en bas. Et ne vous faites pas de souci.

Bien sûr, on ne meurt qu'une fois... Il en aurait presque eu honte...

Dina s'assit sur le lit, alluma une cigarette et s'étira.

— Ça fait du bien de prendre une douche, soupira-t-elle. Je ne savais plus ce que c'était que l'eau chaude. C'est en partie pour ça que j'ai accepté cette mission.

— Pourquoi l'auriez-vous refusée ?

— Normalement, quand on tue un sniper, tout le monde vous félicite. Là, ce n'est pas la même chose ; c'est quelqu'un de chez nous, et on ne sait pas à qui il obéit. Je peux avoir des problèmes... A tout à l'heure. Faites comme je vous ai dit, et tout se passera bien.

Malko sortit de la chambre et s'engagea dans l'escalier sombre, réalisant que la placide Dina lui avait tout simplement attribué le rôle de la chèvre dans la chasse au lion.

CHAPITRE XI

Le ragoût de mouton de course accompagné de pâtes mal cuites avait paru à Malko encore plus mauvais que d'habitude. La salle à manger du Holiday Inn bruissait des habituelles conversations, couvertes par la télé bosniaque, immuablement optimiste, qui montrait les vaillantes troupes musulmanes balayant les horribles Serbes dans une débauche d'actions héroïques.

Malko signa son addition distraitement et repoussa sa chaise. Cette salle à manger sinistre lui semblait tout à coup un havre de paix. Il se retrouva dans la cursive sombre avec un petit pincement au cœur. Dans quelques minutes, il allait jouer sa vie, pratiquement à pile ou face, obligé de faire confiance à une sniper qu'il connaissait depuis deux heures et dont il ignorait les capacités réelles. Les escaliers lui parurent encore plus durs que d'habitude. Il résista à l'envie de frapper à la porte 517, puis s'éloigna vers sa propre chambre, le cœur dans les talons. Il ouvrit et alluma aussitôt. Les rideaux n'étaient pas tirés. Refrénant une furieuse envie d'éteindre, il se dirigea vers la fenêtre, tous les muscles bandés, le pouls à 150. Une sarabande d'idées folles – elles s'entrechoquaient dans sa tête. Et si tout cela n'était qu'une mise en scène diabolique pour l'éliminer ? Un piège dans lequel il était en train de foncer tête baissée, en devenant une cible vivante ? Il suffirait que Dina ne se trouve pas dans la chambre 517, mais en face, dans la tour Unis.

Comme un automate, il s'avança vers la fenêtre et saisit les rideaux. Pas trop vite, pas trop lentement...

Il avait encore le tissu dans les mains quand la détonation, sourde mais forte, le fit sursauter. Instinctivement, il se baissa. Mais il n'y eut aucun bruit de vitre brisée. Il réalisa alors que, s'il avait entendu le coup de feu et qu'il était encore vivant, ce n'était pas sur lui qu'on avait tiré.

Il n'était pas encore remis de son émotion quand on tambourina à sa porte. Dina irradiait la joie. Une expression sensuelle et féroce à la fois, qui la rendait encore plus belle.

— Je l'ai eu ! Je l'ai eu ! lança-t-elle. Venez ; on va aller voir.

— Vous êtes sûre ?

— Oui, fit-elle d'un air vexé. Il s'est relevé, il était très grand. Vous avez été magnifique !

Heureusement que ce n'était pas à titre posthume.

— Prenez une arme ! conseilla-t-elle, je n'ai qu'un pistolet.

— Mais je pensais que vous l'aviez atteint ?

— Ils sont souvent deux, expliqua-t-elle... Un chargeur avec des grenades et une arme de poing : si le sniper est blessé, il faut pouvoir l'emmener.

Malko sortit son MGV 176 de sa valise, et Dina eut un sifflement admiratif.

— Ça, c'est une arme !

Le hall du Holiday Inn était quasiment désert, et personne ne semblait avoir été alerté par le coup de feu.

— Venez par ici, conseilla Dina.

Au lieu de prendre l'escalier en colimaçon menant au garage, elle se faufila par une des portes vitrées donnant sur l'arrière de l'hôtel, jamais utilisées à cause des snipers. Ils avaient vingt mètres dangereux à parcourir, mais c'était plus discret. Arrivés au terre-plein herbeux, protégé, ils s'arrêtèrent quelques secondes pour souffler. Des explosions lointaines, personne en vue, et la masse sombre des tours jumelles, trente mètres devant eux, noires comme des monuments funéraires. Des morceaux de parois – verre ou acier – pendaient de la façade, prêts à se détacher au moindre choc.

— A quel étage était-il ? demanda Malko.

— Au douzième ; la fenêtre du coin nord. Il y a quatre escaliers de secours ; je les connais. J'ai été une fois en position dans cette tour. Venez. Et, surtout, n'allumez pas.

Elle se dirigeait dans l'obscurité comme un chat. Malko trébuchait dans les débris, arrivant à peine à la suivre.

Ils atteignirent l'entrée d'un escalier dont la porte et quelques marches avaient été arrachées. Dina prit la tête, pistolet au poing, silencieuse comme une panthère sur ses baskets. Ils montèrent en silence huit étages, puis elle s'arrêta, si brutalement que Malko se jeta sur elle. Aussitôt, elle colla sa bouche à son oreille

— Quelqu'un descend !

Avec d'infinies précautions, ils se glissèrent dans un recoin du palier, au milieu des gravats. Malko avait l'impression que les battements de son cœur s'entendaient de l'autre côté de la rivière, Il tendit l'oreille et perçut un bruit métallique. Quelqu'un arrivait, tout proche. Brutalement, il réalisa alors que dans sa précipitation il n'avait pas armé son MGV 176 ! Le bruit de la culasse risquait d'alerter l'inconnu qui arrivait. Il demeura figé, la main gauche sur le levier d'armement. Quelques instants plus tard, le faisceau très fin d'une torche électrique apparut au-dessus d'eux. Celui qui la tenait balaya le palier et s'immobilisa sur Dina.

Tout se passa ensuite très vite.

Malko, du même geste, arma le MGV et appuya sur la détente. L'arme se mit à tressauter dans sa main, et un bruit affreux lui vrilla les oreilles. La cadence de tir était si élevée que les détonations se confondaient en un déchirement continu, comme une scie électrique tournant à plein régime ! Les impacts des projectiles faisaient jaillir des étincelles sur la charpente métallique, et il crut que ses tympan allaient éclater.

Il relâcha la détente, et le silence retomba d'un coup. Ebloui par les éclairs jaillis du canon, il ne vit d'abord qu'un énorme trou noir à donner le vertige. Puis il repéra le faisceau de la lampe, tombée à terre, et la ramassa, la braquant à l'endroit où s'était trouvé son propriétaire.

Il n'y avait plus qu'un tas informe sur le palier, des morceaux de chair déchiquetés, une moitié de tête. Sur le sol gisait un gros pistolet, un SZ 99. Le reste était éparpillé partout, comme si l'homme sur qui il avait tiré était passé dans un hachoir géant.

Malko n'arrivait pas à réaliser qu'il était l'auteur de ce carnage. Dina le tira par la manche :

— Bravo ! souffla-t-elle. Allons voir en haut. L'autre doit y être.

Ils reprirent leur ascension, laissant les macabres débris en place. Cette fois, Malko montait le premier. Il avait encore plus d'un demi-chargeur dans son MGV. Il atteignit les dernières marches avant le douzième étage et, par précaution, tapi au niveau du sol, balaya le palier du faisceau de sa lampe. Vide ! Il avança vers une pièce qui donnait sur le Holiday Inn, dont on apercevait les formes sombres, piquetées de quelques points lumineux. Le vent balayait la tour, et des craquements inquiétants se faisaient entendre partout. Malko aperçut une masse sombre, non loin de la fenêtre, dont il ne restait que l'encadrement. La torche éclaira un homme couché sur le dos, un fusil à lunette à quelques centimètres de sa main droite. Il fut rejoint par Dina.

— Voilà ! dit-elle, sans émotion apparente.

Malko se pencha. La balle tirée par Dina avait frappé l'homme en pleine poitrine. Son visage était intact. Il portait un badge sur la poche gauche de sa combinaison. Malko le décrocha tandis que Dina s'emparait du fusil à lunette.

Malko braquait sa lampe sur le badge quand la tour parut exploser. Ebloui par une lueur violente, assourdi par l'explosion toute proche, il eut l'impression que l'endroit où Il se trouvait se désintégrait. La structure et le bâtiment en avait tremblé.

— Les Serbes ! Ils nous tirent dessus ! hurla Dina.

Malko n'eut pas le temps de répondre. Un deuxième obus, probablement de char, venait d'exploser juste au-dessus d'eux. L'âcre odeur de la pentrite le fit tousser. Des débris tombaient de tous les

côtés. Les artilleurs serbes avaient aperçu leurs lampes électriques et cru à la présence d'un sniper tirant sur eux !

Le troisième obus explosa au même étage, mais de l'autre côté de la tour. Son souffle faillit balayer Dina et Malko dans le vide. Tout tremblait. Dina se précipita vers l'escalier et recula. Une gerbe de flammes montait de la cage, des câbles électriques brûlaient, en dégageant une fumée âcre. Ils étaient coupés des étages inférieurs, et les obus continuaient à pleuvoir.

— Par ici ! Vite ! cria Dina

Elle attrapa Malko par la main et l'entraîna à travers un couloir en ruine. Le quatrième obus explosa à l'endroit qu'ils venaient de quitter, et des débris cinglèrent l'air, autour d'eux. Un morceau de faux plafond, qui tenait encore par miracle s'écroula. Heureusement, sans mal, Dina et Malko débouchèrent sur un second escalier et s'y jetèrent, tandis que deux autres obus frappaient la façade sud de la tour. Dégringolant dans le noir comme des fous, ils oscillaient d'un mur à l'autre. Lorsqu'ils arrivèrent en bas, le bombardement avait cessé. Mais des flammes sortaient de la façade sud, brûlant ce qu'il y avait encore à calciner. Dina s'appuya au mur et eut un rire nerveux.

— Un peu plus, on se faisait tuer par les Serbes ! Vous avez vu ces salauds ? Ils réagissent vite !

Le poulx de Malko redescendait peu à peu... A un poil près, ils étaient transformés en chaleur et en lumière.

— Filons, suggéra-t-il. Les pompiers vont sûrement venir.

— Non ; la tour est déserte et ils ont très peu d'eau ; ils la gardent pour les maisons habitées. Ça va brûler un peu et s'arrêter.

Ils regagnèrent le Holiday Inn par le chemin qu'ils avaient emprunté à l'aller. Le hall était vide : quand les obus tombaient dans le voisinage, les gens restaient dans leurs chambres. Dina s'affala sur une banquette avec un rire nerveux.

— J'ai un coup de pompe. J'ai eu très peur là-bas. Je n'arrive pas à m'habituer aux explosions des obus.

— Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?

— De l'alcool ! Mais pas de la slibovic ; c'est trop fort.

Malko fonça vers la barmaid, seule au bar, et lui demanda ce qu'elle avait. Elle finit par exhiber une bouteille de Cointreau à peine entamée, qu'il enleva pour cent marks, avec un seau en carton plein de glaçons. Dina portant le fusil pris sur le mort et Malko les provisions d'alcool, ils s'attaquèrent aux étages. A peine arrivés dans la chambre, Malko prit des verres, versa du Cointreau, trois glaçons par verre. Puis il tendit le sien à Dina. Elle goûta et le remercia d'un sourire.

— C'est bon.

Elle vida son verre très rapidement puis le tendit à Malko.

— Encore. Avec trois glaçons. C'est comme la vodka en plus doux. A lui aussi, l'alcool fit du bien. Aucun des deux n'avait envie de parler. Ils burent doucement, se resservant jusqu'à ce que la petite bouteille carrée soit presque vide, confectionnant autour d'eux un petit cousin serein. Une légère rougeur colorait les hautes pommettes de Dina, et ses yeux brillaient comme des lucioles. Quand elle se leva, elle titubait légèrement.

— J'ai chaud, rit-elle.

Puis d'un geste sûr, elle tira sur la fermeture de sa combinaison l'ouvrant du cou jusqu'aux jambes. Dessous, elle portait une sorte de tenue de rat d'hôtel en nylon noir moulant son corps comme un gant. Ni soutien-gorge, ni slip. Avec ses baskets, cela composait un ensemble bizarre. Elle ôta son béret, secoua la tête, et de longs cheveux noirs se répandirent sur ses épaules.

— C'est toujours dur après, murmura-t-elle. Tout cela est fou. Ce pays est devenu fou.

Malko aussi avait tué un homme. Mais cela s'était passé si vite, d'une façon si confuse, qu'il n'en avait pas encore pris conscience. La voix de Dina se brisa, son regard s'humecta et demeura accroché à celui de Malko.

Appuyée le dos à la fenêtre, elle était immobile comme une statue, à l'exception de son regard, extraordinairement vivant, magnétique, qui ne quittait plus Malko. L'alcool les avait plongés dans une espèce de transe euphorique, les avait coupés de l'horreur qu'ils venaient de vivre. Dina ne bougea pas d'un millimètre tandis que Malko se rapprochait. Il arriva si près qu'il pouvait sentir la chaleur du corps de la jeune sniper. Les yeux verts de Dina brillaient d'une lueur à la fois trouble et magnétique.

Lorsque Malko posa sa bouche sur la sienne, il eut l'impression d'avoir ouvert les vannes d'un volcan. Ils demeurèrent sans bouger d'interminables secondes presque sans respirer, puis les grandes mains d'homme de Dina se posèrent sur son dos, le serrant contre elle, et sa bouche s'anima pour un baiser profond et lent. Le bas de son corps pesait sur lui comme s'il s'était mué en plomb. D'ailleurs, bizarrement, elle s'affala sur place, comme attirée vers le bas, et ils se retrouvèrent allongés sur la moquette, collés comme des timbres. Dina ne s'écarta de Malko que pour l'aider à se débarrasser de ses vêtements, avec des gestes précis d'infirmière. Elle avait conservé sa tenue noire de rat d'hôtel, fermée du cou aux chevilles. Avec douceur, elle enjamba Malko et vint s'asseoir au centre de son corps. Le buste droit, les yeux fermés, elle commença un lent frottement d'avant en arrière, qui l'amena très vite au bord de l'extase. Elle appuyait de toutes ses forces, emprisonnant le sexe tendu de Malko entre les grandes lèvres du sien. C'était à la fois frustrant et exquis. Le nylon noir qui les

séparait ajoutait encore à leur excitation. Faute de mieux, il se mit à lui pétrir les seins, ce qui lui arracha un gémissement ravi. Puis sa chevauchée s'accéléra, et c'est Malko qui supplia :

— Arrête ! Arrête ! Tu vas...

Trop tard. Un cri rauque, plusieurs brèves saccades, une sensation de brûlure humide, et Dina s'effondra sur lui, au moment où il explosait sans pouvoir se retenir davantage. Il sentait les battements de cœur désordonnés de Dina contre sa poitrine. Elle murmura contre son oreille :

— Tu ne m'en veux pas ? Je ne peux plus faire l'amour normalement.

Il lui caressa le dos, à la fois frustré et apaisé. L'amour dans un climat de guerre, c'était toujours quelque chose de différent. Un moment à part, où chaque individu réagissait comme il pouvait face à la violence environnante. Dina avait 27 ans et elle venait de tuer un homme...

Peu à peu, Malko sentit les muscles noués de la jeune femme se détendre. Sa respiration changea de rythme. Elle dormait.

Dina examinait, les sourcils froncés, le fusil récupéré dans la tour Unis. Ils avaient dormi à même le plancher jusqu'aux premières rafales de mitrailleuse lourde, qui les avaient réveillés, vers 6 heures du matin. Après une douche, Dina avait revêtu à nouveau sa tenue de sniper. Le ciel était d'un bleu immaculé, la tour Unis ne brûlait plus, et l'affrontement de la veille semblait soudain irréel.

— Qu'a ce fusil de particulier ? interrogea Malko.

— Ce n'est pas une arme courante, répondit Dina. Normalement, les snipers utilisent des pushkas 1976, fabriqués ici, des copies du dragonov, russe, en 7,62. Mais ce fusil est un heckler-koch, allemand, calibre 7,92. Une arme très récente, dont il n'y a que quelques exemplaires à Sarajevo.

— Vous avez gardé le badge qu'il portait ?

— Oui.

Malko alla fouiller dans la poche de son gilet pare-balles et le récupéra. La photo plastifiée représentait un jeune homme blond au visage poupin. Il s'appelait Amin Dji. Le badge était surmonté d'une inscription en lettres rouges : Specifalna Policija.

— C'est ce que je pensais. Cet homme travaillait pour Dragan Vikic, conclut Dina. Les gens de la police spéciale sont les seuls à utiliser ces H-K, qu'ils ont achetés directement aux Allemands.

— Ce qui signifie ?

— La présidence a mis votre tête à prix. Dragan Vikic n'est pas un voyou, ni un chef de bande incontrôlé. Il lui a fallu un ordre venu du plus haut niveau. Sinon, il n'aurait pas distrait de sa mission un sniper comme cet Amin Dji, dont il a le plus grand besoin ailleurs.

CHAPITRE XII

Malko regarda pensivement l'arme qui avait failli le tuer. La découverte de Dina ne faisait que confirmer ce qu'il savait déjà, de façon plus floue. Quelqu'un, à la présidence bosniaque, travaillait la main dans la main avec les Iraniens. Seulement, pour la première fois, il avait une piste, un nom. Etant donné la tournure des événements, il devenait impératif d'éliminer ce danger potentiel avant son rendez-vous final avec Celo. Ceux qui tiraient les ficelles des tueurs n'allaient pas renoncer.

— Vous connaissez Dragan Vikic ? demanda-t-il.

— Un peu. Mais il ne parlera pas. Surtout à moi. C'est un homme très secret, très prudent. Il n'aime pas beaucoup la brigade de Djevad. Il a toujours essayé de la prendre sous son contrôle. Si vous allez le voir, il niera toute implication dans cette histoire.

Cela semblait évident. Dina prit les deux fusils et se tourna vers Malko.

— Je peux emporter la bouteille ? C'est introuvable en dehors du Holiday Inn.

Malko lui tendit la bouteille de Cointreau aux trois quarts vide.

— Je regrette de n'avoir rien de plus à vous offrir, dit-il.

— C'est parfait, assura la jeune femme.

— Je rendrai compte au kapetan Farahdin. Peut-être que je serai de nouveau assignée à votre protection.

Malko ne pouvait quand même pas vivre en permanence protégé par une contre-sniper. Or, il avait encore plusieurs jours à passer à Sarajevo. Impossible de bouger du Holiday Inn puisque c'était le seul endroit où Celo pouvait le joindre. Il était là comme une chèvre attachée à son piquet.

— Au revoir, fit Dina d'une voix douce.

Ses lèvres se posèrent sur celles de Malko avec douceur.

— Nous pourrions nous revoir. Sans fusil, suggéra Malko.

La jeune femme secoua la tête.

— Impossible. Je n'ai pas le droit de vous dire où j'habite. Nous, les snipers, nous devons nous méfier de tout. Les Serbes envoient parfois des tueurs mêlés à des réfugiés pour nous liquider. C'est arrivé à un de mes amis. Il avait rencontré une fille superbe, réfugiée de Paie, qui squattait un appartement de Novi Grad. Il a dîné chez elle un soir,

puis il est resté, parce qu'il n'avait pas de voiture. On l'a retrouvé le lendemain matin, éborgné, les yeux crevés. Quant à la fille, on ne l'a jamais revue.

— Mais je ne suis pas serbe ! protesta Malko.

— Bien sûr, reconnut Dina, mais je n'ai pas le droit de transgresser cette règle. Pensez à moi et good luck.

Aucune ironie dans sa voix. Elle sortit, refermant doucement la porte derrière elle. Un fantôme.

Malko changea le chargeur de son M1911 et descendit à son tour. Il était temps de penser à la contre-offensive.

— My friend ! Quelle bonne surprise !

Arif Merlin, lisse comme une gravure de mode, semblait d'excellente humeur. Une bouteille de Gaston de Lagrange XO était posée sur la table basse devant lui, et il réchauffait un verre ballon dans ses doigts, plein de cognac ambré.

Un bruit saccadé et sourd venant de l'arrière de la villa intrigua Malko. Jusqu'à ce qu'une porte ouverte lui apporte l'explication. Plusieurs dizaines de femmes étaient penchées sur des machines à coudre, fabriquant des uniformes pour la nouvelle armée bosniaque.

On apporta deux cafés, délicieux, avec du sucre à volonté. Malko, écœuré par l'immonde breuvage qu'on servait sous ce nom au Holiday Inn, se jeta dessus, observé malicieusement par son hôte, qui jouait avec un holster en peau de python.

— Les choses vont comme vous voulez pour vous ? demanda Arif Merlin, très sibyllin.

— Et vous ? interrogea Malko.

— Moi, ça va bien ! On a reçu un obus de mortier, hier, mais il est tombé derrière, dans le jardin. Par contre j'ai pu faire enfin venir mes caisses de Split. Ça m'a coûté 20 % de plus, que j'ai donnés aux Serbes d'Ildiza. Mais je les ai. Venez voir.

Il entraîna Malko jusqu'à un appartement où ils découvrirent tout un salon Art-Déco, signé Claude Dalle, encore sous ses plastiques. Des canapés, une table basse, des fauteuils et une grande console.

— J'attendrai la fin de la guerre pour les mettre dans mon salon, fit Arif Merlin. J'ai reçu aussi des munitions par la montagne. Pour mon ami Dragan Vikić.

Le ciel venait à l'aide de Malko.

— Tiens ! Justement, dit-il, j'aurais un renseignement à lui demander. C'est possible, de le voir ?

L'autre lui jeta un regard aigu.

— J'ai rendez-vous avec lui à 7 heures à son bureau. Vous voulez venir ?

— Si cela ne vous dérange pas...

— Les amis de Mike Burns sont mes amis. En plus vous verrez, c'est un homme très sympathique, un Croate qui a épousé notre cause. Vous avez un service à lui demander ?

— Un petit.

— Il vous le rendra sûrement... Retrouvons-nous sur le parking de la présidence dix minutes avant. OK ?

— OK.

Il tombait des cordes depuis 3 heures de l'après-midi, et on n'y voyait goutte. Malko, garé sur le terre-plein de la présidence, était obligé de laisser les essuie-glaces de sa voiture en route pour ne pas être totalement aveuglé. A 7 heures moins 10, il aperçut la Mercedes d'Arif Merlin.

— Montez vite, lança le Bosniaque.

Au bruit que fit la portière en se refermant, Malko devina que le véhicule était blindé. Confirmation : on ne percevait aucun des bruits de l'extérieur. Un MP 5 était coincé entre les deux sièges.

Ils montèrent le long de Veliki Park, tournant ensuite à droite dans la rue Mustafe-Golubica, qui longeait le jardin public.

Arif Merlin stoppa vingt mètres plus loin. La pluie redoublait, et ils coururent jusqu'à un passage, improvisé le long d'un immeuble grâce à des sacs de sable et des planches. Deux plaques d'acier posées en biais devant l'entrée étaient censées protéger des obus de mortier.

Des hommes en tenue de combat, casqués, attendaient sous la pluie. Malko aperçut les cônes cylindriques vert olive de fusées antichars Sager avant de pénétrer dans le hall. Deux snipers équipés de fusils à lunette et de jumelles de nuit piétinaient dans un coin du hall. Arif Merlin montra un badge aux sentinelles, et ils empruntèrent un couloir mal éclairé, pour gagner une petite pièce, occupée par une secrétaire brune au visage avenant. Plusieurs fleurs de lis en or étaient accrochées sur son pull noir, sans doute pour souligner les formes harmonieuses de sa poitrine. Quand elle se leva, Malko découvrit une mini, guère plus haute qu'une ceinture, et des cuissardes. La secrétaire les accompagna jusqu'au bureau voisin.

Dragan Vikic faisait peur. Sa tête ronde, aux cheveux ras, était directement vissée sur un torse de bûcheron, d'où sortaient deux bras énormes. Une grosse gourmette s'enfonçait dans la chair de son poignet gauche. Le monstre se leva. Il devait mesurer un mètre quatre-vingt-dix. Chris et Milton auraient été jaloux !

Un MP 5 était posé sur la table basse, la crosse d'un énorme pistolet émergeait d'un holster, à sa ceinture, et l'unique fenêtre était obstruée par des sacs de sable. Une ampoule nue, au bout d'un fil accroché au

montant de la porte, diffusait une lumière jaunâtre. Dragan Vikic étreignit longuement Arif Merlin et serra chaleureusement la main de Malko. Visiblement, les deux hommes étaient dans les meilleurs termes. On apporta l'éternel sok, et Merlin se lança dans un panégyrique de Malko, qu'il présenta comme l'envoyé spécial de la CIA à Sarajevo.

Le chef de la police spéciale l'écoutait, un vague sourire aux lèvres, ses yeux noirs sans cesse en mouvement, jouant avec sa fourchette. Il devait pouvoir arracher la tête d'un homme sans effort.

— Bienvenue à Sarajevo ! finit-il par dire en allemand. Je suis heureux que la CIA s'intéresse à nous. Le monde nous abandonne.

Arif Merlin approuva vigoureusement, et Malko assura le chef de la police spéciale que l'univers entier avait les yeux fixés sur Sarajevo.

Dragan Vikic l'écouta poliment, puis demanda

— Mon ami Arif m'a dit que vous attendiez de moi un petit service. De quoi s'agit-il ?

Malko arbora son sourire le plus innocent pour annoncer, d'un ton posé

— J'ai été victime, hier soir, d'une tentative d'assassinat. Un sniper.

Le chef de la police spéciale l'interrompit, avec un sourire triste.

— Vous n'êtes pas le seul, hélas ! Tous les habitants de Sarajevo sont la cible des snipers tchetniks. Je suis désolé qu'ils s'en soient pris à vous.

Arif Merlin hocha la tête, comme pour compatir. Impassible, Malko continua.

— Il ne s'agissait pas d'un sniper serbe ! C'était un bosniaque, et, qui plus est, appartenant à votre unité.

Il n'avait pas cessé de sourire, mais l'atmosphère se tendit brutalement. Arif Merlin faillit passer sous la table et décocha à Malko un regard meurtrier. Dragan Vikic demeura silencieux quelques instants, puis il sourit froidement.

— Qui vous a fait croire cette énormité ? Nous ne tirons pas sur les gens de notre camp. Nous ne sommes pas fous. Tous mes snipers sont sur les premières lignes pour essayer de tuer des tchetniks. Il ne faut pas vous laisser raconter n'importe quoi. Il y a tant de rumeurs à Sarajevo... D'abord, conclut-il avec fierté, si un de mes snipers avait reçu l'ordre de vous tuer, vous ne seriez pas là !

Sa sortie avait détendu l'atmosphère, et Arif Merlin se tourna vers Malko.

— Vous auriez dû me parler de cela ! reprocha-t-il. Je vous aurais conseillé de ne pas ennuyer Dragan avec cette histoire.

Sans se démonter, Malko enchaîna.

— Avez-vous, parmi vos snipers, un homme du nom d'Amin Dji ?

Cette fois, les petits yeux noirs de Dragan Vikic se figèrent. Il cessa de

jouer avec sa gourmante et finit par dire, de mauvaise grâce :

— Oui, je crois. Pourquoi ?

Sans répondre, Malko sortit le badge du sniper mort de sa poche et le montra de loin à Dragan Vikic.

— Voilà son badge, dit-il. Vous le reconnaissez ?

Cette fois, le chef de la police spéciale n'éclata pas de rire. Ses traits se figèrent, et Malko se demanda soudain s'il n'avait pas commis une imprudence. Dragan Vikic pouvait le liquider sur-le-champ. Finalement, la tirade sur la CIA avait peut-être été utile. Arif Merlin fixait alternativement les deux hommes, souhaitant visiblement disparaître sous terre. Dragan Vikic tendit un bras gros comme un jambon et lança, d'une voix presque menaçante :

— Donnez-moi cela.

Malko posa le badge sur le bureau, et le chef de la police spéciale s'en empara, l'examinant attentivement, le retournant dans tous les sens. Au point où il en était, Malko se dit qu'il ne risquait rien de plus à enfoncer le clou.

— C'est un badge de chez vous ?

Dragan Vikic reposa le badge sur son bureau et fixa Malko.

— Oui. Où l'avez-vous trouvé ?

Cela devenait délicat. Hors de question de mettre Dina, la jeune sniper, dans le coup.

— Je ne peux pas vous répondre pour le moment.

— Où se trouve l'homme qui portait ce badge ?

— Dans la tour Unis nord, fit Malko, au douzième étage. Mort.

— C'est vous qui l'avez tué ?

— Absolument pas. C'est lui qui était censé me tuer. Alors, de deux choses, l'une : ou vous étiez au courant ou cela s'est fait derrière votre dos. Je ne suis pas un ennemi de la Bosnie, bien au contraire, et je m'attendais à être bien accueilli. Ce n'est pas le cas.

Dragan Vikic l'écoutait, le visage fermé. Il se leva soudain sans un mot, contourna son bureau, et Malko crut qu'il allait le prendre à la gorge. Mais il se dirigea vers la porte et sortit. Sans un mot.

Aussitôt, Arif Merlin explosa.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Dragan est très puissant. Il peut vous faire incarcérer dans la prison du ministère de la Justice sous l'inculpation d'espionnage au profit des Serbes. Ou pire. Nous sommes en guerre. Des gens meurent tous les jours...

Il semblait sincèrement effrayé, et Malko prit le taureau par les cornes.

— Ecoutez, répliqua-t-il d'une voix cinglante. Vous savez qui je suis. S'il m'arrive quelque chose, c'est à la CIA qu'on s'attaque. Vous êtes mon contact ici ; vous devez donc me défendre.

— Mais qu'est-ce que je peux faire ? s'insurgea Arif Merlin. Dragan est un des hommes les plus puissants de Sarajevo. Vous êtes sûr de ce que

vous avancez ?

— Absolument. Dites-moi quelque chose... Pensez-vous Dragan Vikic capable d'ordonner un meurtre de son propre chef pour toucher de l'argent ?

— Sûrement pas ; c'est un homme honnête.

— Croyez-vous qu'un de ses subordonnés ait pu le faire sans lui en parler ?

Arif Merlin hésita à peine.

— Cela me paraît impossible. Il y a très peu de sniper et ils travaillent jour et nuit. Personne n'aurait pris le risque de mentir à Dragan. Ce serait une balle dans la tête. Ils reçoivent chaque soir leur affectation.

— Donc, quelqu'un lui a donné l'ordre de me liquider. Qui cela peut-il être ? Un militaire ? Un civil ?

— Il n'obéit qu'à la présidence.

Quelques secondes de silence, puis Malko décida de frapper un grand coup.

— Arif, dit-il, allez récupérer Dragan Vikic. Dites-lui que j'ai besoin de sa collaboration. Secrète, bien entendu. Que je suis ici en mission pour la CIA draps l'intérêt de la Bosnie et que, s'il m'arrivait chose, cela aurait des conséquences catastrophiques pour Sarajevo.

— Qu'attendez-vous de lui ?

— Le nom de celui qui veut ma peau.

— Et s'il refuse ?

— Nous sommes dans la merde.

Arif Merlin sortit de la pièce comme une fusée.

Malko, à tout hasard, se rapprocha du MP 5 et de ses deux chargeurs scotchés, posés sur la table basse. Si les choses se gâtaient, le premier objectif était de sortir vivant de ce bureau.

Dragan Vikic réapparut un quart d'heure plus tard, Arif Merlin sur les talons. Il reprit place à son bureau, le visage impassible. Arif Merlin ne semblait plus avoir qu'un seul intérêt dans la vie : la pointe de ses chaussures. Le chef de la police spéciale alluma une cigarette et fixa Malko.

— Je viens de procéder à une enquête rapide, annonça-t-il. Rien de ce que vous prétendez n'est exact.

— Vous en êtes certain ?

— Absolument. Vous avez été manipulé. Le badge que vous m'avez montré appartient en effet à un de mes hommes. Ce dernier a été tué lors d'un bombardement serbe, et son badge a dû être récupéré par quelqu'un, qui vous a raconté n'importe quoi... On a bien dit, il y a quelques jours, que j'avais été blessé et que je me trouvais à l'hôpital Kosevo...

Son regard n'exprimait absolument rien, et, tout en parlant, il s'était mis à griffonner.

— Vous ne pouvez rien me dire d'autre ? insista Malko,

— Rien. Si vous suspectez quelqu'un de vous vouloir du mal, adressez-vous à un poste de la milicija. En dépit des événements, nous continuons à faire régner l'ordre dans la ville.

Il se leva et tendit une carte de visite à Malko, avec un sourire retrouvé.

— Voici ma carte. Si vous avez besoin de moi...

Malko sortit du bureau après avoir empoché la carte, suivi d'Arif Merlin. Il pleuvait toujours à verse. Amèrement, Malko fit remarquer au marchand d'armes :

— Vous n'avez pas eu beaucoup de succès.

— Mais si, affirma Arif Merlin. Regardez la carte qu'il vous a remise.

Malko plongea la main dans sa poche et examina la carte à la lueur de sa mini torche. Il y avait un nom écrit en lettres capitales : SEFER MILOS.

— Qu'est-ce que c'est ? interrogea-t-il.

Arif Merlin se tenait à bonne distance, comme si la carte avait été un scorpion.

— Dragan m'a dit qu'il allait noter le nom de l'homme qui lui a donné l'ordre de vous tuer. Il a tenu parole.

— Mais pourquoi ne pas me l'avoir dit ?

— Les micros. Tout le monde écoute tout le monde. Et Dragan est particulièrement écouté. Il m'a dit qu'il regrettait, qu'il ne savait pas que vous étiez avec la CIA. Ce n'est pas l'histoire qu'on lui a racontée. Il est déjà arrivé en ville des aventuriers dangereux.

— Vous connaissez ce...

Arif Merlin poussa un cri d'effroi.

— Je ne veux pas savoir de qui il s'agit ! C'est trop dangereux ! Dragan ne me l'a même pas dit. Vous avez l'information, servez-vous-en.

Ils regagnèrent la voiture en courant, Merlin, de plus en plus nerveux. Finalement, il dit à Malko :

— Je vous raccompagne au Holiday Inn et je reviens ici. J'ai des choses à voir avec lui.

Ils foncèrent à toute vitesse dans les rues noires et désertiques, et Malko se retrouva dans le hall du Holiday Inn, toujours aussi sinistre. Plusieurs journalistes se trouvaient au bar, en compagnie de leurs interprètes. Malko avisa une de celles-ci, qu'il connaissait un peu, et la prit à l'écart.

— Connaissez-vous un certain Sefer Milos ? demanda-t-il.

La Bosnienne réfléchit quelques instants avant de dire :

— Oui ; j'en connais un. Il travaille à la présidence. C'est un des conseillers politiques du président Izetbegovic. Vous souhaitez le rencontrer ?

— Eventuellement.

— C'est facile, affirma la fille. Je vais téléphoner.

La perspective de gagner quelques marks la rendait subitement très efficace. Elle se rua à la réception, où se trouvaient les téléphones rouges avec lesquels on pouvait appeler l'extérieur. Heureusement, elle ne connaissait pas le nom de Malko. Quelques minutes plus tard, elle était de retour, radieuse.

— Il est parti, mais il sera là demain matin. Sa secrétaire m'a dit que vous deviez venir à 10 heures ; il a des rendez-vous toute la journée. Il parle très bien anglais, allemand et français, ajouta-t-elle avec une pointe de regret.

— Merci, dit Malko.

Il avait hâte de voir la tête de l'homme qui s'acharnait à vouloir le tuer.

Vieux bâtiment datant des Habsbourg, situé au début de Marsala-Tita, la présidence de l'Etat bosnienne avait encore une certaine allure en dépit des nombreuses feuilles de plastique remplaçant les vitres. On y entra comme dans un moulin avec le badge Forpronu. Malko demanda simplement à l'huissier quel couloir il fallait prendre et monta les deux étages.

Les plafonds démesurément hauts donnaient à l'ensemble un faux air de château de Marienbad. Au fond du couloir, il trouva une secrétaire désœuvrée, à qui il demanda le bureau de Sefer Milos.

— C'est le troisième sur la gauche, dit-elle. Il y a quelqu'un en ce moment. Attendez dans le couloir ; il n'y a plus personne à son secrétariat.

Malko trouva le bureau en question, s'assit dans un fauteuil au velours rouge défraîchi et prit son mal en patience. La présidence semblait déserte. Il leva la tête en entendant un bruit de porte. Celle où était inscrit le nom de Sellar Milos. Elle s'ouvrit sur deux hommes. L'un en costume-cravate avec des lunettes et des cheveux ébouriffés, l'autre en tenue de combat, pistolet à la ceinture. Ce dernier était reconnaissable entre mille, grâce à une magnifique barbe orange.

CHAPITRE XIII

Malko en resta saisi. Les deux hommes, visiblement préoccupés, n'avaient pas regardé dans sa direction. Sefer Milos raccompagna son visiteur jusqu'au coude du couloir. Instinctivement, Malko se leva et les suivit. L'homme à la barbe orange répondait exactement au signalement d'Iradj Tourabi. La connexion entre Sefer Milos, l'homme qui tentait d'éliminer Malko, et l'Iranien qui avait assassiné Djevad Finci était maintenant établie.

Les deux hommes se séparèrent au bout du couloir, et Sefer Milos revint sur ses pas, l'air absorbé. Il ne prêta aucune attention à Malko lorsque ce dernier le croisa.

L'homme à la barbe orange était arrivé au palier lorsque Malko le rejoignit. Ce dernier ralentit. Il l'avait suivi à l'instinct et hésitait encore sur la conduite à tenir.

Le plus urgent lui parut de suivre l'Iranien, si c'était possible. Sefer Milos ne s'envolerait pas. Iradj Tourabi descendit d'un pas rapide l'escalier monumental et disparut à l'extérieur. Lorsque Malko sortit à son tour, il aperçut une Audi 80 grise qui manœuvrait pour sortir du parking, et n'eut que le temps de sauter dans son Opel. L'Iranien s'engagea dans Kranjcevic, filant vers l'ouest. Arrivé au bout, il tourna à gauche, dans une voie longeant la tour d'Energoinvest, en grande partie détruite, se gara le long d'un mur et partit à pied en direction de la rivière.

Malko, après avoir abrité l'Opel au pied d'un entrepôt aplati par les obus et pris son MGV 176, s'engagea dans le no mans land. Dans n'importe quelle ville du monde un homme en gilet pare-balles, pistolet-mitrailleur à la main, aurait attiré l'attention. A Sarajevo, c'était un spectacle absolument banal. De plus, la zone qu'il traversait était vide. Les Serbes s'obstinant à bombarder régulièrement le complexe Energoinvest, toutes les constructions alentour étaient détruites.

Devant lui, le barbu progressait "par bonds", sans se retourner. Le danger ne pouvait venir que de devant, des immeubles de Gorbavica, où étaient embusqués les snipers serbes. A cette heure matinale, c'était encore le calme.

Iradj Tourabi franchit ce qui avait été une rue, contourna les ruines d'une banque, s'arrêta dans un petit parc en bordure de "Sniper's

Alley”, et s'accroupit au pied d'un arbre. Malko, lui, trouva un abri dans les ruines de la banque. Il se demandait ce que l'iranien venait faire dans ce coin pourri. De l'autre côté de “Sniper's Alley” se trouvaient les ruines de l'hôtel Bristol.

Vingt minutes s'écoulèrent. Iradj Tourabi ne bougeait pas, fumant tranquillement au pied de son arbre. A part quelques rafales lointaines, le silence était absolu. Malko réalisa que, si l'iranien faisait brutalement demi-tour, il risquait de l'apercevoir. De toute façon, Malko était obligé de revenir sur ses pas pour regagner sa voiture. Il se faufila donc au milieu des ruines, parvenant au bord de “Sniper's Alley”, dans une zone protégée des snipers par un grand immeuble, laissant en retrait Iradj Tourabi, sur sa gauche. Tout allait bien tant que ce dernier était derrière son arbre, mais, dès qu'il bougerait, il le repèrerait à nouveau.

En face de Malko, la chaussée déserte était semée de débris métalliques et d'excavations, creusées par les obus de mortier. Le Bristol n'était plus qu'un amas de gravats avec quelques pans de mur. Soudain, tandis qu'il observait l'hôtel, il vit surgir, de la rue Josipa-Sigmunda, perpendiculaire à “Sniper's Alley”, un groupe hétéroclite. Une vingtaine d'hommes, de femmes et d'enfants, encombrés de baluchons, mal vêtus, hagards, certains d'entre eux squelettiques. Des cameramen filmaient les plus spectaculaires d'entre eux. Des musulmans refoulés d'une zone serbe.

Malko se souvint que ces convois passaient d'habitude par le pont Vrbanijski. Mais que venait faire ici Iradj Tourabi ?

Malko observait le groupe en train de se disperser. Il remarqua un homme jeune en blouson et jean, pas rasé, costaud, avec un sac à dos. Celui-ci traversa en courant “Sniper's Alley”, accompagné d'un autre homme, que Malko prit d'abord pour un journaliste. Son visage lui était vaguement familier. Au moment où il plongeait dans le petit parc où attendait Iradj Tourabi, Malko réalisa où il l'avait croisé.

C'était l'homme qui déjeunait à la table voisine de la sienne à l'Intercontinental de Zagreb, Moshen Hamari, le responsable des services de renseignement iraniens en ex-Yougoslavie.

D'un coup, tout s'éclaircit. Dès le départ, sa mission avait été “pénétrée”. Moshen Hamari avait dû partir sur les talons de Malko, ou peut-être même arriver avant lui à Sarajevo. C'était lui, le chaînon manquant qui expliquait comment Malko avait pu être victime de deux tentatives de meurtre. David Bruce avait sous-estimé les Iraniens. Ceux-ci avaient sûrement pris Malko en filature dès son départ de Zagreb, pour connaître sa mission en Yougoslavie. Sa rencontre avec Soko, à Kiseljak, les avait édifiés : il venait bien pour tenter de récupérer les Stingers. Moshen Hamari avait très bien pu s'installer au Holiday Inn à l'insu de Malko. Dès 5 heures, on n'y voyait plus goutte

dans l'hôtel, et il suffisait d'éviter la salle à manger et le bar du lobby pour ne pas se faire repérer.

Il battit vivement en retraite quand il aperçut Moshen Hamari et son compagnon en train de se joindre à Iradj Tourabi. Les trois hommes discutèrent quelques instants puis repartirent vers la tour Energoinvest, zigzaguant entre les ruines.

Malko resta sur leurs talons. Ils parcoururent trois cent mètres environ au milieu des bâtiments industriels détruits et s'arrêtèrent. Bien sûr, Malko était trop loin pour entendre ce qu'ils se disaient. De plus, ils se séparèrent très vite, le barbu retournant vers sa voiture, les deux autres filant en biais vers la rue Krusevacka. Malko n'hésita pas, suivant les deux hommes.

Il avait parcouru vingt mètres quand un sifflement bref lui vrilla les tympans, suivi aussitôt d'une explosion toute proche : un obus de mortier à vingt mètres de lui, tombé, heureusement, au milieu d'un entrepôt. Iradj Tourabi se retourna, probablement inquiet pour ses deux amis, et son regard tomba sur Malko.

Son réflexe fut quasi immédiat. Dégainant son pistolet, il vida son chargeur dans sa direction. Malko plongea derrière la carcasse d'une voiture. A cette distance, il aurait fallu qu'Allah en personne guidât la main de l'iranien ! Ce dernier se mit à courir dans la direction où avaient disparu les deux autres.

Malko avait très peu de temps pour réagir. Des visions s'entrechoquèrent dans sa tête : Soko, castré, sur son lit d'hôpital, les enfants jetés dans la bétonnière, le visage poupin d'Amin Dji, le jeune Bosniaque.

Il épaula son MGv, visa l'iranien et appuya sur la détente. Il eut l'impression qu'on lui martelait l'épaule à toute vitesse et qu'une scie électrique s'était déclenchée à l'intérieur de sa tête. Cela dura trois secondes environ, puis la culasse claqua à vide. Il baissa son arme. Iradj Tourabi avait disparu ! Malko crut d'abord qu'il avait pu s'échapper, puis il aperçut des débris humains informes, des lambeaux de tenue de combat et une sorte de chiffon orange accroché à un pan de mur – tout ce qui restait de la barbe d'Iradj Tourabi.

Malko n'éprouvait aucun remords, aucun regret. En quelques occasions au cours de sa carrière à la CIA, il avait tué en ayant la conviction de faire œuvre utile. Un homme capable d'ordonner qu'on jette des enfants vivants dans une bétonnière ne méritait aucune pitié.

Il attendit quelques instants, mais les deux amis de Tourabi ne réapparurent pas. Les détonations étaient monnaie courante à Sarajevo. Il courut jusqu'à sa voiture et repartit en direction de l'hôtel. Pourvu que Moshen Hamari ne se fût pas perdu dans la nature.

Assis au fond d'un des boxes, derrière le bar, Malko rongea son frein. Il était là depuis presque une heure, et les deux hommes ne s'étaient pas montrés.

Il se leva pour aller prendre sa clé à la réception et fit précipitamment demi-tour. La tête de Moshen Hamari venait d'apparaître en haut de l'escalier en colimaçon. Son compagnon suivit. Les deux hommes se dirigèrent vers le desk. La préposée tendit une clé à Hamari. Il habitait donc bien l'hôtel. Courte discussion. Il y eut une seconde clé, pour le nouvel arrivant. Les deux hommes se dirigèrent ensuite vers un des escaliers. Malko se déplaça afin de pouvoir surveiller les coursives. Les deux hommes émergèrent au cinquième et tournèrent à gauche. Le nouveau venu s'arrêta le premier, suivi de Moshen Hamari. Malko grimpa rapidement jusqu'au premier étage afin de vérifier à quels numéros correspondaient les deux chambres. Ce fut facile : 128 et 134, donc 528 et 534. Il redescendit et fonda au desk, expliquant à l'employée

— Je cherche un journaliste qui doit être ici. Vous pouvez me montrer la liste des clients ?

Sans se faire prier, elle posa devant Malko la liste demandée. L'occupant du 534 était enregistré sous le nom de Dimitriou Stefanis. L'homme des services de renseignement de Téhéran utilisait un faux passeport grec, plus adéquat pour franchir les check points serbes qu'un passeport iranien ! Sous sa véritable identité, il se serait probablement fait égorger.

L'occupant du 528 s'appelait Amin Dravin, un nom bosniaque ; mais cela ne voulait rien dire.

Qui était le nouveau venu et que venait-il faire au Holiday Inn ? Malko se dit que le kapetan Farahdin pourrait peut-être l'éclairer. Lui, de son côté, pouvait maintenant lui dire qui était derrière les tentatives d'élimination dont il avait été l'objet.

Une agitation fébrile régnait au QG du kapetan Farahdin. Malko dut attendre un bon moment avant que le Bosniaque en eût fini avec ses coups de fil et les messagers qui se succédaient.

— Vous avez du nouveau ? demanda Farahdin. Dina m'a fait un rapport complet... J'ai eu raison de vous l'envoyer.

— Je vous en remercie, dit Malko. Et je sais, maintenant, qui m'en veut, à la présidence.

Il fit un récit rapide de sa visite à Dragan Vikic. Farahdin l'écoutait en jouant avec un crayon.

— Cela recoupe ce que je pensais, conclut-il. Vous avez des gens très puissants contre vous. On m'a averti indirectement de ne pas me mêler de cela. Je suis obligé d'en tenir compte.

— Vous me laissez tomber ?

Farahdin le rassura d'un geste apaisant.

— Non. J'espère que nous aurons bientôt des nouvelles de Celo. Mais je ne peux plus intervenir dans votre protection.

— Ça tombe mal, fit Malko.

Il n'eut pas le temps de développer. Les téléphones recommençaient à sonner. Il comprit que les Serbes attaquaient du côté de Stup, en essayant de faire passer des chars, tandis que l'artillerie croate, censée aider les Bosniaques, demeurait l'arme au pied.

Farahdin put enfin écouter la fin du récit de Malko, mentionnant l'arrivée du nouveau venu.

— Cela ne m'étonne pas trop, conclut le kapetan. Il doit s'agir d'un membre d'une brigade sandjaki qui s'est mêlé à des réfugiés afin de pouvoir entrer à Sarajevo. Il faut redoubler de vigilance. Dès que j'aurai des nouvelles de Celo, je vous préviendrai.

Visiblement, il avait hâte de retourner à ses problèmes, et Malko prit congé. Comme il avait garé sa voiture en haut de la rue, il se retrouva tout près du SOS Bar et décida d'aller y faire un tour. Quelques instants de détente ne lui feraient pas de mal.

Husseïna, plus provocante que jamais, moulée dans une robe rouge pompier, était attablée avec d'horribles voyous. Malko aperçut, parmi eux, James, l'Américano-Bosniaque. La jeune femme adressa un signe joyeux à Malko pour qu'il les rejoigne à leur table. Comme il ne bougeait pas, elle vint le chercher, balançant sa croupe sous le nez des affreux qui l'entouraient pour mieux les faire saliver. Sa bouche semblait laquée tant elle brillait d'un rouge agressif. Comme si cela ne suffisait pas, elle lança, d'une voix rauque à souhait

— Priniat Vanna hôtel ? [22]

— Quand tu voudras, dit Malko, amusé.

Les affreux l'avaient à peine salué, mais James débordait de gentillesse. Il posa d'autorité un cognac devant Malko et leva son verre.

— A la victoire !

Laquelle ? Ça, c'était un mystère...

Malko trempa par politesse ses lèvres dans le sien. Cela tenait du détergent et de l'alcool à brûler. Visiblement, le Gaston de Lagrange ne faisait pas partie du paquetage bosniaque. James avait vidé son verre d'un trait, l'estomac probablement doublé de Kevlar. Il se pencha vers Malko, affectueux comme un jeune chiot, et dit sur le ton de la confiance dans son anglais à l'accent yankee.

— Vous savez, l'autre jour, quand je vous ai rencontré pour la première fois, je ne savais pas que vous étiez un copain de Djevad.

— Et alors ? demanda Malko froidement et sur ses gardes.
James plongeait la tête dans son verre de cognac vide et bredouilla, presque inaudible :

— Je sais que j'ai fait une connerie.

— Ah bon ? commenta Malko, comment ça ?

James lui jeta un regard en coin et lança d'une voix plus énergique :

— Si je retrouve ce salaud de Raha, je lui fous une balle dans la tête. Ce fils de pute a disparu.

— Pourquoi Raha ? demanda Malko, qui commençait à s'intéresser à cette confession spontanée.

— Je sais ce qui s'est passé, enchaina James. Farahdin m'a convoqué. Il m'a dit que, la prochaine fois que je faisais une connerie de cette espèce, il me pendait dans sa cave. Faut pas m'en vouloir. Quand Raha m'a offert du blé pour le numéro de votre chambre, je croyais que c'était juste pour vous piquer du fric. Pas pour...

Il laissa sa phrase en suspens, et Malko dit, d'une voix glaciale :

— Vous savez ce qui est arrivé à Farida ?

Cette fois, James piqua carrément un fard.

— Oui, avoua-t-il d'une voix imperceptible. Je vous dis, je ne savais pas.

Devant cette inconscience débile, on était désarmé... Fébrilement, James se pencha à l'oreille de Malko.

— Si je peux faire quelque chose pour effacer cette connerie... Mais faudra le dire au kapetan, qu'il ne m'en veuille plus.

Ses yeux pétillaient de crapulerie. Avec son menton en galoche, ses longs cheveux blonds et ses traits émaciés, il avait vraiment l'air d'un Christ tourné voyou. Il se leva, remonta la ceinture de son pantalon de cuir noir pattes-d'éléphant, embrassa fraternellement Husseïna – avec, pourtant, un regard glauque vers la partie émergée de ses seins –, adressa un clin d'œil à Malko, quelques tapes aux animaux avoisinants, et s'éloigna d'une démarche chaloupée.

— Qui est-il vraiment ? demanda Malko à Husseïna.

Un des affreux répondit à sa place en allemand :

— Il est apparu un jour, au début du siècle, disant qu'il venait défendre Sarajevo, qu'il avait quitté son bar, à New York. On lui a donné une arme, et il a été très vite blessé à la jambe. Quand il est sorti de l'hôpital, il a commencé à traîner dans le quartier, escroquant les journalistes, et même les Bosniaques, en leur promettant de les faire sortir de la ville. Il fait un peu de marché noir, parasite les milices, donne un coup de main pour interroger un Serbe. Il racole des gens pour le théâtre populaire aussi. On le tolère parce qu'il est drôle, et les filles l'aiment bien parce qu'il a une grosse banane.

Un ange passa, rongé par la luxure.

— Je retourne à l'hôtel. A tout à l'heure, lança Malko en russe à

Husseïna.

— 6 heures pour bain, confirma la jeune femme.

Les coups de mortier lourd tombant du côté de l'hôpital français ébranlaient les murs du Holiday Inn, faisant vibrer dangereusement la dernière paroi vitrée restée intacte. Cela n'empêchait pas Ivan Sibirsk de tirer placidement sur son cigare. Le gros photographe russe semblait caparaçonné contre les aléas de l'existence par sa couche de graisse. Sa vie se partageait entre ses havanes et son scotch. Il avait croisé Malko dans le hall et l'avait invité à prendre un verre. Cela tombait bien : celui-ci voulait prévenir David Bruce de la présence à Sarajevo de Moshen Hamari.

Ivan Sibirsk consulta la feuille d'utilisation de l'Imarsat.

— Je ne peux pas vous prendre avant 8 heures, annonça-t-il. Les Espagnols ont retenu pour plus d'une heure. C'est ce que j'ai expliqué au Grec qui voulait téléphoner, lui aussi.

Malko dressa l'oreille.

— Quel Grec ?

— Celui du 534... Vous le connaissez ?

— Non, non.

Ivan poussa un gros soupir, avant d'écraser le mégot de son Coiba dans le cendrier.

— Il faut que j'y aille. Vous voulez que je vous fasse passer avant le Grec ? Je vais le voir maintenant.

— Non, non, dit Malko, c'est très bien comme ça. Il regarda le gros Russe s'éloigner. Ses idées commençaient à s'éclaircir. Les Iraniens n'étant pas parvenus à le liquider de l'extérieur de l'hôtel, ils allaient essayer de l'intérieur. C'était vraisemblablement le rôle dévolu à l'homme récupéré le matin même par Moshen Hamari. Or, dans cet hôtel, vu les circonstances, cela risquait d'être facile.

Comme il se levait, il aperçut deux silhouettes débouchant de l'escalier nord. Hamari et son copain.

Malko se dirigea vers l'escalier est, derrière le bar, et monta jusqu'au premier. Faisant le tour de la coursière, il prit position sur sa partie ouest, juste en face du bar, afin de surveiller les deux hommes, qui venaient de s'installer dans un box.

De son observatoire, il vit surgir, quelques minutes plus tard, Husseïna, un grand sac à la main. Elle fonça vers le bar et s'installa sur un tabouret, à trois mètres des deux Iraniens, toujours moulée dans sa robe rouge pompier. Ceux-ci en arrêtaient leur conversation, fascinés par cette bombe sexuelle surgie de nulle part.

Cela donna une idée à Malko.

Il remonta dans sa chambre et appela le bar au téléphone.

— Passez-moi la jeune femme blonde qui vient d'arriver, demanda-t-il à la barmaid.

Husseïna, dès qu'elle entendit sa voix, laissa libre cours à son émotion, dans son sabir serbo-russe.

— Maintenant beaucoup dangereux, beaucoup peur. Voiture cassée. Je prends bain maintenant ?

— Pas de problème, affirma Malko. Mais, avant, je voudrais que tu me rendes un petit service.

— Sto ? [23]

— Il y a deux hommes dans un box, derrière toi. Je voudrais que tu les allumes assez pour qu'ils ne bougent pas de là pendant un quart d'heure.

— Nié problem ! se rengorgea-t-elle. Même si hôtel en feu, ils ne bougent pas !

Sur ce plan, il pouvait lui faire confiance.

Il raccrocha, attendit cinq minutes et sortit de sa chambre, gagnant un endroit d'où il surplombait le bar. Husseïna n'avait pas perdu de temps. Elle était maintenant attablée dans le box de Moshen Hamari, les jambes croisées très haut, sulfureuse à souhait. Les Iraniens avaient l'air de deux gosses devant une vitrine de confiserie.

Satisfait, Malko se mit à la recherche des électriciens qui traînaient toujours dans les coursives, réparant des connexions qui n'arrêtaient pas de sauter. Il finit par en trouver deux au quatrième, en train de farfouiller dans un tableau d'alimentation.

— Je n'ai plus de courant dans ma chambre, annonça-t-il en allemand.

— Pas le temps, répondit l'un d'entre eux. Malko sortit un billet de dix marks.

— Je suis pressé, je dois travailler.

Ils ne comprenaient peut-être pas bien l'allemand, mais ils suivirent le billet, comme un chat suit de la valériane, jusqu'à la porte de la chambre 528, Malko fouilla ses poches et poussa une exclamation de dépit.

— Zut ! J'ai laissé ma clé en bas ! Vous avez un passe ?

Pour dix marks, ils auraient défoncé la porte à coups de pied. Mais, heureusement, ils avaient un passe. La porte à peine ouverte, le premier entra et appuya sur le commutateur. La lumière jaillit. Il se tourna vers Malko, étonné.

— Il y a de la lumière !

— Il n'y en avait pas tout à l'heure, affirma tranquillement Malko. Merci quand même.

Il leur donna les dix marks, et ils s'éloignèrent sans demander leur reste. Avec ça, ils pourraient s'acheter une douzaine d'œufs au marché noir. Malko, la porte à peine refermée, se lança dans une fouille en règle. Il découvrit un sac de toile au fond de la penderie et en sortit un

pistolet mitrailleur tchéque Skorpion prolongé par un silencieux. Une arme à peine plus grosse qu'un pistolet normal, avec une petite crosse repliable et un chargeur de 32 cartouches. L'idéal pour un assassinat rapide et discret.

Il ôta le chargeur et aperçut l'éclat cuivré des cartouches. Il était plein. Dans la besace, il y avait quatre autres chargeurs et deux grenades soviétiques. Il disposait de peu de temps en dépit des charmes de Husseïna, et se mit au travail tout de suite, visitant le reste de la pièce sans trouver d'autre arme. Au bout de cinq minutes, il regagnait sa chambre. Husseïna ne frappa à sa porte qu'une bonne demi-heure plus tard, hilare.

— Très gentils, copains, annonça-t-elle. Ils veulent moi dans leur chambre !

— Tu ne leur as pas parlé de moi ?

— Konetchno niet ! [24]

— Bravo ! fit Malko. Maintenant, tu peux prendre ton bain tranquillement.

— Pourquoi tu voulais ? C'est copains à toi ?

— En quelque sorte, fit Malko.

— Kharacho ! [25] conclut-elle gaiement, avant de commencer à se déshabiller.

Malko regarda sa montre. Il avait encore largement le temps. Dès que Husseïna fut dans la salle de bains, il prit un chargeur neuf, qu'il fixa sur son MGV 176, et sortit de la chambre, s'éclairant avec sa mini torche. Au lieu de se diriger directement vers le 508, la pièce de Reuter, il partit à l'opposé, au sud, là où tout était désert. Il trouva refuge dans une chambre abandonnée et s'assit sur un lit défait et sale. Le silence était absolu. Personne ne venait dans cette partie de l'hôtel sauf pour une étreinte rapide. Ça tirait beaucoup du côté de Gorbavica, et il voyait les éclairs des départs.

A l'heure prévue pour la transmission, il sortit et se dirigea vers le bureau de Reuter, sans allumer, silhouette presque invisible grâce au faible éclairage de secours. Malko appuya sur la touche activant le satellite de l'Imarsat et raccrocha. Quelques instants s'écoulèrent, puis le téléphone se mit à sonner : le satellite était "accroché". Il n'y avait plus qu'à composer le numéro, comme sur un téléphone ordinaire. A part le coût prohibitif de la communication – vingt dollars la minute –, c'était génial ! Au moment où il allait composer son numéro, il entendit un léger bruit dans la pièce voisine, celle où se trouvait installé le générateur, l'émetteur et l'antenne parabolique, face à la fenêtre.

A cause des snipers, la pièce était toujours plongée dans l'obscurité, la parabole étant une cible trop tentante. Par précaution, Reuter avait même enlevé les ampoules. Il était donc difficile de s'y déplacer sans

heurter quelque chose.

Malko posa le combiné de l'Imarsat à côté de lui et plaça son MGV 176 à portée de main. Grâce à un petit miroir placé sur le mur, en face de lui, et qui se reflétait dans un autre, accroché au-dessus du canapé, derrière lui il pouvait surveiller la porte de communication avec l'autre pièce.

Il se mit à parler tout seul, comme s'il tenait une conversation avec son correspondant. Il n'eut pas longtemps à attendre. Une silhouette surgit dans l'entrebâillement de la porte : l'occupant de la chambre 528. Grâce au jeu de glaces, Malko vit son bras, armé du skorpion, se tendre à l'horizontale, visant son dos.

Sans perdre une fraction de seconde, le tueur appuya sur la détente du mini pistolet mitrailleur.

CHAPITRE XIV

Le bruit sec de la culasse du skorpion claquant à vide retentit dans la pièce silencieuse, incroyablement sonore. Le tueur regarda son arme, incrédule. Mais c'était un professionnel, et il ne lui fallut qu'une fraction de seconde pour reculer la culasse de la main gauche, extrayant la cartouche déjà dans la chambre, et la laisser repartir en avant, faisant monter une seconde cartouche. Il pouvait y avoir des amorces défectueuses. Il appuya de nouveau sur la détente, et la culasse partit en avant, s'immobilisant avec le même bruit sec.

C'est à ce moment que l'homme croisa le regard de Malko, bizarrement calme. Ce n'était pas celui d'un homme qui s'attend à recevoir une vingtaine de projectiles dans le corps. Son calme avait, évidemment, une explication, qu'il ignorait : le perceur du skorpion se trouvait dans la poche de Malko.

La surprise du tueur ne s'éternisa pas. Comprenant qu'il y avait un problème insoluble, il pivota et plongea dans la pièce voisine, où Malko entendit le fracas d'un objet lourd qui tombait. L'autre avait culbuté le générateur. Malko se rua à son tour vers sa porte, et arriva en même temps que le tueur dans la cour, braquant le MGV sur lui.

Au lieu de lever les mains, l'homme plongea à terre, déséquilibrant Malko d'un ciseau aux jambes. Il se releva instantanément et détalait dans la cour sombre, perdant son skorpion. Malko se releva, ramassa le skorpion et se rua à la poursuite du tueur. Ce dernier s'était jeté dans les premiers escaliers de secours venus et descendait quatre à quatre. Parvenu dans le hall, il le traversa en courant et plongea dans le petit escalier menant au garage.

Lorsque Malko déboucha dans le sous-sol, il ne vit personne à part le veilleur de nuit, qui venait de fermer les portes du garage, à cause de la volée d'obus qui s'abattait autour de l'hôtel.

Donc, le tueur était toujours au Holiday Inn. Ou il se cachait dans le garage, plein de voitures, ou il était parti vers les cuisines et les autres sous-sols.

Malko s'arrêta à sa voiture, y entra, et, rapidement, remit le perceur du skorpion en place. C'était plus maniable que sa "mitrailleuse de poche", qu'il laissa dans son coffre, fermé à clé.

L'exploration du garage ne lui prit que quelques minutes. Personne. Il en sortit et, au lieu de prendre à gauche, fila vers la droite. Les sous-

sols n'étaient, évidemment, pas éclairés, et il fut obliger d'allumer sa lampe. Donc, de se transformer en cible, en espérant que le tueur ne disposait pas d'une seconde arme. La plupart des portes étaient fermées à clé. Il parvint très vite à un cul-de-sac, une sorte de réserve, où s'empilaient des dizaines de caisses. Cela sentait la poussière et l'huile.

Il arriva au fond sans rien voir. C'est son ouïe fine qui lui sauva la vie. Un craquement imperceptible, qui le fit se retourner. L'homme qui venait d'essayer de le tuer fonçait sur lui, une hache de pompier brandie à deux mains, Surpris par la volte-face de Malko, il l'enfonça à toute volée dans une caisse, où elle demeura plantée.

Si ça avait été le dos de Malko, la lame serait ressortie par l'estomac. Le tueur avait une carrure impressionnante, de petits yeux noirs enfoncés, une mâchoire chevaline, des mains énormes. Lâchant le manche de son arme improvisée, il se rua sur Malko, comme s'il ne voyait pas le skorpion, bien décidé à l'étrangler... Evidemment, il devait croire le skorpion encore hors service. Ce fut, pour lui, une funeste erreur – et la dernière.

Il y eut trois plouf ! sourds et très rapprochés. La détente était d'une douceur incroyable.

Malko avait tiré presque à bout touchant, et il dut faire un saut de côté pour ne pas être écrasé par la chute de son agresseur. Celui-ci roula à terre et demeura immobile, allongé sur le côté. Malko s'accroupit et le retourna avec peine sur le dos. Ses yeux étaient déjà vitreux ; il était mort. Une des balles avait dû traverser le cœur ou l'aorte, et une hémorragie interne massive l'avait foudroyé en quelques secondes. Seuls quelques mouvements réflexes l'agitaient encore. Malko n'arrivait pas à éprouver de la pitié, en dépit de son horreur de la violence. Celui qu'il venait d'abattre pour défendre sa propre vie appartenait à l'espèce des "chiens de guerre", automates de la mort, qui tuaient sans état d'âme, sans motif personnel. Fonctionnant comme des jeux électroniques. Il suffisait de glisser quelques billets dans leur poche pour qu'ils s'activent, une fois programmés... Il le fouilla, découvrant une épaisse liasse de marks allemands, un passeport yougoslave, qu'il empocha, et un carnet couvert d'une écriture maladroite.

Il se redressa et regarda autour de lui. Personne ne pouvait avoir entendu quoi que ce fût. Il traîna le corps derrière une rangée de caisses et ressortit. On ne le trouverait peut-être qu'à la fin de la guerre, c'est-à-dire dans une dizaine d'années, au mieux...

La porte de la chambre 534 s'ouvrit dès que Malko y eut frappé légèrement. Pendant quelques secondes, Moshen Hamari le contempla,

suffoqué. Il avait ouvert sans méfiance, s'attendant sûrement à voir son complice. Il n'eut pas le temps de refermer le vantail. D'un coup d'épaule, Malko venait de le repousser en arrière. Il abattit le gros silencieux cylindrique sur le nez camus de l'Iranien, lui arrachant un hurlement. Sous le choc, l'autre s'assit sur le lit, le visage entre les doigts. Le sang coulait une fontaine, à travers le mouchoir, et il poussait des petits jappements de douleur.

Effectivement, ce devait être très douloureux.

Malko lui rejeta la tête en arrière en le tirant par les cheveux. Le nez de l'Iranien avait déjà doublé de volume, et le sang se répandait sur sa chemise et son menton

— Vous avez dix minutes pour quitter cet hôtel, annonça Malko en allemand, et ne jamais y revenir. Si, je vous y revois, je vous abats sans sommation.

L'Iranien renifla un peu de sang et bredouilla

— Je ne comprends pas. Qui êtes-vous ? Pourquoi me frappez-vous ?

Malko le regarda, glacial.

— Ne Faites, pas l'imbécile, monsieur Hamari. Nous savons parfaitement l'un et l'autre qui nous sommes. Maintenant, prenez vos affaires et filez.

— Mais il fait nuit, protesta Moshen Hamari. Je...

— Ce n'est pas mon problème, trancha Malko. Si, dans une minute, vous n'avez pas commencé à faire vos paquets. Je vous tire une balle dans le genou.

L'Iranien cessa de discuter et fila vers la salle de bains. Malko en profita pour explorer la chambre, en particulier la mallette, ouverte, de Moshen Hamari. Elle contenait pas mal d'argent – des marks et des dollars –, un pistolet P 38 avec plusieurs chargeurs, des notes, des journaux divers et quelques livres. Malko prit le carnet de notes et le pistolet. Cinq minutes plus tard, l'Iranien était prêt à partir. Malko le poussa à l'extérieur, et ils descendirent en silence les cinq étages, traversant le hall vidé par le dîner. Arrivé au garage, Moshen Hamari s'arrêta devant une Toyota coincée par plusieurs autres véhicules.

— Vous voyez, je ne peux pas sortir, plaida l'Iranien.

Malko appela aussitôt le gardien, en train de bricoler une vieille voiture.

— Mon ami veut sortir.

— Maintenant ? Mais c'est très dangereux, objecta le vieux Bosniaque.

— Mon ami est très courageux, répliqua Malko.

Les manœuvres durèrent un bon quart d'heure. Assis à son volant, Moshen Hamari tamponnait son nez, démesurément enflé. Lorsque la voie fut dégagée, Malko se pencha par la glace ouverte.

— Good luck ! lança-t-il, ironiquement. Et bon retour à Zagreb !

L'Iranien démarra sans un mot, finalement, trop content de sauver sa

peau. Le veilleur referma immédiatement, en secouant là tête. Des explosions proches claquaient sans arrêt. La nuit allait être chaude.
— Crazy ! fit-il en appuyant son index sur sa tempe.

La communication avec Zagreb était claire comme du cristal. Evidemment, elle n'était pas codée, aussi Malko était-il obligé de parler à mots couverts. Il réussit quand même à faire comprendre à David Bruce que Moshen Hamari l'avait retrouvé à Sarajevo.

— Vous allez quand même atteindre votre objectif ? demanda anxieusement l'Américain.

— Je m'y efforce, expliqua Malko. Pour l'instant, j'attends une réponse. Si elle est positive, les choses devraient se dénouer rapidement.

— Tous nos espoirs reposent sur vous, affirma David Bruce. Je suis noyé de messages en provenance de Langley. Tant que ce foutu préalable ne sera pas levé, le pont aérien ne reprendra pas. Vous savez ce que cela veut dire.

— Je sais, répliqua Malko. Mais je ne suis pas Dieu, le Père. Seulement une de ses humbles créatures.

— Je peux faire quelque chose pour vous ? proposa le chef de station de la CIA.

— Il y a deux possibilités, proposa Malko. Ou bien M'envoyer une task force type guerre du Golfe ou, alors, prier très fort pour moi – dans la religion de votre choix.

On frappa à la porte, et Ivan Sibirsk passa sa grosse tête ronde dans l'entrebâillement.

— Dépêchez-vous ! demanda le Russe. Mon copain a un truc à envoyer. Une voiture vient de se faire allumer juste à côté, un type qui roulait pleins phares sur "Sniper's Alley". Il s'est fait déchiqueter par un obus de char.

— Il envoie une dépêche pour ça ? s'étonna Malko.

— Il semble bien que ce soit un journaliste qui venait de sortir de l'hôtel et se dirigeait vers le TV building. Un Grec, paraît-il. Le type du garage a essayé de le dissuader de sortir, mais il ne l'a pas écouté. Il faut être con pour être imprudent à ce point. Il y a eu des problèmes à la conférence de Genève, et les Serbes sont fous furieux... Vous entendez ?

— Effectivement, reconnut Malko. Ce journaliste grec a vraiment été imprudent. Pour ma part, j'ai terminé.

Il raccrocha le combiné de l'Imarsat et sortit du bureau de Reuter, après avoir remis ses vingt dollars à Ivan Sibirsk.

La journée avait été longue ! Et fructueuse. Lui qui abhorrait la violence, il avait tué deux hommes. Sans-guère avoir eu le choix. Il

n'éprouvait de remords pour aucun des deux. Mais il avait furieusement envie de se : ranger les idées, d'oublier toute cette horreur. En quelques heures, ses efforts et la chance avaient débarrassé le terrain de ses ennemis. Moshen Hamari et Iradj. Tourabi disparus, il avait un certain répit. Sefer Milos n'agissait que sur leurs injonctions. Brutalement, il réalisa qu'il mourait de faim et que Husseïna devait l'attendre dans sa chambre.

— Je pensais tu jamais revenir ! lança Husseïna dans son mauvais russe. Malko demeura stupéfait quelques secondes. La jeune femme était méconnaissable ! Une statue mauve. Les cils peints en mauve, la bouche mauve, un chemisier mauve, une jupe mauve et des bas mauves, assortis aux chaussures, mauves, bien entendu. Le tout arrosé d'un parfum à l'arôme puissant. Par l'échancrure du chemisier pointait la dentelle mauve d'un soutien-gorge bien rempli.

— Eto krasivo ? [26] demanda Husseïna. J'ai acheté avant guerre. C'est première fois que je sors. Ici, il y a vrai endroit, pas sous-sol. Pas salir partout. Pas grenades.

Tous les Bosniaques appelaient les obus de mortier des "grenades".

— Tu es superbe ! affirma Malko. Viens. Nous descendons dîner.

La chère du Holiday Inn risquait de ne pas être à la hauteur de la tenue de gala de la jeune Bosniaque.

Quand ils pénétrèrent dans la salle à manger, un silence incrédule fit place aux habituelles conversations, par le mostar à 14°. Pour ces journalistes, qui animées n'avaient pas approché une femme depuis des semaines et risquaient leur vie tous les jours, l'exhibition de Husseïna -revenait à brandir un sac de riz devant un Somalien affamé. Consciente de l'effet qu'elle produisait, Husseïna choisit de s'installer à une table proche du bar, ce qui lui permit de traverser toute la salle en exposant ses formes orgueilleuses. La plupart des convives en perdirent l'appétit, et personne ne regarda plus la grande télé Samsung racontant les derniers faits d'armes. Hélas ! Le dîner était aussi exécrable que ceux des jours précédents : potage au vermicelle, pâtes accompagnées d'une viande qu'il valait mieux ne pas identifier, baklava sirupeux, et l'éternel vin de Mostar, à assommer un bœuf, un petit 14° bien rouge et épais. Husseïna le lapait comme de la Badoit. A la fin du repas, son regard était carrément allumé, et elle ne dissimulait pas ses envies.

— Nié café ! fit-elle avec une expression sans équivoque.

Au moment où Malko et elle se levaient, la première explosion ébranla l'hôtel. Cette fois, les Serbes tiraient directement sur le Holiday Inn. L'électricité s'éteignit. Husseïna jura comme un charretier, n'abandonnant pas son idée première.

— Bistro ! [27] Dans chambre ! souffla-t-elle à Malko.

Ils se ruèrent vers la coursive à la lueur de torches électriques, et

s'arrêtèrent net. Des canons de char et des mitrailleuses lourdes avaient pris pour cible le Holiday Inn, tirant vraisemblablement de Gorbavica, martelant la façade sud. Celle-ci étant dé à transpercée en de nombreux endroits, les projectiles filaient à travers le hall, pour exploser dans la coursive nord, là où se trouvait la chambre de Malko !

Une rafale de traceuses de 14,5 traversa le hall, brisant plusieurs panneaux de verre, qui dégringolèrent dans le lobby, projectiles meurtriers. Un incendie se développait au coin nord-est, au sixième étage. Les journalistes couraient dans tous les sens, remontant chercher leur casque ou leur gilet pare-balles ou bien allant se réfugier dans les sous-sols. C'est la solution que choisit Malko, "remonter" étant le plus dangereux.

Tirant Husseïna par la main, il contourna le centre du hall, plein de débris de verre, longeant la réception déserte pour gagner le garage. Il y avait foule, et l'air était irrespirable. Si un obus explosait à proximité, avec tous les réservoirs des voitures pleins, ce serait un massacre.

Malko entraîna alors Husseïna dans le dédale poussiéreux des sous-sols, qu'il avait déjà exploré. Là, les explosions parvenaient très assourdies. Ils s'immobilisèrent à côté d'un empilement de caisses et de bidons vides.

— Tem hougé ! [28] soupira Husseïna.

— Non ! Pas tant pis ! dit Malko, joignant le geste à la parole. Il dut quand même s'activer sérieusement sur la carapace mauve avant d'arracher un premier soupir à la femme. Appuyée à une caisse, la jupe largement jeune relevée, elle commença à couiner sous l'action de ses mains, lentes et précises. La tête rejetée en arrière, elle se caressait les seins, respirant de plus en plus vite. Elle n'avait pas de culotte, n'en possédant probablement pas de mauve, mais ses bas étaient bien tirés sur ses cuisses longues et charnues. Les jambes ouvertes, le ventre en avant, elle reçut Malko avec un soupir d'aise.

Debout en face d'elle, il la besogna lentement, profondément, l'ébranlant de ses violents coups de reins, qui lui arrachaient chaque fois un soupir ravi. Elle ne pensait plus aux explosions, les bras noués autour de son cou, les seins dégagés du soutien-gorge, écrasés contre lui, leurs pointes dures comme du tungstène.

Quand il explosa, au fond de son ventre, Husseïna voulut relever les jambes et perdit équilibre, entraînant Malko dans sa chute. Ils se relevèrent tous les deux couverts de poussière. La belle jupe mauve était déchirée et un des bas était filé. Décidément, Husseïna n'avait pas de chance ! Elle était vouée aux souterrains ! Malko tendit l'oreille : le bombardement semblait avoir cessé. Ils remontèrent.

Une fumée âcre prenait à la gorge, dans le hall, où on marchait sur les

débris de verre. Un incendie brûlait encore au sixième étage ; il n'y avait pas d'eau pour l'éteindre. Peu à peu, les clients regagnaient leurs chambres, faute de mieux. Un morceau de la tente rayée continuait à se carboniser lentement.

Plus d'électricité du tout. Même dans la chambre de Malko, cela sentait le brûlé. A peine arrivée, Husseïna prit une bouteille de slibovic et en but une grande rasade au goulot, avant de s'allonger sur le lit,

La lampe électrique éteinte, l'obscurité était totale. C'est à tâtons que Malko reprit contact avec sa partenaire. Il fit glisser la jupe, libérant la croupe qui le faisait fantasmer. Bientôt, Husseïna n'eût plus que son soutien-gorge et ses bas. Le silence était absolu, comme si les Serbes s'étaient lassés d'un coup.

Flattée de voir Malko aussi en forme après un premier round, Husseïna se mit en devoir de lui administrer une fellation royale. Lorsqu'il se sentit en pleine forme, il n'eût qu'à lui échapper doucement et à prendre position derrière elle, demeurée agenouillée sur le lit. Un court plongeon dans la fournaise de son sexe, puis il s'appuya à l'ouverture de ses reins et entreprit d'en forcer l'entrée. Husseïna poussa quelques cris étouffés, sans chercher à lui échapper, et il s'enfonça, lentement, aussi loin qu'il le pouvait. Elle exhala un long soupir. La sodomie semblait lui convenir parfaitement. Elle supplia même Malko de ne pas se laisser aller immédiatement, afin de bien profiter de ce "viol". La croupe cambrée, elle se rejetait en arrière pour lui offrir une pénétration plus totale.

La lumière revint d'un coup, et Malko vit, dans la glace, en face du lit, leurs deux silhouettes, accolées. Le choc érotique fut si fort qu'il sentit le plaisir monter impérieusement de ses reins et s'enfonça encore plus loin dans la croupe offerte. Husseïna se redressa, comme un cheval qui se cabre, le regard fou. Elle poussa un cri de gorge rauque et saccadé au moment où il se déversait en elle et jouit à son tour, les doigts crispés sur son propre sexe.

Malko était si excité qu'il demeura fiché au fond de cette croupe somptueuse. A tel point que Husseïna se retourna, inquiète.

— Py eche ne konichil ? [29]

— Si, dit-il ; mais j'ai encore envie de toi.

Effectivement, il continua à aller et venir dans le fourreau étroit, arrachant à Husseïna, de nouveaux frissons de plaisir.

Quelle soirée !

Husseïna regarda ses beaux vêtements, froissés et abîmés, et soupira :

— Voina eto plokho ! [30]

Elle se déshabilla et fila dans la salle de bains pour de nouvelles ablutions. A cette heure-là, Malko n'allait pas la renvoyer chez elle. En plus, elle lui avait permis de tendre un piège au tueur lancé contre lui.

Il eut une brève pensée pour l'homme allongé dans la cave.
L'expédition iranienne se terminait en catastrophe.
Ils se couchèrent et s'endormirent immédiatement.
C'est le téléphone qui réveilla Malko, le lendemain matin. Une voix inconnue, qui annonça, en mauvais allemand :
— Kapetan Farahdin veut voir vous. Tout de suite. Ami arrivé.
Il raccrocha sans laisser à Malko le temps de répondre.
Le coup de téléphone ne pouvait avoir qu'une signification : l'envoyé de Celo venait annoncer que celui-ci était prêt à livrer les Stingers.
Husseïna ressortit de la salle de bains, furieuse.
— Niel Vody ! [31] fulmina-t-elle.
Malko souhaita intérieurement que ce ne soit pas un mauvais présage pour son rendez-vous. Jusqu'ici, le bracelet de cuivre d'Aida l'avait bien protégé.

CHAPITRE XV

Les deux affreux qui attendaient Malko auraient pu aisément prétendre au rôle de Quasimodo. Le plus petit avait une tête ronde presque sans cheveux, avec des traits épais et une cicatrice en creux zigzaguant sur son front, comme si on le lui avait enfoncé à coups de marteau. Ce qui était la cause probable de son strabisme divergent. Son compagnon, un grand échalas coiffé d'un chapeau de feutre, au profil d'oiseau et aux petits yeux ronds sans expression, avait l'air d'un bandit sarde sortant du tambour d'une machine à laver. Les deux arboraient l'inévitable kalach à l'épaule, des chargeurs accrochés un peu partout. Husseïna expliqua à Malko, dans son russe haché :

— Ils vont rendez-vous avec toi. Ce soir, il y a théâtre dans sous-sols Beograd. Si tu veux, tu viens. Après, ils vont jouer guitare et chanter chansons.

— Pourquoi pas ? accepta Malko. Si j'ai terminé mes affaires.

— Alors, 6 heures au Stefane.

Quand les deux affreux montèrent dans sa voiture, il réalisa qu'ils ne devaient pas avoir vu d'eau depuis très, très longtemps... Ils le guidèrent du geste pour redescendre vers Marsala-Tita, puis encore plus à l'ouest. Les vieux immeubles Habsbourg rirent place à des constructions plus modestes, hérissées de mosquées en piteux état. Presque tous les minarets étaient troués comme de la dentelle ou carrément détruits : les obus serbes. Ils étaient dans le quartier de Bistrik, la vieille ville ottomane. De moins en moins de monde. Ils franchirent plusieurs barrages de miliciens, très nerveux, et arrivèrent devant un pont.

Toujours, par gestes, ceux qui le gardaient firent comprendre à Malko qu'il valait mieux ne pas s'y attarder. Il le passa à toute vitesse et tourna à gauche, vers le bazar. Par la glace ouverte parvenait le bruit de rafales toutes proches. Ils étaient juste à côté de la ligne de front.

Ses cerbères le firent stopper dans une cour et s'engagèrent dans une rue étroite aux rideaux de fer baisse. Pourtant, un grondement sourd ébranlait la rue. Malko mit quelques secondes à comprendre que, en dépit des apparences, le quartier n'était pas abandonné. Claquemurés, les artisans continuaient à travailler le métal. Il se faufila dans un couloir, aboutissant dans une pièce mal éclairée par des ampoules jaunâtres alimentées par un générateur qui crachotait à côté. Quelques ouvriers étaient en train de façonner des chargeurs de mitrailleuse, et

un homme attendait, assis à même le sol sur une natte, en fumant. C'était Celo, un sparadrap sur son crâne chauve, une MP 5 posée à côté de lui, en tenue de combat, un skorpion glissé dans une poche de son treillis à mi-mollet et la crosse d'un pistolet dépassant d'un holster à sa ceinture. Il semblait épuisé, le regard mort. Les deux hommes de Farahdin, après avoir quémagné des cigarettes, s'étaient assis dans un coin. La conversation s'engagea en allemand.

— J'ai failli ne pas venir, expliqua Celo. J'avais pourtant pris un accord avec mon homologue serbe, contre deux kilos de café, mais ces tchetniks sont des salauds. On m'a tiré dessus près de Stup. Ils essaient de faire passer des chars. Je crois qu'ils vont attaquer.

— Où en est notre affaire ?

Celo sembla reprendre du poil de la bête.

— Je crois que j'ai trouvé une solution. Vendredi, dans trois jours –, il y a une distribution de médicaments par la Forpronu au profit de Butmir, Sokolovici et Dobrinja. Le rendez-vous est fixé à Dobrinja, au coin des avenues Rose-Hadzivucovic et Emile-Zola, dans un no mans land, entre les forces bosniaques et les lignes serbes. Un camion de la Forpronu escorté de véhicules blindés – des Ukrainiens ou des Français – apportera des médicaments. Moi, je viendrai avec un camion, pour prendre les médicaments destinés à Butmir et Sokolovici. Et j'apporterai les Stingers. Lorsqu'on transbordera les cartons de médicaments du camion de la Forpronu au mien, je ferai l'opération inverse avec les Stingers.

C'était ingénieux.

— Mais cela va se voir, objecta Malko.

— Non. Je m'arrangerai pour qu'on mette les camions cul à cul pour faciliter le transbordement. Mes hommes s'en chargeront. Ils prendront les médicaments et mettront les Stingers dans le camion de la Forpronu. Celui-ci, ensuite, doit regagner l'aéroport. Il y aura un barrage serbe à franchir, mais il n'y a jamais de contrôle des véhicules de la Forpronu.

Malko réfléchit rapidement. Il y aurait un moment difficile en arrivant à l'aéroport. Mais les gens de la Forpronu, même les plus bornés, ne rendraient pas les Stingers. Bien sûr, Malko serait obligé de dévoiler son rôle et sa mission aux responsables locaux. A ce stade, cela n'avait plus d'importance.

— Cela me va, rit-il. Mais comment vais-je pouvoir rejoindre cette zone ?

— C'est facile, affirma Celo. Très souvent, des journalistes assistent à ce genre d'opération. Dès aujourd'hui, allez au PTT building et faites une demande officielle à la Forpronu. Si vous avez une voiture blindée, vous la prenez ; cela sera plus simple.

— Je vais m'en occuper.

— Et J'argent ?

— Je l'aurai.

Celo lui expédia un regard glacial.

— Ne déconnez pas ! Pas d'argent, pas de missiles. Je ne les changerai de camion qu'après avoir compté les billets. Cinq millions de marks.

— Vous les aurez, répéta Malko. J'ai tout prévu. Et votre Iranien ?

Celo passa la main sur la blessure de son crâne.

— OK. J'attendais de vous voir pour régler ce problème. Ce sera fait demain au plus tard. Je vais repartir. Nous sommes mardi. On se revoit là-bas vendredi à 11 heures. Si vous n'êtes pas là, tant pis, je repars avec les Stingers, et je les garde.

— Je serai là, affirma Malko en lui serrant la main. Good luck !

A son tour, Malko sortit dans la ruelle déserte et se hâta vers sa voiture, escorté de ses deux anges gardiens.

Tout en remontant vers Centar Sarajevo, il combinait déjà l'opération. A cause de l'heure du rendez-vous, il était obligé de faire venir l'argent la veille. En effet, les vols Forpronu atterrissaient vers midi à Sarajevo, et quelquefois plus tard, à cause du brouillard. Ce qui le forçait à se rendre deux fois à l'aéroport, la première pour y prendre l'argent, la seconde pour l'opération finale. Les onze Stingers récupérés, il abandonnerait la voiture blindée de la CIA sur place et reprendrait un avion de la Forpronu pour Zagreb. Les Nations unies lui devraient bien cela. Mais, avant, il y avait un sacré nombre de points à régler. Le temps allait passer très vite.

Vingt minutes Plus tard, il stoppait au croisement de la rue Matije-Gupca et de la rue Skerlica, où se trouvait le QG de Farahdin. Comme il se préparait à redémarrer ses cerbères lui firent signe de les suivre.

— Pas le temps, fit Malko en russe.

Sans un mot, "Quasimodo" arma sa kalach et la lui braqua sur l'estomac. Avec une bête pareille, il valait mieux ne pas discuter. Intrigué, Malko se gara et suivit les deux miliciens jusqu'à la permanence de Farahdin, plutôt inquiet.

Entre la fumée et la pénombre, on n'y voyait goutte. Ses gardes avaient installé Malko tout au fond du bureau de leur chef, dans un profond fauteuil, lui apportant quand même un verre de sok. Mais on ne s'occupait plus de lui. Une heure s'était écoulée. Chaque fois qu'il faisait mine de partir, un des affreux lui intimait l'ordre de rester. Peu à peu, les deux pièces se vidaient de leurs secrétaires. Un blessé fit son apparition, le bras en écharpe, la tête entourée d'un pansement sanglant. Il s'installa à quelques mètres de Malko, sur un canapé défoncé, rejoint bientôt par la femme jockey, une bouteille de slibovic au poing, déjà bien entamée.

Ne prêtant aucune attention à Malko, ils commencèrent à flirter de

plus en plus ouvertement, entrecoupant leurs activités de rires chatouillés et de rasades d'alcool. La femme-jockey avait glissé une main sous la chemise du blessé et s'activait de façon visiblement très agréable pour le garçon. Déboutonnant quelques boutons de plus, elle remplaça sa main par sa bouche, et il se mit à râler de bonheur, d'autant que les doigts libérés ne restaient pas inactifs. Sans se soucier de la présence de Malko, la blonde incendiaire venait d'extraire de la tenue de combat un membre rougeoyant et raide comme un manche de pioche et le manuelisait joyeusement en susurrant des cochonneries à l'oreille du blessé.

Ce dernier se tortillait dans tous les sens, tant et si bien qu'il saisit la blonde par la nuque et abaissa sa tête suffisamment pour qu'elle pût lui donner ce qu'il réclamait. Cela se fit très vite. Quelques mouvements de tête, et, avec un vrai cri de bête, le jeune homme éjacula. Au dernier moment, la blonde avait retiré sa bouche et guidé le jet de sperme sur le mur avec un grand éclat de rire. La défense bosniaque avait encore du nerf. Abrutis, les deux gardes regardaient le spectacle sans réagir. Quand la blonde se releva, son devoir accompli, ils tentèrent bien de l'intercepter, mais elle disparut, laissant sa "victime" écroulée de bonheur.

Le kapetan Farahdin fit son apparition vingt minutes plus tard, visiblement harassé, poussiéreux, son bandage sali. Il se laissa tomber à côté de Malko et dit tout de suite :

— Les Serbes attaquent, j'ai des informations. Ils font passer des chars en ce moment du côté de Stup.

Malko ne voyait pas en quoi cela pouvait le concerner directement. Il répliqua froidement :

— Je comprends votre souci, mais pourquoi vos hommes m'ont-ils empêché de sortir ?

— Je leur en avais donné l'ordre, reconnut le Bosniaque. Il fallait que je vous parle. J'ai des informations sûres selon lesquelles, les Serbes vont nous bombarder avec leurs chasseurs basés à Bihac. Nous avons donc besoin de ces Stingers, ce sont les seules armes antiaériennes dont nous disposons.

— Vous êtes certain de votre information ? demanda Malko, pris de court.

— Certain. Vous ne pouvez donc pas les récupérer. Je vais demander à Celo de me les remettre.

— Il n'y en a pas assez pour constituer une défense antiaérienne sérieuse, remarqua Malko.

— Les Serbes ne savent pas combien nous en avons. Si nous abattons un de leur Mig, cela suffira à les effrayer.

Tout cela paraissait bien bizarre à Malko.

— J'ai vu Celo, remarqua-t-il. Il ne m'a parlé de rien.

— Je lui avais parlé avant vous, expliqua Farahdin. J'ai bien senti qu'il était réticent. Il veut vous vendre ces Stingers car il a désespérément besoin d'argent pour acheter des munitions pour sa brigade. Mais, moi, je dois penser à Sarajevo. C'est pour cela que j'ai tenu à vous rencontrer d'urgence.

Joli euphémisme ! Il avait bel et bien fait arrêter Malko.

— Qu'avez-vous convenu avec Celo ? demanda Farahdin.

— Rien, encore, de précis, affirma Malko. Nous devons nous revoir.

Le kapetan Farahdin trempa ses lèvres dans son sok.

— Dans ce cas, c'est parfait, dit-il paisiblement. Vous n'avez plus qu'à quitter Sarajevo le plus vite possible. Je ferai savoir à Celo que l'affaire est annulée.

— Vous abandonnez un million de marks ?

Le Bosniaque haussa les épaules.

— Ce n'était pas pour moi. J'en avais besoin pour des munitions, mais les Stingers seront plus utiles. Je pleurerai de joie quand je verrai un de ces salauds de Mig 21 qui ont mitraillé nos frères à Goradze, se faire abattre. Ce sera le plus beau jour de ma vie.

Il paraissait totalement sincère, ce qui n'était pas forcément le cas pour le récit de sa rencontre avec Celo. Ce dernier avait dû mentionner la livraison imminente des Stingers. Donc, Farahdin savait que Malko lui mentait... Sauf si Celo, par prudence, avait menti à Farahdin. Malko décida d'aller jusqu'au bout de son mensonge.

— Je vous comprends, dit-il. Je vais donc quitter Sarajevo. Probablement demain. Il faut que je prenne quelques dispositions.

Farahdin hocha la tête, plein d'une apparente compréhension.

— Pas de problème. Dites à vos amis américains, qu'ils doivent nous aider, sinon, les tchetniks vont tous nous tuer.

Il se leva, étreignit longuement Malko, l'embrassant presque sur la bouche. Il se donna même la peine de le raccompagner jusqu'en bas. Au rez-de-chaussée, la femme-jockey et Husseïna étaient en grande conversation, attablées à une longue table de bois. Malko regagna sa voiture, perplexe. Ce brusque retournement de Farahdin était-il imputable à la situation militaire ou à autre chose ? Quoi qu'il en fût, il n'avait plus qu'à faire le mort, La meilleure chose consistant à descendre le lendemain à l'aéroport et à ne plus remonter.

Le praportchik Boris Kromtchenko était en train de se doucher à l'eau froide dans un coin du garage du PTT building, nu comme un ver, éructant d'effroyables jurons, lorsque Malko surgit. L'Ukrainien se drapa dans une serviette et tendit la main à Malko, découvrant toutes ses dents en or.

— Dobredin ! Ivan téléphone. Tu as besoin service ? Da ?

Il mélangeait joyeusement le russe et l'anglais. A peine sec, il repassa son tricot de corps de la marine et se rhabilla. Malko attendit qu'il ait mis ses bottes pour lui tendre une cartouche de Marlboro achetée à la cantine. Boris Kromtchenko ressortit ses dents en or.

— Tu as besoin essence ?

— Non, répliqua Malko en russe. Je dois aller à l'aéroport demain matin rencontrer quelqu'un qui arrive de Zagreb.

— Nié problème ! affirma Boris. Tu viens dans mon VAB. Pas autorisation. Boris emmerde enfoirés bureaucrates. Tu reviens quand ?

— Vers 2 heures.

— Nié problème. Je reste aéroport.

— Vingt dollars ?

L'Ukrainien leva trois doigts, avec un sourire 18 carats.

— Trente. Dix pour lieutenant.

Et un problème de réglé.

— Boris, demanda Malko, où faut-il s'adresser pour une autorisation ? Je dois aller à Dobrinja vendredi avec la Forpronu, accompagner une distribution de médicaments

— Vendredi, je vais à Dobrinja lança Boris, ravi.

— Pour les médicaments ?

— Niet ! Pour faire exploser vieux obus pas éclatés. Tout se passe même endroit. Mais, pour médicaments, tu dois demander commandant Forpronu ; pas problème. Tu vas dispatching.

Malko remonta dans les entrailles du PTT building. Au second étage, un colonel jordanien lui délivra facilement l'autorisation d'accompagner avec sa voiture le camion de médicaments qui partait de l'aéroport.

— Elle est blindée ? s'enquit-il.

— Oui.

— Cela vaut quand même mieux, fit le Jordanien. C'est une opération humanitaire, mais, ici, on ne sait jamais. La zone où elle se déroule est très dangereuse, sous le feu des deux parties. Good luck, anyway !

Muni de son précieux document, Malko n'avait plus qu'à attendre le lendemain. Pourvu que le kapetan Farahdin l'ait cru. De plus en plus, il se dit que la solution consistait à ne pas revenir en ville jeudi après-midi. Il trouverait bien à coucher à l'aéroport ; Boris lui arrangerait cela. Plus rien ne le retenait à Sarajevo, et Farahdin serait rassuré de le savoir parti, s'il vérifiait sa présence au Holiday Inn.

En attendant, il fallait organiser le transfert des cinq millions de marks pour le lendemain. Le moindre grain de sable dans cette partie-là condamnerait toute l'opération du vendredi.

CHAPITRE XVI

La communication de l'Imarsat était remarquablement claire, on aurait cru David Bruce dans la pièce voisine. Discret, Ivan Sibirsk s'était éclipsé, cigare au bec, dès que la communication avait été établie avec Zagreb.

Pendant que Malko patientait, David Bruce téléphonait sur une autre ligne à Sonja Prescott pour organiser le transfert des cinq millions de marks.

— Je vais vous rappeler dans un moment, annonça l'Américain. Sonja veut verrouiller l'opération.

Malko raccrocha, essayant de calculer le volume que représentaient cinq millions de marks... C'était donné pour les Stingers ! La CIA était prête à payer dix fois plus. Le retournement du kapetan Farahdin économisait près d'un million de dollars. Installé dans le canapé de Reuter, Malko essaya de récapituler les problèmes qui pouvaient se poser, mais il y avait tant de paramètres qu'il renonça très vite... Pour se changer les idées, il mit la télé. Un Concorde d'Air France en train de se poser apparut sur l'écran, et le commentateur expliqua qu'il venait de boucler un tour du Monde en 32 heures 49 minutes et 13 secondes. Vol spécial Air France 1492 de Paris à Paris. Ici, à Sarajevo, cela semblait irréel.

La sonnerie de l'Imarsat le fit sursauter.

— Tout est calé, annonça le chef de station de la CIA. C'est un certain John Kent, un Canadien, qui va convoyer votre colis. Comme c'est assez important en volume, on lui a dit qu'il s'agissait de médicaments urgents que vous deviez remettre à un hôpital de Sarajevo. Il n'y a pas de problème. Soyez là pour l'accueillir à l'atterrissage, parce qu'il repart je ne sais où.

— C'est vraiment très important ? interrogea Malko, inquiet.

— Non, non ; le volume d'un gros attaché-case.

— Je vous rappellerai dès que j'aurai réceptionné le colis, sauf si je reste à l'aéroport de Sarajevo, précisa Malko. Dans ce cas, vous aurez des nouvelles le lendemain.

— Take care and good luck ! lança l'Américain.

A peine Malko eut-il raccroché qu'Ivan Sibirsk réapparut, avec un sourire d'excuse.

— Les Allemands veulent appeler, expliqua-t-il.

Malko paya sans barguigner. Il devait quand même, beaucoup au gros Russe, qui semblait ne vivre que pour ses cigares et son scotch. Grâce au praportchik Boris Kromtchenko, Malko disposait d'un moyen de transport sûr.

Sa chambre était encore imprégnée du parfum de Husseïna, ce qui lui rappela le rendez-vous qu'elle lui avait proposé. C'était quand même plus gai que de rester à se morfondre dans cet hôtel sinistre. L'avenue Marsala-Tita était déjà quasiment déserte, sauf un peu d'animation en face de la présidence. Pour une fois, la soirée était calme. Pas un obus de mortier. Il se gara sur le trottoir de Marsala-Tita et pénétra sous le porche de la cour abritant le bar Stefane. Comme toujours, la terrasse était bourrée d'individus aux mines patibulaires et à l'armement impressionnant. Malko repéra immédiatement Husseïna, moulée dans sa tenue rouge pompier. Elle vint au-devant de lui, balançant, pour le plus grand plaisir des consommateurs du Stefane, son incroyable chute de reins. Malko avait beau en avoir déjà amplement profité, cela ne le laissait pas indifférent. La jeune Bosniaque embrassa Malko sur la bouche et l'entraîna.

— Bistro ! [32]

Il la suivit jusqu'à l'entrée d'un escalier sombre, dans la deuxième cour, qui desservait un couloir donnant sur une salle où étaient disposées des tables et des chaises. Au fond se dressait une petite estrade. A l'entrée officiait un grand barbu à queue de cheval, qui embrassa Husseïna fraternellement, lui caressant quand même les fesses au passage. Ils se glissèrent dans la salle, déjà bondée, s'installant à une table de miliciens débraillés. On ne buvait que de la slibovic et de la bière, et le niveau des conversations obligeait à crier pour communiquer.

Sous la table, Husseïna saisit la main de Malko et la glissa de manière espiègle entre ses cuisses. Délicieux supplice de Tantale, car la jupe, trop serrée, la bloquait irrémédiablement.

Le spectacle commençait. Les comédiens s'étaient dispersés depuis longtemps, et, maintenant, la salle écoutait des guitaristes chantant le malheur de la Bosnie-Herzégovine d'une voix nostalgique. Les bouteilles se succédaient sur les tables, et l'atmosphère était chargée d'érotisme. Husseïna, collée contre Malko, ronronnait à l'idée d'aller au Holiday Inn.

Idi ! [33] lui souffla-t-elle à l'oreille.

Il y eut un remue-ménage à l'entrée. Un nouveau groupe débarquait. Une demi-douzaine de "combattants" en treillis, armés jusqu'aux dents, de longs poignards à la ceinture, pas rasés, farouches à souhait et visiblement bien adonnés à la slibovic. Ils s'installèrent à une table, en face de Malko, après en avoir viré brutalement les occupants.

Très vite, Malko remarqua que celui qui paraissait le chef, un brun

taillé comme un chêne, n'avait d'yeux que pour les cuisses de Husseïna. Flattée, celle-ci, tout aussi allumée que lui, faisait exprès de croiser les jambes très haut, afin de lui laisser apercevoir sa culotte de dentelle noire.

— On va rentrer, proposa Malko.

Ils se levèrent et se dirigèrent vers la sortie. Au moment où Husseïna passait devant le "bûcheron", celui-ci l'attrapa par la main et l'attira sur ses genoux, avec un rire puissant. D'abord, Husseïna lui fit écho, pas bégueule. Mais le Bosniaque, tranquillement, enfonça une main entre ses cuisses, jusqu'au poignet. Husseïna poussa un hurlement furieux. Tout en la maintenant de son bras gauche, passé autour de sa taille, le bûcheron était tout simplement en train de lui arracher sa culotte !

Malgré les efforts de la jeune femme, il y parvint et la brandit devant ses copains ravis, maintenant toujours Husseïna sur ses genoux. Un silence de mort était tombé sur la salle. Même les guitaristes avaient cessé de jouer. Malko aperçut, dans la pénombre, James, qui suivait la scène avec attention. Il avança alors, le visage fermé, prit Husseïna par la main et l'arracha à son tourmenteur.

Ce dernier se leva avec un grognement de fureur, plongea le poing dans son treillis et le remonta, refermé autour d'un skorpion, dont il enfonça le canon dans l'estomac de Malko. Celui-ci essaya de garder son sang-froid. L'autre avait les yeux injectés de sang, et son haleine aurait pu servir de lance-flammes. Ses copains ricanaient sans retenue.

— Qui tu es, toi ! lança-t-il à Malko.

— Journaliste, répondit Malko.

Il se maudissait de n'avoir pas pris d'arme. Soudain dégrisée, Husseïna se rapprocha de lui, soufflant à son oreille :

— Fais attention ! Je connais ; très dangereux. Il faut tu partes.

Déjà, elle revenait, avec un sourire de circonstance, se coller au bûcheron. Ce dernier la balaya, l'envoyant dans les bras de ses copains.

— Tes papiers ! lança-t-il à Malko.

Sans attendre sa réponse, il commença à le fouiller, tendant tous les papiers qu'il trouvait à un de ses hommes, qui commença à les épilucher. L'assistance regardait sans réagir. Le bûcheron sortit le passeport de Malko, le badge de l'ONU, puis celui de la HVO, avec une grimace de mépris. Il continua et, soudain, après avoir déplié un papier, poussa un véritable hurlement, suivi d'une longue phrase en serbo-croate, brandissant ce qu'il venait de trouver.

— C'est un espion serbe ! hurla-t-il à l'attention de l'assistance. Un salaud de tchetnik.

Il brandissait un laissez-passer obtenu à la milicija d'Ildza, le même que celui de tous les journalistes. Seulement, il était rédigé en

cyrillique et mentionnait le nom de Malko.

Un grondement haineux parcourut la foule tandis que le Bosniaque vociférait.

— Il est venu repérer des objectifs pour nous faire bombarder par ces salauds !

Il ne se passait pas de semaine sans que l'on débusquât un "traître" communiquant par signaux lumineux avec les Serbes et leur indiquant les endroits à bombarder aux bonnes heures.

— C'est ridicule ! tenta de protester Malko. Je suis journaliste. On ne peut pas traverser la zone serbe sans ce laissez-passer. Tous les journalistes en ont...

— C'est vrai, ce n'est pas un Serbe, renchérit Husseïna, c'est un ami du kapetan Farahdin.

— Tais-toi, putain ! gronda le bûcheron, avant de lui assener une gifle à lui faire sauter toutes les dents. Il te donne des marks pour te baiser. On va s'occuper de toi ensuite.

Comme elle tentait de s'enfuir, un des miliciens la rattrapa et la plaqua contre le mur, en profitant pour lui peloter outrageusement la poitrine.

Le chef du groupe, après avoir confié Malko à deux de ses acolytes, qui lui enfonçaient le canon de leur kalachnikov dans le ventre, faisait le tour de la salle, exhibant le fameux laissez-passer. Pas question pour Malko de bouger une oreille. Ses agresseurs avaient le doigt sur la détente et la culasse armée. Ils ne demandaient visiblement qu'à le truffer de plomb. On s'expliquerait plus tard avec la Ligue des droits de l'homme.

— Je suis journaliste étranger, essaya-t-il de dire. Conduisez-moi à la police spéciale ; je connais le colonel Dragan Vikic.

Personne ne l'écoutait. Les deux hommes qui le menaçaient tenaient tout juste sur leurs jambes tant ils avaient bu. Le "bûcheron" avait terminé sa tournée. Il brandit une dernière fois le document accusateur et hurla de toute la force de ses poumons :

— Qu'est-ce qu'on lui fait, à ce salaud de tchetnik ?

Un vieux barbu au regard illuminé se leva d'un coup, agitant une bouteille de bière.

— On va lui couper les couilles et le renvoyer chez ses copains serbes, hurla-t-il d'une voix éraillée.

— Vous êtes d'accord ? demanda le bûcheron à l'assistance.

— Da ! répondit la salle, chauffée à blanc.

On aurait dit un jeu télévisé. Une femme boulotte, affreuse, brandit un couteau et ajouta

— Il faut lui crever les yeux, à ce salaud de tchetnik, comme ils ont fait aux nôtres à Jajce !

Nouveaux hurlements d'approbation. Malko sentait sa chemise collée

à son dos par la sueur. Comment se tirer de ce guêpier ? Les miliciens en uniforme, armés, disséminés dans l'assistance ne semblaient pas du tout enclins à prendre son parti. Les femmes étaient les plus acharnées, comme toujours dans ce genre de circonstances. Impossible de s'enfuir ; il serait abattu sur place. Le "bûcheron" revenait vers lui, se dandinant avec fatuité.

Il se planta en face de Malko et, avec une lenteur théâtrale, sortit de sa botte un long poignard, une sorte de couteau de boucher, dont il fit tourner la lame devant le visage de Malko.

— Je vais te couper les couilles moi-même, sale tchetnik ! lança-t-il d'une voix avinée. Mais je suis bon garçon. Si tu arrives à rejoindre les lignes serbes, tu t'en tireras.

— Il faut le tuer ! hurla le barbu.

Husseïna essaya d'intervenir. I

— Vous êtes fous ! lança-t-elle. Je vous dis que c'est un ami ; je le connais. Il est venu vous aider. Il dit la vérité.

Echappant à ses gardiens, elle vint se planter devant le géant et lui jeta au visage

— Stefane ! Tout le monde sait que tu trafiques avec les tchetniks ! On te connaît à Stup.

Stefane ne répondit pas, pris de court. Malko sentit une évolution palpable dans l'assistance. Husseïna était honorablement connue. Le fait qu'elle prenne parti avec autant de violence ébranlait ceux qui n'étaient pas ivres morts. Brutalement, le silence fut rompu par une explosion toute proche. Un obus de mortier venait d'atterrir à moins de cent mètres.

— Ça y est ! Ils nous bombardent ! hurla Stefane. Ce salaud a eu le temps de transmettre ses renseignements. Il voulait partir pour nous laisser crever.

— Boum ! Une seconde explosion.

Cette fois, l'hystérie se propagea dans la salle, comme une traînée de poudre. Une femme suppliait d'une voix aiguë qu'on tuât Malko tout de suite. Husseïna voulut ouvrir la bouche, mais Stefane la fit taire d'un coup de poing énorme. Elle tomba à terre, aussitôt bourrée de coups de pieds, sa jupe retroussée sur ses cuisses jusqu'à l'entrejambe.

Malko essaya de se vider le cerveau. Ce qui l'attendait n'était pas vraiment réjouissant. Stefane se rua sur lui, agitant son poignard. Il essaya de défaire la ceinture de Malko, appuyant la pointe du poignard sur son ventre.

— Je vais te les couper moi-même, tchetnik, gronda-t-il. Et te les faire bouffer !

— Crevez-lui les yeux d'abord, hurla la femme.

Une bouteille de bière vide, jetée du fond, atteignit Malko à la tempe, et il tituba. Stefane en profita pour le saisir au bas-ventre en

glapissant.

— Je les sens ; je vais tout lui couper. Vous allez voir des couilles de tchetnik.

Tout à coup, un homme bondit de la salle, un pistolet à la main. James. Souriant, il calma les hurlements d'un geste, le pistolet appuyé sur la nuque de Malko. Ce qui le rendit instantanément sympathique à l'assistance.

— Nous ne sommes pas des tchetniks ! hurla-t-il. Nous sommes des êtres humains !

— Da ! hurla la salle.

— Nous ne pouvons pas nous conduire comme ces salauds de Serbes, continua le jeune homme. Vous me connaissez, je suis venu de New York, j'ai tout vendu pour venir me battre pour Sarajevo ; j'ai été blessé. Alors, je demande une faveur.

— Quoi ? grommela Stefane, décontenancé par tant de baratin.

Je veux tuer ce traître moi-même ! proclama James. Je vais l'exécuter devant tout le quartier, afin de donner une leçon à ceux qui seraient tentés de faire comme lui.

— Coupez-lui les couilles ! hurla une voix obstinée.

James leva la main.

— Ne nous conduisons pas comme des tchetniks ! Nous devons montrer au monde que nous sommes des gens paisibles et légalistes. Ce tchetnik a droit à un procès équitable.

— Crevez-lui les yeux !

— Ce procès, nous allons le faire ici même, continua James, imperturbable. Je m'adresse à vous. Est-ce que ce tchetnik est coupable ?

— Da ! hurlèrent cinquante poitrines.

— Mérite-t-il la mort ?

— Da.

Encore plus d'enthousiasme. James se tourna vers Stefane, qui semblait ne plus rien comprendre.

— Stefane, nous allons procéder à l'exécution. Dehors, pour que tout le quartier puisse la voir. Je vais lui tirer une balle dans la tête. Suivez-moi.

Il prit Malko par le col de son blouson et le poussa devant lui, maintenant le canon de son pistolet enfoncé dans sa nuque. Malko sentait le métal froid entre ses vertèbres. Il n'était pas loin de l'éternité...

Ils suivirent le petit couloir étroit jusqu'à l'escalier. Tous les assistants leur avaient emboîté le pas. Malko et James avaient pris deux ou trois mètres d'avance, Stefane sur leurs talons. Malko, étourdi, se demandait quoi tenter. Soudain, il entendit la voix de James chuchoter en anglais à son oreille.

— Dès que vous arrivez en haut de l'escalier, vous courez !

CHAPITRE XVII

Malko, encore choqué par la brutalité de l'attaque dont il venait d'être victime, poussé en avant par le canon du pistolet de James, les oreilles pleines des clameurs de haine, derrière lui, n'avait guère le temps de réfléchir. Impossible de savoir si James voulait tenter de le sauver ou si c'était un raffinement sadique tant le talent de comédien de celui-ci était grand. Il émergea dans la cour, plongée dans l'obscurité, en face de l'hôtel Beograd. Il sentit les doigts qui tenaient le col de son blouson desserrer leur prise, et se lança en avant, comme un lévrier dans un starting-box. Un cri jaillit aussitôt derrière lui

— Il se sauve !

C'était James qui donnait l'alarme.

Malko traversa comme une flèche la cour vide en direction du porche donnant sur Marsala-Tita. Sans ralentir, il se retourna au moment où la première détonation claquait. Debout à l'entrée de l'escalier, James l'ajustait. Etant donné l'étroitesse de l'escalier, il empêchait qui que ce fût d'autre de tirer sur Malko.

Quand même, celui-ci rentra la tête dans les épaules. Les détonations se succédaient à toute vitesse, et il entendit plusieurs balles siffler non loin de lui. Puis un cri de triomphe :

— Je l'ai touché !

James était en train de changer de chargeur. Au moment où Malko franchissait le porche donnant sur Marsala-Tita et tournait tout de suite à gauche, une fusillade nourrie se déclencha derrière lui. Stefane et ses amis se défoulaient. Ce n'était plus un pistolet mais des kalachs, lâchant des chargeurs entiers. Quelques secondes plus tôt, il était massacré ! Malko aperçut sa voiture. Impossible d'y monter : la meute était derrière lui. Les vociférations et les coups de feu continuaient.

Il parcourut vingt mètres, aperçut un boyau perpendiculaire à Marsala-Tita, dans lequel il se rua, débouchant sur un terrain vague bordé de ruines. Il continua à avancer, se faufilant entre les pans de mur écroulés, et arriva brusquement en face d'un espace découvert.

Il lui fallut quelques secondes pour reconnaître "Sniper's Alley". En face, une rame de tram définitivement à l'arrêt. Epuisé, il s'y réfugia, laissant les battements de son cœur se calmer. Ce n'était pas la peine d'échapper aux Bosniaques pour se faire abattre par les Serbes. Derrière lui, il y avait encore des coups de feu, puis cela se calma. Il

pensa à James. Le jeune christ-voyou lui avait vraiment sauvé la vie.

Il risquait de ne jamais savoir pourquoi.

Le calme revenu, il se faufila hors du tramway et, au jugé, repartit vers le Holiday Inn, effectuant un grand détour. Il y arriva après avoir vu deux Golf rouges pleines de miliciens hirsutes qui fonçaient en faisant hurler leurs sirènes.

Il dévala la pente en ciment menant au garage souterrain en même temps que la Ford Sierra d'une équipe de télévision allemande, dont les occupants le regardèrent avec surprise.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé ? demanda le cameraman.

— Petit problème, expliqua Malko. Je me suis fait racketter et j'ai dû fuir en abandonnant ma voiture.

— On va vous emmener la récupérer, suggéra le cameraman. Si vous la laissez là-bas toute la nuit, vous la retrouverez sans roues. Et, pour en trouver à Sarajevo...

Après avoir débarqué ses copains, il fit monter Malko à côté de lui, et ils reprirent le chemin de l'est. A cause du blindage super lourd, on n'entendait aucun bruit de l'extérieur. En dix minutes, ils atteignirent Marsala-Tita. Pas de voiture !

Malko voulut s'assurer de quelque chose.

— Vous connaissez la permanence de Djevad Finci ? demanda-t-il. Je voudrais vérifier si ce ne sont pas ses miliciens qui l'ont volée.

Ils montèrent dans les petites rues, absolument désertes, jusqu'à celle menant au SOS Bar. Juste en face des sentinelles gardant la permanence, Malko aperçut sa voiture, garée le long du trottoir, surveillée par un homme armé... Donc, toute la scène de lynchage avait été préparée par Farahdin. Le Bosniaque savait que Malko lui avait menti, et il n'avait pas voulu prendre de risques.

— On s'arrête ? demanda l'Allemand pas vraiment enthousiaste.

— Non, fit Malko. J'irai à la présidence demain matin. A cette heure-ci, c'est trop dangereux.

Dans l'aventure, il avait perdu son MGV 176, resté dans le coffre.

Ils regagnèrent l'hôtel sans encombre, salués par le gardien. La Sierra était la dernière à rentrer. Malko allait s'engouffrer dans l'escalier quand une silhouette se leva d'un des boxes. Son poulx monta à 150, et redescendit tout de suite. C'était Hussein.

La jeune Bosniaque avait piteuse allure, les vêtements déchirés, un œil et la bouche enflés. Elle se jeta dans les bras de Malko et gronda entre ses dents.

— Eux salauds ! Frapper ! Battre. Très colère toi échappé !

— Qui était ce Stefane ?

— Kapetan brigade Bistrik. Ancien mac. Très amitié avec Djevad. Beaucoup crimes contre tchetniks. Brûlés dans maison.

— Tu as été très courageuse, remarqua Malko. Elle haussa les épaules.

— Stefane, eto dermo ! [34]

— Tu veux rester ici ? suggéra-t-il.

— Niet. Niet ! dit-elle. Sinon eux peut-être venir ici.

— Mais pourquoi as-tu pris le risque de venir alors ?

Elle sourit.

— James dit tu donnes cinq mille dollars pour ce soir. Tu peux”

Malko n’hésita pas.

— Bien sûr. Viens dans ma chambre.

Ils montèrent en silence, et elle alla tout de suite dans la salle de bains. Toujours pas d’eau ! Malko ouvrit son attaché-case et compta des dollars. Il ne reverrait probablement jamais Husseïna. Il fit deux liasses de cinquante billets de cent dollars et les tendit à la jeune femme.

— Voilà. Pour lui, et pour toi.

— Pour moi ?

— Oui. Tu as risqué ta vie pour moi. Ici, avec de l’argent, tu pourras survivre jusqu’à la fin du siècle.

Elle le regarda, des larmes plein les yeux.

— C’est beaucoup dinars ! Spasiba ! Spasiba ! [35] Quand partir Sarajevo ?

— Demain, sûrement.

Autant répandre la nouvelle.

— Konetchno ? [36]

— Oui. A propos, fais attention ; c’est Farahdin qui a arrangé le coup de tout à l’heure. Il voulait se débarrasser de moi. Ma voiture est devant sa permanence.

— Farahdin ? Mais c’est ami !

— C’était. Ne cherche pas à comprendre. Ne dis pas que tu m’as revu. Tu diras à James qu’il a été très astucieux.

Ils s’étreignirent, et, Husseïna partie, Malko s’allongea sur son lit pour se calmer un peu. Il n’avait pas faim mais décida de descendre à la salle à manger. Le room service était une chose inconnue au Holiday Inn. Les Allemands étaient devant la télévision et appelèrent Malko pour qu’il se joigne à eux.

— Nous partons demain, expliquèrent-ils. On en a marre.

— En voiture ?

— Jusqu’à l’aéroport. La Forpronu nous laisse prendre un avion jusqu’à Zagreb. Nous serons relevés par une équipe qui arrivera par la route avec une voiture ordinaire, qu’elle laissera à l’aéroport. C’est la meilleure façon... Vous avez eu chaud ce soir !

— Oui, dit Malko. Ce sont tous des fous, dans ce pays.

Après avoir mangé la pitance infecte du restaurant, il prit congé de ses nouveaux amis et regagna sa chambre. Prudent, il posa le skorpion, une balle dans le canon, à côté du lit, après avoir calé une chaise contre la

porte. Cela n'empêcherait personne d'entrer, mais ça lui donnerait le temps de réagir.

Une rafale de 14,5 troua la nuit. La vie continuait comme d'habitude. Deux nouveaux problèmes venaient de s'ajouter à ceux qu'il avait déjà. D'abord, si Farahdin apprenait qu'il était vivant, il allait tout faire pour le liquider. Il fallait donc trouver une astuce pour tenir encore vingt quatre heures. Mais, surtout, il n'avait plus de voiture. Et, sans voiture, comment aller au rendez-vous de Celo ?

Ivan tirait sur son cigare, affalé dans le canapé de Reuter, serrant contre lui un seau plein de glaçons.

— Impossible de louer une voiture blindée, dit-il. Il n'y en a pas. Je pourrais peut-être vous trouver une Golf, mais pas en très bon état. Et puis, elle aura des plaques de Sarajevo, et jamais son propriétaire ne voudra la louer seule. Pour circuler en ville, c'est OK, mais pour passer un check point serbe, c'est hors de question... Essayez quand même avec le gardien du garage.

Malko descendit les six étages. La première chose qui le frappa en arrivant dans le garage fut la Sierra des Allemands. Ils avaient donc changé d'avis. Il remonta retrouver Ivan Sibirsk.

— Les Allemands ne sont pas partis ? demanda-t-il.

— Si ; ce matin. Je les ai accompagnés au building. Ils ne voulaient pas laisser leur voiture à l'aéroport. Alors, ils m'ont confié leur matériel et les clés de la Sierra. L'équipe qui les remplace récupérera tout ça. Tout est là.

Il montrait un amoncellement de sacs, de caméras et d'attaché-case, dans un coin.

— Bon. Je vais aller travailler un peu.

— Je peux donner un coup de fil ? demanda Malko, tendant le traditionnel billet de vingt dollars.

— Pas de problème. Fermez la porte derrière vous.

Le gros Russe s'esquiva, laissant Malko seul. Ce dernier se rua aussitôt sur les affaires abandonnées par les Allemands et entreprit de les fouiller. Dix minutes plus tard, il avait en main le trousseau de, clés de la Sierra. Il l'empocha sans regret.

Son problème majeur était résolu. En plus, la Sierra était -vraiment blindée. Et badigeonnée des "peintures de guerre" de la presse, avec d'énormes TV en fluo. Et immatriculée à Francfort. Son coup fait, il l'abandonnerait à l'aéroport et préviendrait ses propriétaires. Il restait vingt-quatre heures à tuer avant de descendre à l'aéroport chercher les marks.

Le gardien se précipita en voyant Malko ouvrir la portière de la Sierra

et fit signe

— Nein ! Nein ! Deutsche TV.

Malko lui agita le trousseau de clés sous le nez et annonça froidement

— Ce sont mes amis. Ils m'ont laissé les clés. Regardez. Ils ne vous ont pas prévenu ?

— Non, fit l'autre, intrigué et méfiant.

— Ils ont oublié, affirma Malko. Aber alles is gut. Kharacho. Kein Problem. [37]

Un billet de dix marks changea de main, et le gardien se désintéressa du problème. Après tout, il ne faisait rien de mal. Il arrivait que les journalistes se prêtent des voitures, et il avait vu Malko en compagnie des propriétaires de la Sierra.

Après quelques manœuvres délicates, Malko émergea à l'air libre et prit le chemin de l'ouest. La tour Energoinvest avait été encore bombardée et fumait, petit incendie qui n'intéressait personne. Malko arriva sans encombre au PTT building et gara la Sierra hors des barbelés, sur le petit parking. Après avoir franchi le poste de garde, il se mit à la recherche du blindé de Boris Kromtchenko. Normalement, il se trouvait au fond, après le parking des camions. Personne. Il consulta sa montre.

10 heures. Il était en avance.

Une demi-heure plus tard, il commença à s'inquiéter. Plusieurs VAB français étaient passés. Pas d'ukrainien ! Pourtant, Boris était un type fiable. Enfin, il vit un blindé ukrainien qui arrivait, et qui s'immobilisa non loin de lui. Le chef d'engin sauta à terre, et Malko l'intercepta avant qu'il entre au garage.

— J'attends le blindé du praportchik Boris Kromtchenko, dit-il. Il ne vient pas ?

— Pas tout de suite, répliqua l'Ukrainien renfrogné. Il s'est fait tirer dessus en sortant de l'aéroport, et il a un homme blessé. Il est en train de faire son rapport.

La tuile !

— Vous redescendez ? interrogea Malko.

— INon, pas avant deux heures.

L'Ukrainien s'éloigna, sans plus s'occuper de lui. Sans s'affoler, Malko fonça vers la navette en partance, le VAB, français, qui reliait toutes les heures le PTT building à l'aéroport.

L'équipage, à terre, se détendait. Malko exhiba son badge onusien.

— Je devais descendre avec des Ukrainiens, expliqua-t-il, mais ils ont eu un problème. Est-ce que vous pouvez m'emmener ?

Le chef de char hésita.

— Non... Enfin, je veux bien, mais discrétos. Parce qu'on n'a pas le droit de transporter des non-Forpronu sans autorisation. Restez là ; on vous embarquera au dernier moment.

Malko se mit au soleil, grondant intérieurement. Le VAB allait partir à 11 heures. Vingt minutes de trajet. Il arriverait juste pour le vol de Zagreb.

A 11 heures moins 5 apparut un capitaine aux cheveux gris, un peu voûté, avec un doux visage légèrement efféminé. Il échangea quelques mots avec le chef d'engin, qui lui désigna Malko, et s'approcha de ce dernier.

— Je suis désolé, annonça-t-il ; il ne peut pas vous emmener sans autorisation. S'il vous arrivait quelque chose, il serait responsable. Allez à la salle OPS, au deuxième étage ; un officier des civil affaire vous délivrera cela très vite. Vous prendrez le prochain.

— Mais je suis pressé ! protesta Malko.

Le capitaine lui adressa un sourire poli et inflexible.

— Désolé, mon cher ; c'est le règlement.

Il monta dans le VAB, dont les lourdes portes arrière se refermèrent, et l'engin démarra aussitôt. Malko l'aurait tué. Il ne restait plus qu'une chose à faire : foncer avec la Sierra. Le temps qu'il coure la récupérer au parking, le VAB était loin. Il se lança donc tout seul sur la route de Stup.

Pas pour longtemps. Cinq cents mètres plus loin, un barrage de miliciens l'arrêta.

— Gefährlich ! Gefährlich ! [38] firent-ils en chœur.

Ils montraient, à un kilomètre, un char T 52 serbe, qui avait pris position au milieu de la route, juste avant le pont autoroutier. Sans protection Forpronu, impossible de passer... Malko dut faire demi-tour, fou de rage. L'avion de Zagreb allait se poser avec l'homme qui lui apportait cinq raillions de marks, et il ne serait pas là. Catastrophe majeure !

De nouveau, il se rua vers les barbelés du PTT building. Il fallait tenter de joindre l'aéroport au téléphone et prendre le VAB suivant, faute de Boris. S'il ne récupérerait pas les marks, tous ses efforts tombaient à l'eau.

CHAPITRE XVIII

A travers les vitres trouées de projectiles de la tour de contrôle, le colonel Beaudru regardait l'Antonov 32 tout blanc de la Forpronu se présenter à l'extrémité ouest de la piste, en provenance de Zagreb. Chaque matin, une équipe de casques-bleus nettoyait les 2 600 mètres du runway des éclats d'obus ou de projectiles divers qui le jonchaient. Souvent, le temps maussade retardait l'atterrissage des appareils, mais aujourd'hui, un soleil radieux éclairait les bâtiments, criblés d'impacts, de l'aéroport de Sarajevo.

Le petit turboprop se posa et roula jusqu'en face de l'aérogare, arrêtant ses moteurs. La trappe arrière s'abaissa tandis que les passagers descendaient. Ceux qui allaient les remplacer attendaient sur le tarmac, leurs bagages à côté d'eux. Ce vol quotidien était la seule liaison avec le monde civilisé. Une douzaine de passagers descendirent de l'appareil, accueillis par un officier du bataillon français qui avait pour mission de les diriger vers leurs destinations respectives. Certains demeuraient à l'aéroport ou montaient au PTT building, d'autres enfin partaient en mission chez les Serbes ou chez les Musulmans. Un homme aux cheveux courts s'approcha du capitaine français.

— Je cherche un journaliste autrichien, annonça-t-il, un certain Malko Linge. Il doit m'attendre à l'arrivée de cet avion. J'ai un colis à lui remettre.

Le capitaine français regarda autour de lui : personne en vue à part des Egyptiens et le VAB, qui se préparait à monter en ville.

— Je n'ai vu personne, dit-il. D'ailleurs, aucun journaliste n'est descendu aujourd'hui de Sarajevo. Je peux vous aider ?

Le Canadien montra un imposant carton marqué sur les quatre faces URGENT. MEDICAMENTS.

— Je devais lui remettre ceci, c'est pour un hôpital, en ville.

— OK. Posez-le là, dit-il, avec la cargaison du vol. Quand ce journaliste viendra, je le lui remettrai.

Le capitaine abandonna le Canadien pour aller veiller au déchargement de l'Antonov 32 tandis qu'un membre de la Forpronu qui attendait celui-ci l'entraînait vers un minibus arborant le drapeau bleu des Nations unies. Ils y montèrent, et, quelques minutes plus tard, escorté par un blindé, le véhicule quittait l'aéroport en direction de

Travnik.

Une agitation fébrile régnait sur le tarmac. Plusieurs distributions de médicaments devaient avoir lieu, à Dobrinja l'après-midi, à Butmir et à Ilidza le matin, pour que les Serbes ne sabotent pas l'opération. Des militaires étaient en train de décharger de l'Antonov des cartons de médicaments destinés à Butmir. A ce moment, un sous-officier vint prévenir le capitaine qu'on le demandait à la salle d'OPS. Il sauta dans une jeep, laissant son adjoint surveiller la suite des opérations.

Cinq minutes plus tard, la camionnette était entièrement chargée. En reculant, elle heurta presque le carton de médicaments destiné à Malko, rangé sur le tarmac avec d'autres colis destinés à la Forpronu. Le convoyeur sauta à terre et, pensant qu'il s'agissait d'un colis sorti par erreur, le remit avec les autres. Il repartit ensuite en direction de la sortie de l'aéroport, où le reste du convoi l'attendait.

Lorsque le capitaine redescendit de la salle d'OPS, tout était terminé ; il ne restait plus rien sur le tarmac. La conscience tranquille, pensant que le journaliste autrichien était venu entre-temps récupérer son bien, il alla rédiger son rapport de routine.

Malko écumait de fureur lorsqu'il sauta de la navette VAB qui venait de l'amener de Sarajevo. Il était midi 20, et l'Antonov 32 avait redécollé pour Zagreb une demi-heure plus tôt. Personne sur le tarmac. Il commença à se renseigner, et, après une demi-heure de recherches, finit par retrouver le capitaine qui avait réceptionné le colis de "médicaments".

— Comment ? Vous ne l'avez pas eu ? s'exclama ce dernier, stupéfait. Je l'avais fait mettre de côté. On a dû le ranger dans un coin... On va le retrouver.

Malko attendit en rongant son frein, tandis que l'officier cherchait son colis dans toute la base. Personne ne l'avait vu. Le capitaine se démenait comme un beau diable. Finalement, il tomba sur son adjoint, qui croyait se souvenir qu'on avait chargé dans la camionnette en partance pour Butmir un colis de médicaments abandonné sur le tarmac.

— Il est parti sur Butmir, annonça-t-il à Malko.

Vous pouvez contacter vos gens, là-bas ? demanda Malko.

— On va essayer.

De nouveau, la radio. Malko suivait anxieusement les dialogues. Enfin, le capitaine parvint à entrer en contact avec l'escorte protégeant la distribution, expliqua le problème. La réponse, transmise par le hautparleur, fut un coup de poignard pour Malko

— Distribution terminée, mon capitaine, annonça la voix neutre d'un sous-officier. Nous rentrons. Tout s'est bien passé.

Le capitaine coupa la radio avec un sourire désolé à l'intention de Malko.

— Désolé, mon vieux ! On ne peut pas aller leur reprendre ce truc ; cela risquerait de déclencher un souk pas possible. Ils sont horriblement susceptibles. Je comprends votre déception, mais, si vous avez besoin d'un médicament spécifique de façon vraiment urgente, je suis prêt à prendre sur nos stocks. On s'arrangera ensuite.

— Merci, mon capitaine, répondit Malko ; mais je vais plutôt en faire revenir de Zagreb.

Impossible de lui expliquer que les habitants de Butmir allaient se partager cinq millions de marks.

Il sortit du bureau, assommé. Impossible de faire venir de l'argent avant le lendemain matin. Or, il ne pouvait pas déplacer le rendez-vous avec Celo, et, sans argent, il n'obtiendrait pas les Stingers... Le capitaine à cheval sur le règlement avait involontairement déclenché une catastrophe. Il lui restait vingt-quatre heures pour réfléchir à une solution, qui semblait pour l'instant impossible.

Une voix puissante qui le hélait l'arracha à ses pensées moroses. Le praportchik Boris Kromtchenko s'avancait vers lui, visiblement de mauvais poil.

— C'est merderie absolue ! lança l'Ukrainien. Ces salauds ont tiré kalachnikov. Pilote blessé. Obligé faire papiers. Tu viens à Sarajevo ? Je remonte.

— Ça m'arrange, merci, fit Malko.

Il se glissa par la trappe triangulaire du transport de troupes BRDH et s'installa tant bien que mal, tandis que l'engin prenait la route de la mort. Il avait vingt-quatre heures pour trouver cinq millions de marks ou une astuce assez diabolique pour récupérer les Stingers sans les payer. Deux éventualités qui semblaient également impossibles. Quand il débarqua au PTT building, il n'avait trouvé aucune solution.

— Dosvidania ! lui lança Boris Kromtchenko. Ce soir, je suis hôtel Belvédère.

Bien que Sarajevo fût formellement interdite aux militaires de la Forpronu, le praportchik ukrainien s'asseyait joyeusement sur le règlement. Le fait d'être cantonné en pleine ville, à Tito Barracks, l'aidait évidemment.

Dieu merci, la Sierra empruntée à la télé allemande était toujours au parking. Elle risquait, maintenant, de ne lui servir à rien.

Depuis trois heures, Malko réfléchissait à se faire sauter les méninges, tentant désespérément de trouver un plan de secours, installé dans un des boxes, derrière le bar du Holiday Inn, lorsqu'une silhouette se dressa devant lui.

James.

Le Bosnio-Américain avait perdu beaucoup de sa superbe. Un gros pansement recouvrait le côté droit de sa tête, au-dessus de l'oreille, et son air de matamore avait fait place à une expression presque humble. Il s'arracha un sourire contraint avant d'annoncer

— J'ai des problèmes. Sérieux.

— Quoi donc ? demanda Malko, sur ses gardes.

Les types de Stefane. Ils ont réalisé que je m'étais foutu d'eux quand je vous ai aidé à vous enfuir. Alors, ils me cherchent pour me tuer. Ils ont déjà essayé. Vous avez vu ma tête ? Si je n'avais pas bougé, j'en prenais une en pleine poire.

— En quoi puis-je vous aides ?

— Il faut me faire quitter Sarajevo, sinon, ils me flinguent.

— Mais comment ?

— J'ai un passeport américain ; je peux passer les barrages serbes. Je sais que vous devez partir aujourd'hui ou demain. Emmenez-moi. Sans voiture, je n'ai aucune chance. Une fois que je serai à Kiseljak, je me débrouillerai si vous ne voulez pas m'emmener jusqu'à Split.

Malko sonda le regard de son interlocuteur. Pour une fois, sa sincérité ne faisait pas de doute. Il était mort de peur. C'était difficile de l'envoyer promener après ce qu'il avait fait.

— Vous étiez au courant du plan pour m'éliminer ?

— Non ; pas du tout. J'étais là par hasard, mais j'ai tout de suite compris, et j'ai eu une idée.

— C'était la bonne, remercia Malko.

— Alors ?

Il se retournait toutes les trente secondes, vraiment angoissé. Malko s'était remis à réfléchir. L'irruption de James lui apportait peut-être une solution. Certes, tirée par les cheveux, mais c'était ça ou rien.

— Vous pourriez vous procurer une kalachnikov ? demanda-t-il.

James le regarda, médusé.

— Une kalach ? Oui ; bien sûr. Mais pour quoi faire. Ça ne suffit pas pour se défendre.

— Ce n'est pas pour vous défendre, précisa Malko. C'est pour me rendre service. J'accepte de vous faire quitter Sarajevo, mais à une condition : que vous m'aidiez. Voici ce dont il s'agit.

James l'écouta avec attention. Quand Malko eut terminé, il remarqua Ce n'est pas évident, ce que vous me demandez. Il y a un sacré risque.

— D'après vous, le risque couru en demeurant à Sarajevo est encore plus élevé.

— C'est vrai, reconnut piteusement le jeune homme. Je n'ai pas le choix. J'espère que vous ne me doublerez pas.

— Vous pouvez me faire confiance, dit Malko. Maintenant, allez vous procurer une kalach et revenez m'attendre dans ma chambre. La clé

sera à la réception. Je les prévenirai.
James reparti sans enthousiasme. Il aurait visiblement préféré demeurer au Holiday Inn.

Malko avait failli ne pas retrouver le Belvédère. Heureusement qu'il y avait les Mercedes stationnées devant. Le skorpion récupéré sur le tueur iranien glissé entre les deux sièges avant de la Sierra, une balle dans le canon, il se sentait plus tranquille. Il gara la voiture devant l'hôtel, y laissant le pistolet. La salle du rez-de-chaussée était plongée dans une pénombre presque totale, éclairée seulement par des bougies et les lueurs d'innombrables cigarettes et cigares. On buvait ferme, et des rires fusaient de toute part. Un garçon surgit devant Malko.

— Ivan Sibirsk, demanda-t-il.

Le garçon l'éclaira avec une petite torche tandis qu'il zigzaguait entre les tables. Il reconnut la présence du photographe russe avant même de le voir à l'odeur de son Coiba... Evidemment, Boris Kromtchenko était vauté dans le fauteuil voisin, apparemment perdu pour le monde extérieur, un sourire béat éclairant ses traits bestiaux.

— Vous me cherchez ? demanda Ivan Sibirsk.

— Oui, dit Malko. J'aurais besoin de parler à Boris. Le russe jeta un coup d'œil à son copain, écroulé.

— Ça ne peut pas attendre demain matin ?

— Non.

— Alors, il vaut mieux m'expliquer d'abord.

Malko n'avait plus le choix ; il dut s'exécuter, racontant toute l'histoire des Stingers. Le Russe l'écouta sans l'interrompre, puis demanda

— Qu'est-ce que vous voulez demander à Boris ?

Malko le lui expliqua tandis que Boris l'écoutait en tirant sur son Coiba.

— Sur le papier, cela peut marcher, conclut-il. Mais il y a beaucoup de risques. Même avec la coopération de Boris.

— Je sais, mais je n'ai pas le choix. C'est cela ou rien.

— Qu'est-ce que vous lui offrez ?

— Combien va-t-il demander ?

Je ne sais pas. 5 000 dollars peut-être. Il n'a pas vraiment la notion de l'argent. Ici, il en gagne plus qu'il pourrait en gagner chez lui pendant toute sa vie. Les soldes de la Forpronu représentent plus de cent fois ce qu'il gagnait dans l'Armée rouge.

— Ce que je lui demande est assez simple, plaida Malko.

Boris eut un sourire entendu.

— Bien sûr, s'il n'y a pas de complications. Seulement, il y en a toujours. Et, de toute façon, il sera sanctionné. Probablement renvoyé en Ukraine.

— Pas forcément.
— Il faudrait un miracle.
— Vous lui demandez ?
— Je vais l’emmener dehors pour le dessoûler. Prenez une vodka ; cela risque d’être long.

Effectivement, Ivan Sibirsk ne réapparut, en compagnie de l’Ukrainien, qu’une heure plus tard ! Boris semblait toujours aussi ivre. Il s’écroula dans son fauteuil après un clin d’œil amical à Malko.

— Il est d’accord, annonça Ivan ; parce qu’il vous aime bien. Mais il faudra faire en sorte que personne ne soit blessé.

— D’accord, accepta Malko, sans savoir comment il allait résoudre la quadrature du cercle – mais il émergeait d’un tel trou...

Ivan Sibirsk tendit sa main grassouillette.

— L’argent. 5 000 pour lui, 1 000 pour moi.

En voilà un qui avait tout compris de la société capitaliste.

— Je l’ai à l’hôtel.

— Il faut le lui remettre ce soir, pas devant ses hommes. Il va sûrement leur en donner un peu, mais il aime la discrétion.

— Très bien, dit Malko. Je retourne au Holiday Inn et je reviens.

Nouvelle balade dans les rues noires et sans vie de Sarajevo. Son plan original était déjà délicat, maintenant c’était carrément kamikaze. Il avait affaire à des partenaires hyper méfiants, qui ne lui feraient aucun cadeau.

Heureusement qu’il avait emporté du cash ! Mais bientôt, il n’allait plus rien lui rester. En repartant du Holiday Inn, il dut semer une Golf rouge qui le suivait d’un peu trop près. Ivan Sibirsk, qui le guettait à l’entrée du Belvédère, compta les billets et disparut dans la pénombre. Il revint les mains vides.

— Boris vous remercie, dit-il. Il vous attendra demain matin au PTT building à 9 heures pour vous escorter. Il vous descendra à l’aéroport. Ensuite, il s’arrangera pour partir en même temps que votre convoi de médicaments, qui est escorté par des Français. Il en fait son affaire. Cela ne prend qu’un quart d’heure pour aller à Dobrinja, avec un seul check point serbe.

Le gros photographe russe semblait ravi. Son problème immédiat résolu, Malko essayait de deviner d’où pourraient venir les complications. Devant son visage soucieux, Ivan Sibirsk demanda

— Ça ne va pas ? Il y a un autre problème ?

— Non, pas exactement, affirma Malko, mais je cherche d’où pourraient venir les problèmes demain. Vous qui vivez ici, vous avez peut-être une meilleure appréciation des choses que moi. Vous connaissez Farahdin ?

— Un peu. Je l'ai rencontré à plusieurs =prises. J'ai suivi des opérations de son groupe.

— Et Celo ?

— Lui, je ne le connais pas directement, mais je sais qui il est et ce qu'il fait.

— Vous avez une idée de leurs relations ?

Ivan Sibirsk aspira un peu de la fumée de son Coiba avant de répondre.

— Ce sont des chefs de bande, comme il y en a des dizaines dans et autour de Sarajevo. Chacun contrôle un secteur. Ils se connaissent, sans plus. Mais ils sont rivaux aussi.

— Farahdin, pour m'empêcher de récupérer les Stingers, a mentionné une prochaine offensive serbe. Vous y croyez ?

— C'est le serpent de mer, répliqua le Russe avec un large sourire. On en parle depuis le mois de juillet. Au début, les Serbes voulaient couper la ville en deux à la hauteur de l'avenue Maxime-Gorki. Ils ont compris que c'était impossible. Depuis, ils ne cherchent pas du tout à prendre Sarajevo. Ils veulent l'affamer. Ils détiennent déjà plus de 60 % de la Bosnie ; Sarajevo, ce sera la cerise sur le gâteau. Ils préfèrent laisser les 400 000 habitants mourir de faim car il y a trop de casques-bleus pour faire un bon petit massacre comme ils l'ont fait ailleurs. Cela ferait désordre. Alors, ils attendent que le froid et la faim effectuent le travail à leur place.

— Donc, Farahdin m'a menti.

Le gros photographe eut un rire qui fit tressauter toutes ses couches de graisse.

— Evidemment ! Il veut simplement récupérer les Stingers pour lui en les prenant à Celo. Soit pour les vendre, soit pour acquérir un peu plus d'importance. Vous parti, il essaiera de se les faire remettre, sous prétexte de défendre Sarajevo.

— Bien, conclut Malko. Je vais me coucher.

Il y avait donc peu de chance que Celo et Farahdin soient de mèche.

Ivan Sibirsk lui serra vigoureusement la main.

— Good luck ! Vous pouvez compter sur Boris.

Malko repartit dans les rues sombres, presque triste de quitter Sarajevo. On s'attachait à cette ville en train d'agoniser comme à un mourant. Il avait peu d'heures à dormir. Pourtant, le lendemain serait le jour de tous les dangers.

CHAPITRE XIX

Un soleil radieux rendait le béton gris du PTT building presque gai. Sarajevo jouissait d'un temps de rêve pour ses cent quatre-vingt-troisième jours de siège. Certes, le parlement brûlait et les obus de mortier étaient tombés toute la nuit. La routine... Malko regarda dans son rétroviseur. Personne ne l'avait suivi depuis le Holiday Inn, où il avait passé sa dernière nuit, sur les nerfs. Par précaution, il ne s'était même pas rendu à la salle à manger, grignotant des biscuits dans sa chambre, sans faim réelle.

Il n'avait pas revu Ivan avant de quitter définitivement le Holiday Inn, le Russe était probablement en train de cuver. Le gardien du garage l'avait regardé d'une drôle de façon lorsqu'il avait glissé son sac dans le coffre de la Sierra, mais il n'avait pas osé s'opposer à son départ. Malko avait complété le plein de la voiture grâce au jerrican de secours, vérifié les pneus et enfilé son gilet pare-balles, en dépit du blindage. La Sierra était un délice à conduire : souple, silencieuse et puissante. Il ne regrettait pas la voiture blindée de la CIA.

Le skorpio, glissé sous le siège, lui assurait une certaine puissance de feu, mais il était hors de question qu'il passe un barrage seul avec... Même avec les casques-bleus, il risquait un incident. Mais, tant qu'il ne serait pas installé dans l'avion de Zagreb, il pouvait en avoir besoin.

Il donna un coup de klaxon pour que la sentinelle écarte les barbelés défendant mollement le PTT building. A l'intérieur, les véhicules blancs – camions et blindes s'alignaient sagement sous le soleil. Un VAB, canon tourné vers les collines, bloquait la plate-forme supérieure du bâtiment. Malko se gara à côté du VAB assurant la navette et s'approcha du chef d'engin, lui montrant son autorisation de participer à l'opération Médicaments pour Dobrinja.

— Parfait, dit le sergent. Vous montez avec nous jusqu'à l'aéroport. C'est un autre véhicule qui vous emmènera à Dobrinja.

— Je vais utiliser ma propre voiture et me coller là vous, expliqua Malko. J'ai du matériel de tournage, c'est plus, facile.

En plus de la Sierra, il avait emprunté une des caméras des Allemands.

— Parfait, approuva le sergent. Mais attention en passant sous le pont autoroutier de Stup, les Mus [39] allument tout. Restez bien sur votre gauche. Nous partons dans dix minutes.

Le temps s'écoulait avec une lenteur exaspérante. Malko n'arrivait pas à desserrer la main géante qui lui comprimait l'estomac. Maintenant qu'il avait le nez dessus, son plan lui paraissait complètement fou...

Le grondement du VAB l'arracha à ses pensées moroses. Au début, il se colla derrière. A un moment, le chef d'engin, dont le torse dépassait de la tourelle, lui fit signe de venir à sa hauteur, sur la gauche. Ils entraient dans la zone dangereuse. Le spectacle était dantesque des bâtiments en ruine, partout des carcasses de camions, de voitures, de trams, renversées ou brûlées. Pas âme qui vive en apparence, et pourtant toutes ces ruines grouillaient de tireurs embusqués. Les épaisses vitres blindées l'empêchaient de percevoir le moindre son de l'extérieur. Le VAB contourna un énorme container traîné au milieu de la chaussée, Dieu sait pourquoi. Involontairement, son conducteur serra Malko entre son flanc gauche et la pile du pont. Pour ne pas être écrasé entre le blindage et le béton, Malko dut freiner brutalement, et il se retrouva derrière l'engin blindé pendant quelques secondes.

Cela fut suffisant. Un choc sourd secoua la voiture. Malko sursauta. Le déflecteur gauche était étoilé. Un projectile venait de s'y enfoncer, arrêté par les couches de verre blindé. Le poulx à 150, il écrasa l'accélérateur et se remit à la hauteur du blindé léger. Le sniper n'avait pas perdu de temps ! Sans la vitre blindée, il aurait été grièvement blessé.

Le blindé accélérât pour la dernière longue ligne droite avant l'aéroport. Comme dans un rêve, Malko vit défiler les carcasses de voiture sur les bas-côtés et, presque sans s'en rendre compte, se retrouva devant le VAB gardant la base aérienne.

Provisoirement hors de danger, il continua jusque devant la tour de contrôle et inspecta les dégâts. La balle avait pénétré aux deux tiers le verre, épais de six centimètres. Un officier s'approcha.

— On dirait que vous l'avez échappé belle !

— C'est vrai, répliqua Malko. Savez-vous où se trouve le convoi qui va porter des médicaments à Dobrinja ? Je pars avec eux.

— Adressez-vous à la salle OPS.

Malko repris sa voiture jusqu'à l'autre extrémité de l'aéroport et finit par dénicher, au premier, les responsables de l'opération.

— Il y a eu un petit retard, expliqua le commandant de service. Les Serbes font des difficultés ; ils veulent examiner la cargaison carton par carton, ce qui est impossible. On discute. Ils sont assez énervés.

— Et que va-t-il se passer ?

— Si ça ne marche pas aujourd'hui, ça sera pour demain, conclut philosophiquement l'officier.

Malko en avait des sueurs froides. Si Celo ne le voyait pas, il repartirait avec les Stingers, et il y avait beaucoup de chances pour qu'il ne les rapporte jamais.

Il redescendit sur le tarmac et tomba sur le camion, escorté par un VAB et une jeep occupée par un lieutenant-colonel. Ce dernier le héla. — Ça y est, c'est arrangé. On y va dans cinq minutes. On attend le second VAB.

— Je devais rencontrer des Ukrainiens, expliqua Malko. Ils doivent aussi aller à Dobrinja. Vous les avez vus ?

— Affirmatif. Ils sont partis depuis déjà une demi-heure. Ils vont faire sauter des obus non explosés.

Pourvu que Boris Kromtchenko puisse l'attendre...

Il grilla d'impatience jusqu'au moment où le lieutenant-colonel donna le signal du départ. Le petit convoi franchit l'enceinte de l'aéroport et tourna à droite, s'engageant dans le no mans land. Un VAB, ensuite le camion de médicaments, puis la voiture de Malko, et un second VAB, fermant la marche. La jeep était en tête, en liaison radio avec la salle OPS.

Ils longeaient un quartier serbe détruit mais encore habité. Des gens prenaient le soleil sur le balcon d'un immeuble démoli. En face, une femme ramassait des légumes dans un potager. La jeep de tête stoppa. Check point serbe. Quatre ou cinq miliciens détendus, kalach à l'épaule, devant une chicane. Emergeant d'un rez-de-chaussée démoli, Malko aperçut le museau d'une mitrailleuse et le tube d'un canon antichar, sans recul.

Un Serbe s'approcha, lui réclama son passeport, vérifia son badge de la Forpronu et lui demanda par gestes une cigarette. Dieu merci ! Comme Malko était sous la protection de l'ONU, il ne chercha pas à fouiller la Sierra, jetant seulement un regard intéressé à la caméra, avant de rejoindre ses copains. Malko s'attendait à ce que le convoi reparte tout de suite, mais une discussion s'était engagée entre les Serbes et l'officier français. Malko se rapprocha et essaya de comprendre.

Il saisit très vite qu'on parlait de lui !

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il, sérieusement inquiet.

— Oh ! Ce n'est rien, dit le lieutenant-colonel. Aujourd'hui, ils ont décidé de nous emmerder. Tout à l'heure, ils voulaient fouiller les colis. Maintenant, ils entendent confisquer votre caméra !

Ça, C'était le comble !

— Mais pourquoi ?

— Ils prétendent que vous allez filmer leurs positions pour donner, ensuite, le film aux Bosniaques. Ce n'est pas la première fois.

Malko demeura muet. Impossible d'expliquer à ce colonel ce qu'il faisait réellement à Dobrinia et qu'il se moquait d'abandonner la caméra aux Serbes. L'autre ne plaisantait pas avec sa mission de casque-bleu.

La discussion reprit, interminable, balisée par la mauvaise foi des

Serbes, toujours avec le sourire.

Seulement, peu à peu, plusieurs miliciens s'étaient rapprochés, entourant la voiture de Malko, commentant l'impact qui avait brisé le déflecteur. S'ils ouvraient la voiture et trouvaient le skorpion, bonjour les vrais problèmes ! Le lieutenant-colonel commençait à s'énerver. Le Serbe avait téléphoné à son PC pour demander des instructions.

Soudain, on entendit un bruit de chenilles. Deux T 55 de l'ex-armée yougoslave arborant le drapeau à trois bandes serbe tournèrent au coin et prirent position en face du convoi. Leurs canons pivotèrent, visant les véhicules de la Forpronu. Le lieutenant-colonel écumait de rage. Il donna quelques ordres à ses VAB, qui pivotèrent. Les portes arrière s'ouvrirent brutalement, découvrant les LRAC [40], braqués sur les deux chars. L'officier marcha sur le chef des miliciens.

— Dites à vos chars qu'ils ont une minute pour se retirer. Sinon, je les allume.

Le conciliabule ne dura pas longtemps cette fois. Un Serbe plus âgé surgit, tout sourire, et assura le lieutenant-colonel que tout cela n'était qu'un regrettable malentendu, que ses hommes étaient un peu nerveux, mais que les Serbes, en général, et lui en particulier, portaient une indéfectible amitié à la France.

Les deux chars pivotèrent, endommageant un peu plus la route, et retournèrent prendre leurs positions dans les ruines. Tout le monde s'embrassa, et le convoi put enfin passer. Malko regarda sa montre. Il était presque 11 heures.

Pourvu que Boris Kromtchenko puisse attendre.

L'avenue Emile-Zola s'étendait sur près de deux kilomètres, coupant Dobrinja selon un axe sud-ouest, nord-ouest absolument vide à perte de vue, sous un ciel d'un bleu immaculé. Vestige des temps anciens, un panneau d'interdiction de stationner se dressait, intact, comme les lampadaires, depuis longtemps éteints, juste après le croisement avec l'avenue Rose-Hadzivukovic. Tous les pavillons d'un étage bordant Émile-Zola avaient perdu leur toit ; leurs murs étaient criblés de trous béants ; leurs portes et leurs fenêtres avaient été volatilisées par le souffle des obus. Cent mètres avant le croisement, une station-service avait brûlé, et il ne restait plus que son dôme en ciment. Au passage, Malko aperçut le blindé de Boris Kromtchenko, arrêté devant. Pris dans son convoi, il dû continuer. La jeep du colonel tourna dans Rose-Hadzivukovic et stoppa un peu plus loin, ainsi que les VAB. Sur la droite, l'avenue était bordée de grands immeubles style HLM, sur la gauche, de pavillons. Les bâtiments semblaient abandonnés, criblés d'impacts, éventrés par les obus, brûlés, les toits arrachés. Un vent assez fort soufflait du nord, soulevant une poussière jaunâtre.

Pas âme qui vive. Une ville fantôme. Cette partie de Dobrinja était contrôlée par les Bosniaques, mais les Serbes tenaient la zone comprise entre l'avenue Emile-Zola et l'aéroport. Les deux camps se trouvaient à quelques dizaines de mètres l'un de l'autre. Dobrinja était une sorte de Sarcelles, pour la plus grande part aux mains des Bosniaques, où survivaient tant bien que mal 30000 personnes, sans capacité offensive mais assez armées pour repousser les attaques serbes.

Les équipages des VAB mirent pied à terre, ainsi que Malko. Aucune trace de Celo. Il s'approcha du colonel.

— Ils sont en retard.

— Espérons qu'ils viendront, soupira l'officier.

— Je vais aller voir ce blindé ukrainien, annonça Malko. Je crois que je connais le chef d'engin,

— Faites attention, recommanda l'officier, nous sommes dans une zone "sensible".

Malko dégagea sa Sierra et revint sur ses pas, s'arrêtant à la hauteur du blindé de Boris Kromtchenko. Il sortit, engoncé dans son gilet pare-balles, la caméra à la main, aussitôt rejoint par l'Ukrainien, visiblement d'une humeur massacrante.

— Problem ! lança-t-il. PC pas compris, pourquoi nier explosion obus. Je dis klein technical Problem. Mais je dois maintenant tout sauter faire.

Dans son émotion, il était de moins en moins compréhensible.

— Kharacho ! dit Malko. Dans un quart d'heure tout est terminé. Où sont les obus à détruire ?

— Là-bas, en dessous poteau avec disque bleu.

Malko y alla à pied. Quatre piles de pneus dissimulaient chacune trois ou quatre obus de mortier de 120. Dans chaque tas se trouvait un dispositif de mise à feu, dont le fil dépassait dans la bande herbeuse séparant la chaussée du trottoir. Ces fils se réunissaient et couraient sur une centaine de mètres, invisibles dans l'herbe.

Malko retourna près du praportchik ukrainien.

— Pourquoi ces pneus ?

— Pour limiter éclats. Procédure standard.

— Est-ce qu'il y en a assez pour détruire un camion et son contenu ?

— Da !

— Est-ce que les Bosniaques connaissent l'existence de ces explosifs ?

— Voisins, oui ! Ils observent. Regardez.

Malko leva la tête et aperçut un rideau qui bougeait dans l'immeuble faisant le coin de deux avenues et qui semblait pourtant totalement abandonné. Un homme les observait du sixième étage. Puis, en examinant bien la façade, il découvrit toute une vie secrète : des visages qui apparaissaient et disparaissaient, observant le carrefour

envahi par la Forpronu. Sans eau, sans électricité sans chauffage, sans vitres, ils survivaient dans ce ; appartements éventrés. Un gosse se hasarda même sur un balcon à demi détruit.

— Où est l'homme qui doit déclencher l'explosion ? demanda Malko.

— Dans maison, là-bas.

Boris désignait une maison un peu plus haute que les autres, au toit de tuile rouge criblé de trous, en retrait de la route.

— Comment doit se dérouler l'opération ?

— Quand je décide, je recule BRDM dans station service et je donne ordre par radio, sergent Sevtschenko.

Malko le regarda bien en face.

— Boris, c'est moi qui dois donner l'ordre de mise à feu.

Les dents en or du praporichik brillèrent dans le soleil.

— Da ! Da ! Kharacho ! Je dis sergent Sevtschenko tu es ami journaliste, tu veux filmer explosion et tu donnes ordre toi-même ! Quand tout prêt, tu cries : " Davaï !" [41] dans radio. Et boum !

Joignant le geste à la parole, il passa la courroie de sa radio portable à l'épaule de Malko. L'appareil ressemblait à un téléphone portatif. Boris tendit sa large main.

— Tu donnes cent dollars pour sergent. Cent dollars changèrent de main.

— Parfait, dit Malko, quand même soulagé. Prends ta position définitive.

— Da. Pour me joindre, canal 1 ; pour sergent, canal 3.

Boris remonta dans son engin, qui recula et prit position derrière la station d'essence. Malko déposa la radio dans la Sierra et alla la garer en face des pneus, avant de rejoindre le colonel. Ce dernier remarqua, intrigué.

— Vous avez l'air de bien le connaître, cet Ukrainien.

— Oui ; il m'a descendu plusieurs fois en ville, expliqua Malko. Et puis, nous avons sympathisé. Vos Bosniaques ne sont toujours pas arrivés ?

— Ils sont toujours très prudents, de peur de tomber dans une embuscade. Ils doivent nous observer à la jumelle.

Malko sentit un petit picotement désagréable le long de sa colonne vertébrale. Si Celo nourrissait le moindre soupçon sur ses intentions, il tirerait d'abord et s'expliquerait ensuite, Forpronu ou pas. Le regard de Malko revenait toujours se poser vers les pneus. Tout allait se jouer très vite. Heureusement, les empilements de pneus étaient fréquents. Ils servaient de chicanes, ou à délimiter une zone précise.

D'un autre côté, Celo allait être sur ses gardes, et Malko ignorait si le Bosniaque ne lui avait pas préparé un piège, lui aussi. Ils se trouvaient dans une zone à laquelle les miliciens bosniaques avaient facilement accès.

En attendant, l'atmosphère se détendait. Enhardis par la présence des casques-bleus, des gens sortaient des immeubles, venant quêter des cigarettes, du chocolat, des piles électriques. Une femme traversa, allant arracher quelques légumes dans un jardin abandonné où l'herbe atteignait un mètre de hauteur. Une rafale claqua, un peu plus loin, sans déranger personne. Pour la centième fois, Malko inspecta le paysage, autour de lui.

La Sierra, garée en face du tas de pneus, la chaussée nue, couverte de débris de projectiles, les VAB, le camion de médicaments. Heureusement, le blindé ukrainien était pratiquement invisible, derrière la station service. Le colonel se tourna vers Malko, désignant un nuage de poussière en haut de l'avenue Rose-Hadzivukovic.

— Les voilà ! annonça l'officier.

Malko distingua un camion suivi d'une vieille Golf jaunâtre. Son poulx monta rapidement. Tout allait se jouer dans les minutes suivantes. Il avait à accomplir des actes qui s'enchaînaient les uns aux autres. Si un des chaînons cassait, c'était la catastrophe. Et, très vraisemblablement, la mort pour lui.

CHAPITRE XX

Le camion était un vieux Skoda au pare-brise étoilé. Quatre miliciens bosniaques s'entassaient dans sa cabine, si serrés que les canons de leurs kalachs dépassaient par les glaces ouvertes. Malko eut un coup au cœur : Celo n'était pas parmi eux. L'engin stoppa à la hauteur du colonel, et Malko aperçut enfin Celo, au volant de la Golf qui le suivait. Celo était au volant. La voiture dépassa le camion, s'arrêtant à sa hauteur. Celo en descendit, aussitôt happé par le colonel. Tout, en lui, exprimait la méfiance. Il avait à la main une MP 5 avec deux chargeurs, plus un pistolet et plusieurs grenades à la ceinture. Son garde du corps, lui, le buste ceint d'une bande de MG 42, portait un RPG 7 sur l'épaule.

Le dialogue entre Celo et le colonel fut de courte durée. L'officier appela Malko et le présenta.

— Monsieur Linge, un journaliste autrichien qui va filmer la remise des médicaments.

Celo et lui se serrèrent la main. Jouant le jeu, Malko demanda aussitôt :

— Je peux vous interviewer ?

Sans attendre la réaction du colonel, Malko entraîna Celo en direction de la Sierra.

— Vous êtes en retard, remarqua-t-il. Ils allaient repartir.

Celo ne releva même pas.

— Vous avez l'argent ?

— Oui.

— Où ?

— Dans ma voiture. Là.

Ils étaient arrivés à la hauteur des pneus. Celo ne sembla pas alarmé par leur présence. Il fixait le coffre de la Sierra.

Il restait encore la manœuvre la plus délicate. Celle qui risquait de déclencher le clash. Les hommes de Celo attendaient près du camion, et le colonel commençait à trépigner, Malko se jeta à l'eau.

— Pouvez-vous rapprocher votre camion de ce côté ? demanda Malko d'un ton détaché – mais la chemise collée au dos par la sueur.

— Pourquoi ?

— Je n'ai pas envie que notre échange se passe trop près des VAB.

Celo réfléchit quelques secondes puis lança un ordre en serbo-croate au chauffeur du camion. Ce dernier contourna le convoi français,

tourna le coin et vint se garer à côté des deux hommes. Juste derrière la Sierra. Intérieurement, Malko poussa un ouf ! de soulagement. Il avait l'impression que ses pensées étaient transparentes, que le Bosniaque lisait en lui.

— Surpris, le colonel les rejoignit, jetant un regard bizarre à Malko.

— Pourquoi avez-vous déplacé votre camion ? demanda-t-il à Celo. Il faut effectuer le transfert.

— C'est moi qui le lui ai demandé, lança aussitôt Malko. La lumière est meilleure ici. Cela ne pose pas de problèmes ?

— Non, non, affirma l'officier. On va approcher le nôtre,

Dès que l'officier se fut éloigné, Celo dit d'un ton impérieux à Malko

— Maintenant, je veux voir l'argent.

— Moi. Je veux voir les Stingers, répliqua Malko. Vous ne pensez quand même pas que je serais venu les mains vides ?

Son ton paraissait tellement sincère qu'il cloua le bec au Bosniaque. Ce dernier lui fit signe de le suivre, et ils grimpèrent dans le camion par l'arrière, en soulevant la bâche. Malko aperçut immédiatement les caisses. Il y en avait bien onze. Un mètre soixante-dix de long, cinquante centimètres sur cinquante centimètres de section. L'une de la rangée du dessus était ouverte, et Malko put vérifier la présence du lanceur, avec ses munitions et les trois EPR. Les autres avaient encore leur marquage d'origine. Visiblement, aucune n'avait été ouverte. Malko ne pouvait pas détacher les yeux de cette mortelle cargaison. Ainsi, il était arrivé à remettre la main sur les Stingers qui bloquaient la reprise du pont aérien !

Seulement, bien qu'ils fussent à quelques centimètres, c'était comme s'ils étaient sur la Lune pour le moment.

Celo transpirait ; une odeur aigre s'élevait de son corps trapu. Un bruit de moteur troubla le silence : le camion de la Forpronu manœuvrait, pour venir se mettre cul à cul avec le véhicule bosniaque.

Au moment où Malko allait dire quelque chose, la bâche de l'arrière fut soulevée, et la voix du colonel annonça

— Nous allons commencer le transfert. Il faut que nous soyons partis d'ici à un quart d'heure.

— Vous les avez vus, dit Celo à mi-voix. Maintenant, montrez-moi l'argent.

— D'accord, fit Malko.

Ils sautèrent du camion sous le regard de plus en plus soupçonneux du colonel. Ce dernier devinait bien que quelque chose se tramait derrière son dos, mais il était à mille lieues d'imaginer ce qui se passait.

— Nous allons compter l'argent dans la voiture, continua Celo. Nous y resterons tout le temps que durera le transfert. Dès que vous aurez constaté visuellement que les Stingers sont dans le camion de la

Forpronu, je quitte votre voiture avec l'argent. N'essayez pas de jouer au con. Mes hommes vous abattraient immédiatement. Ils ont un RPG 7. D'accord ?

— D'accord, approuva Malko. Dites au colonel que ce sont vos hommes qui vont assurer le transfert.

— D'accord, mais ils ne commenceront pas tant que je n'aurai pas vu l'argent.

— OK.

Celo alla trouver le colonel, qui donna aussitôt à ses hommes l'ordre de se regrouper près des VAB. Les caprices des Bosniaques et des Serbes ne l'étonnaient plus.

Malko se dirigea vers la Sierra, rejoint aussitôt par Celo-Il y entra le premier et se mit au volant, agissant avec une lenteur délibérée. Discrètement, il activa la radio portable le reliant au sergent ukrainien. A partir de cette seconde, il suffisait de lancer dans le micro l'ordre de destruction des explosifs, Davaï! pour que tout saute : les Stingers, les médicaments, le colonel, les hommes de Celo, celui-ci et Malko...

Celo était en train de faire le tour de la Sierra. Il frappa à la glace blindée avant-droite. Malko glissa la main sous son siège, vérifiant la présence du skorpion. Celui-ci était prêt à tirer. Dès que Celo serait monté, il devait lui proposer de reculer pour compter l'argent. Lorsqu'il serait assez loin pour ne pas être atteint par l'explosion, il ferait sauter le camion, tout en maintenant Celo en respect avec le skorpion. Ses hommes ne pourraient pas utiliser leur RPG 7 sous peine de tuer leur chef, et il aurait le temps de s'éloigner. Seulement, il manquait l'élément déterminant pour éviter le massacre des hommes de Celo.

La longue rafale prit tout le monde par surprise. Les tailles sifflèrent, ricochant sur la chaussée, trouant le Panneau d'interdiction de stationner, s'enfonçant dans les ridelles du camion. Quelques secondes de silence, puis une nouvelle rafale, encore plus longue.

Le colonel, coupant par les potagers, regagnait sa jeep. Il effectua un magnifique plat ventre. Les soldats qui conduisaient le camion de la Forpronu se ruèrent dans les deux VAB, qui refermèrent aussitôt leurs portes. Les hommes de Celo qui se préparaient à monter dans les camions plongèrent dans les ruines.

Accroupi contre la Sierra, Celo se redressa pour envoyer une rafale de MP 5 au jugé dans la direction d'où venaient les tirs.

D'autres rafales commencèrent à claquer. Le museau noir d'une MG 42 apparut au coin d'une fenêtre d'angle de l'immeuble détruit et commença à cracher de courtes rafales sur la zone serbe.

Immédiatement, une douchka serbe lui répondit de la lisière opposée, prenant la route sous son feu.

C'était reparti.

Les deux VAB s'ébranlèrent, passant devant Malko. Le colonel, qui était monté dans celui de tête, abandonnant sa jeep, trop vulnérable, sortit sa tête casquée de l'engin et hurla quelque chose à l'adresse de Malko.

Celui-ci tourna la clé de contact. Celo se redressa et secoua la portière verrouillée. A cause de l'épaisseur des glaces, Malko ne pouvait pas entendre ce qu'il disait ; mais il le devinait aisément !

Malko enclencha la marche arrière et appuya sur l'accélérateur. La voiture fit un bond en arrière et continua à reculer, zigzaguant au milieu de l'avenue. Brutalement, Celo se retrouva à découvert. Avec un cri de rage, il visa la Sierra qui reculait et appuya sur la détente de son MP 5. Malko avait beau savoir que son pare-brise était blindé, il sursauta quand plusieurs t projectiles ébranlèrent le verre épais.

Celo se mit à gesticuler en direction de ses hommes. Heureusement, une nouvelle rafale claqua. Prudent, le chef bosniaque plongea se mettre à l'abri dans une maison en ruine, disparaissant du champ visuel de Malko. Zigzaguant sur la route déserte, celui-ci parcourut encore une cinquantaine de mètres, le cœur battant la chamade. Il ne restait plus en vue que les deux camions cul à cul et, après le croisement, la jeep vide du colonel. Les hommes de Celo, planqués, attendaient des ordres. Celo, à plat ventre dans le fossé, ne bronchait plus.

Malko stoppa, activa sa radio et lança dans le micro de la radio

— Sergent Sevtschenko, davaï !

Bien qu'il s'y attendît, l'explosion le prit par surprise. Assourdissante. Il crut que les glaces de la Sierra allaient éclater sous la pression de l'air. Le camion rempli de Stingers se souleva du soi, transformé en boule de l'eu, et retomba sur le côté avec une explosion secondaire, vraisemblablement le réservoir d'essence. Puis il continua à brûler, tandis que des explosions le secouaient, envoyant des débris dans toutes les directions. Celui de la Forpronu fut projeté à plusieurs mètres et commença à brûler au beau milieu du carrefour

Malko avait envie de crier de joie. Il avait réussi !

Quelques secondes plus tard, le blindé ukrainien pointa son museau hors de la station-service, et Malko accéléra pour arriver à sa hauteur. Boris Kromtchenko, le corps hors de la tourelle, lui adressa un grand sourire, levant le pouce.

— Kharacho !

C'est le moment que James choisit pour débouler de sa planque, dans les pavillons du no mans land serbe, sans arme, les bras au-dessus de la tête. Avant même que Malko ait pu lui parler, il s'était abrité contre le blindé ukrainien.

— Qui est-ce ? gronda Boris.

— Boris, c'est un ami, cria Malko. Il m'a aidé. Il faut le prendre avec vous, le ramener à l'aéroport.

— Il est quoi ?

— Américain ! Il a son passeport.

— Ça, c'est conte de fées ! gronda l'Ukrainiens Si Serbes nous piquent avec, c'est gros problème.

— Boris, il a un passeport américain, répéta Malko. Il n'y a qu'à dire qu'il s'était égaré dans le no mans land.

— Mille dollars, lança le praportchik. Mais, si pas passeport, Amerikanski kaputt !

La porte inférieure du BRDM ukrainien se rabattit, et James se glissa à l'intérieur, happé par une main énergique. Malko comptait les secondes : le tir ayant cessé, Celo et ses hommes allaient tout faire pour le liquider à la roquette. Par prudence, il passa devant le blindé et parcourut ainsi cinq cents mètres, jusqu'au croisement suivant. Le check point serbe était en ébullition. Les miliciens étaient retranchés derrière les sacs de sable, des mitrailleuses étaient braquées. Boris stoppa son blindé à quelques centimètres du factionnaire.

— Qui a tiré ? demanda celui-ci. Qu'est-ce qui a explosé ?

Boris le toisa, pas vraiment souriant.

— C'est enculés de francs-tireurs qui tiré sur Forpronu, lança-t-il. Pas sur Boris, sinon...

Il fit pivoter sa tourelle en un geste menaçant. Les Ukrainiens avaient la réputation de rendre coup pour coup, au mépris des règles de l'ONU. Et les Serbes le savaient.

— Et l'explosion ?

— Vieux obus. Nitchevo ! [42] Maintenant, on va déjeuner.

— Attendez, protesta le Serbe, je dois téléphoner au PC.

Boris se pencha vers lui, menaçant.

— Téléphone, niet ! Boris a faim.

— Vous avez recueilli quelqu'un. On vous a vu. C'est un Musulman ?

— Niet Bosnian. Amerikanski, affirma Boris Kromtchenko. Il a papiers.

— Je veux les voir.

— Da. Kharacho.

L'Ukrainien sauta à terre, alla ouvrir la porte de son blindé et tendit le bras vers James, qui lui remit son passeport vert américain. Boris le montra, sans le lâcher, au milicien serbe, puis le referma.

— Kharacho ! Tu as vu photo ?

D'un geste puissant, il referma la porte du blindé et remonta dedans. Avec un sourire, il jeta une cartouche de cigarettes au Serbe en criant :

— De la part Forpronu ! Davaï !

Personne n'osa tirer un coup de feu. Le mitrailleur du blindé était à son poste, prenant dans sa ligne de mire tous les balcons où les miliciens serbes, au repos, se doraient au soleil. Au passage, Malko eut

même droit à un sourire. Les deux véhicules accélérèrent. Cinq minutes plus tard, ils franchissaient l'entrée de l'aéroport de Sarajevo.

A peine Malko eut-il posé le pied sur le tarmac qu'un officier s'approcha de lui.

— Le colonel chef de corps vous demande immédiatement.

Malko le suivit jusqu'à la salle OPS, où régnait une atmosphère tendue. Tout de suite, on l'apostropha.

— Que se passe-t-il ? Nous avons un grave incident avec les Bosniaques de Dobrinja. Ils prétendent que vous êtes un agent serbe, que vous avez provoqué l'explosion volontaire d'un camion bosniaque plein de médicaments – ainsi que d'un véhicule Forpronu !

Le lieutenant-colonel qui avait dû abandonner sa jeep à Dobrinja surgit à son tour, écumant de fureur, et jeta à Malko

— Qu'est-ce que vous avez magouillé ? Les gens de Sokolovici sont fous furieux. Nous avons perdu un camion et une jeep. Que faisiez-vous réellement là-bas ? Pourquoi avez-vous foutu la merde ? Maintenant, on va avoir des problèmes pendant des semaines !

Malko affronta avec calme la colère légitime de l'officier.

— Vous avez droit à des explications, reconnut-il. Je ne suis pas journaliste. Je travaille en réalité pour le gouvernement américain et j'effectue ici une mission.

— Une mission ! Quelle mission ?

— Une mission qui vous fournira une excellente occasion de calmer les Bosniaques, répondit Malko. Le camion, que j'ai effectivement fait sauter, contenait onze Stingers, semblables à celui qui a abattu l'avion italien. Ils étaient aux mains des Bosniaques. Comme je ne pouvais pas les récupérer, je les ai détruits. Mais il doit rester suffisamment de débris pour les identifier facilement.

— Des, Stingers !

L'officier n'en revenait pas. Malko dut fournir de plus amples explications et, finalement donner le numéro de l'ambassade des Etats-Unis à Zagreb, tandis qu'un convoi de la Forpronu filait sur Dobrinja avec un expert en missiles.

Une demi-heure plus tard, la radio crépita.

— Nous avons examiné le camion explosé et trouvé à l'intérieur des débris de missiles, annonça l'officier responsable, mais nous ne pouvons pas les identifier formellement.

— Qu'ils les ramènent, fit Malko. De toute façon, je crois que la mission de la Forpronu est de détruire les charges non explosées, qui constituent un danger. Je pense que cela répond parfaitement au cas des Stingers.

Un commandant des transmissions déboula dans la salle d'OPS.

Nous venons d'avoir Zagreb, annonça-t-il. Ils envoient un appareil de

la Forpronu pour vous exfiltrer.

— je ne suis pas seul, observa Malko. J'ai mené cette opération en compagnie d'un Américain, qui doit se trouver en ce moment avec le bataillon ukrainien. Il doit partir avec moi.

— Ce n'est pas prévu.

— Eh bien, maintenant, ça l'est.

Sans lui laisser le temps de répondre, il partit à la recherche de James. Le jeune voyou fraternisait avec les Ukrainiens, ravis de rencontrer un tel personnage.

— Nous partons dans deux heures, annonça Malko.

Pour Zagreb.

James lui aurait sauté au cou.

L'Antonov 32 blanc de la Forpronu venait de se poser sur la piste et roulait sur le tarmac. Juste au moment où tout le convoi de Dobrinja rentrait dans la base. Non sans mal.

On était passé à côté du gros incident. C'était le président bosniaque lui-même qui avait débloqué la situation, après l'officialisation de la découverte des Stingers dans le camion de Celo. Les Bosniaques avaient intérêt à se faire tout petits.

Tandis que Malko et James s'installaient dans l'appareil, on monta à bord les débris identifiables des Stingers, pour l'édification des gens de la Forpronu.

Le colonel serra longuement la main de Malko.

— Nous commençons à comprendre ce qui s'est passé. Bravo ! Mais partez vite ; il peut y avoir une réaction violente. Ces salauds sont capables de tirer sur l'avion.

Ils restèrent contractés tant que les monts Igman ne se perdirent pas dans les nuages. Malko regarda les bâtiments de Sarajevo, qui, dans le lointain, paraissaient presque intacts.

Pourvu que cette folle équipée serve à quelque chose.

Malko était en train de lire le Kurier, dans la bibliothèque de Liezen, un verre de Dom Pérignon à portée de la main, lorsqu'Alexandra l'appela par le téléphone intérieur.

— Regarde ZKF [43], dit-elle, ils annoncent un spécial Sarajevo.

Il se leva, ouvrit les portes du cabinet en bois précieux qu'il avait fait exécuter chez Claude Dalle à la suite de l'incendie partiel du château de Liezen [44] et alluma la Samsung grand-écran. Une foule d'images lui revinrent tout à coup en mémoire. Les immeubles détruits, incendiés, cette foule silencieuse et résignée qui se hâtait dans les rues

de Sarajevo pour trouver un peu de nourriture. Les volées d'oiseaux qui s'envolaient à chaque arrivée d'obus. Les regards d'adulte des enfants, plein d'incompréhension devant la cruauté des grands.

C'est vrai. George Bush n'était plus président des Etats-Unis, la CIA avait refermé le dossier Stingers, mais les habitants de Sarajevo continuaient à souffrir et à mourir. Abandonnés de Dieu et des hommes.

Il était rentré depuis cinq jours, après une courte halte à Zagreb pour le débriefing de sa mission. Les débris des Stingers avaient convaincu les membres de la Forpronu.

Evidemment, le fait qu'ils aient été trouvés en la possession des Bosniaques n'arrangeait pas les choses. Il avait été convenu de maintenir un secret absolu sur cette dernière partie de l'histoire. Un bon petit moyen de chantage contre les Bosniaques, qui se plaignaient de ne pas être aidés. Il fallait souhaiter qu'il n'en vienne pas d'autres ; mais les Croates, rendus prudents, examinaient avec une attention nouvelle tout ce qui débarquait d'Iran...

L'écran s'alluma. L'émission était commencée depuis quelques instants. Malko aperçut d'abord une vue panoramique de l'aéroport de Sarajevo, avec les monts Igman dans le fond, aux sommets déjà enneigés, puis la caméra se focalisa sur un appareil en train de se poser sur la piste. Un Hercules C 130 peint en blanc, avec sur ses flancs UN HCR [45] en grosses lettres noires.

“Le pont aérien qui ravitaille Sarajevo a repris aujourd'hui, annonça le commentateur, les autorités bosniaques ayant pu offrir les garanties nécessaires aux nations participant au pont aérien. Voici le premier appareil, chargé de dix tonnes de vivres, en train de se poser, un C 130 de la Royal Air Force. D'autres vols sont prévus aujourd'hui par des Transalls de l'armée de l'air française. Une quinzaine de vols en tout pour la journée. Il était temps. Sarajevo n'avait plus que deux jours de vivres.”

Malko suivit des yeux, sur l'écran, le C 130 en train de rouler sur la piste. Les maisons de Dobrinja étaient invisibles, mais il se demanda ce qu'il était advenu de Celo. Le Bosniaque lui vouait certainement une haine tenace. En tout cas, personne n'avait plus entendu parler des cinq millions de marks “égarés” à Butmir. Ils n'étaient sûrement pas perdus pour tout le monde.

Le reportage continua par une queue de gens en train de recevoir des pains. Malko éprouvait une curieuse impression, une satisfaction assez rare. Pour une fois, il découvrait concrètement le résultat d'une de ses missions. Machinalement, il tâta son poignet, réalisant qu'il portait toujours le bracelet de cuivre offert par Aida.

A Sarajevo, on devenait facilement superstitieux.

[1] Force d'interposition des Nations unies.

[2] Race de chien particulièrement féroce.

[3] Alcool de prune yougoslave.

[4] Bonjour, Djevad.

[5] Phalange des croyants.

[6] S'il te plaît!

[7] Voir SAS n' 104, Manip à Zagreb.

[8] Environ 70 millions de francs.

[9] Ensemble pile-refroidissement.

[10] Ministère de la Guerre.

[11] Laissez-passer.

[12] Véhicule à l'avant blindé.

[13] Monsieur! en russe ou en serbe.

[14] S'il vous plaît.

[15] Ici!

[16] C'est bon! C'est bon!

[17] Oui, oui...

[18] L'armée bosniaque.

[19] Parti croate d'extrême droite.

[20] Adjudant-chef.

[21] Environ 9 F.

[22] Je peux Prendre un bain à l'hôtel ?

[23] Quoi ?

[24] Bien sûr que non !

[25] C'est bien !

[26] C'est beau ?

[27] Vite !

[28] Tant pis !

- [29] Tu n'as pas fini ?
[30] Ce n'est pas bon, la guerre.
[31] Pas d'eau !
[32] Vite !

[33] Viens !
[34] Stefane, c'est une merde.

[35] Merci ! Merci !
[36] Sûr ?

[37] Mais tout va bien. Bien. Pas de problème.
[38] Dangereux ! Dangereux !
[39] Musulmans.

[40] Armes antichars portatives.

[41] En avant !

[42] Quelle importance !
[43] Chaîne TV allemande.
[44] Voir SAS n° 62, Vengeance romaine.
[45] United Nations High Committee for Refugees.